

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Le petit monde de Don Camillo

Guareschi, Giovanni

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GIOVANNI GUARESCHI

le petit monde de Don Camillo



Le petit monde de Don Camillo

GIOVANNI GUARESCHI

Traduit de l'italien par Gennie LUCCIONI

La version originale de cette œuvre a paru aux Editions Rizzoli,
sous le titre :

Monde Piccolo « Don Camillo ».

© pour la version française. Éditions du Seuil, Paris, 1951

COMMENT J'AI FAIT MES CLASSES

Ma vie a commencé le 1^{er} mai 1908, et, depuis, par la force des choses, elle continue.

Ma mère enseignait déjà depuis neuf ans au moment de ma naissance ; elle a enseigné jusqu'en 1949. En récompense de ses services, le curé lui a offert un réveille-matin au nom de tout le village ; ainsi, après cinquante ans d'exercice dans des classes où il n'y avait ni eau ni électricité, mais par contre, des cargaisons de cafards, de mouches et de moustiques, ma mère passe son temps à attendre que l'Etat veuille bien prendre en considération sa demande de pension et elle écoute le tic-tac du réveille-matin.

Mon père, lui, se passionnait pour les machines, toutes sortes de machines, depuis les moissonneuses jusqu'aux gramophones. Il portait une énorme moustache, assez semblable à celle que je porte moi-même. Il a toujours une splendide moustache, mais depuis un certain temps, il ne s'intéresse plus à grand-chose. Il lit les journaux ; il lit aussi ce que j'écris ; mais il n'aime pas ma façon d'écrire ni de penser.

Dans ses beaux jours, mon père était un homme très brillant. Il fit le tour de l'Italie en automobile en un temps où l'on se déplaçait encore d'une ville à l'autre pour voir ce diable d'engin qui marchait tout seul. Le seul souvenir qui me reste de ces anciennes splendeurs est celui d'une trompe d'auto de cette espèce qui consiste en une poire de caoutchouc qu'on presse. Mon père l'avait vissée à la tête de son lit et la faisait mugir de temps en temps, surtout en été.

J'ai aussi un frère, mais nous avons eu une discussion il y a quinze jours et j'aime mieux ne pas parler de lui. J'ai en outre une motocyclette quatre cylindres, une automobile six cylindres et une femme pourvue de deux enfants.

Mes parents avaient décidé que je deviendrais ingénieur naval ; aussi ai-je fait mon droit. Mes professeurs ne m'avaient pas fait travailler le dessin ; aussi ai-je fait une carrière dans l'affiche et la caricature ; je poussai enfin l'esprit de contradiction jusqu'à faire de la sculpture sur bois et du décor de théâtre.

Broutilles que tout cela ! Pour m'occuper, je pris une place de portier dans une raffinerie, et de surveillant dans un parc à bicyclettes ; puis, comme je ne connaissais pas la musique, je me mis à donner aux amis des leçons de mandoline. Enfin, je devins professeur dans un pensionnat et, lors du recensement, j'obtins un excellent certificat dans cette nouvelle branche ; aussi ai-je trouvé sans difficulté aucune un emploi de correcteur dans un journal. Pour compléter mon salaire, j'écrivis des histoires d'intérêt

local. Mon journal me donnait un jour de liberté et ce jour était le dimanche ; le magazine hebdomadaire sortant le lundi, je devins rédacteur en chef du magazine. Pour être sûr d'avoir tous tes articles à temps, j'en écrivis les trois quarts.

Un beau jour, je pris le train et j'allai à Milan. Je parvins à me faufiler parmi les collaborateurs du Bertoldo, le grand magazine humoristique : toutefois, je dus renoncer à écrire ; on me permit seulement de dessiner. Je tirai avantage de la situation en dessinant en blanc sur fond noir, ce qui déterminait de vastes zones de dépression dans le magazine.

Je suis né à Parme, au bord du Pô ; dans ce coin, nous avons la tête dure. Je parvins donc à être rédacteur en chef du Bertoldo. C'est dans ce magazine que Saül Steinberg fit ses premiers dessins alors qu'il étudiait l'architecture à Milan. Il resta au journal jusqu'à son départ pour l'Amérique.

Pour des raisons indépendantes de ma volonté, la guerre éclata. Je pris une cuite terrifiante en 1942 parce que mon frère disparut en Russie et que je ne pus obtenir aucun renseignement sur lui. Cette nuit-là, je parcourus toutes les rues de Milan, en long, en large et en travers, et je criai des choses qui remplirent plusieurs feuilles de papier ministre de format légal, ce que je découvris au poste de police, le lendemain matin. Alors, des tas de gens se mirent en quatre et je fus relâché. Toutefois, la police désirait me retirer de la circulation et je fus mobilisé. Quand le fascisme tomba, le 9 septembre, je fus pris – par les Allemands, cette fois – à Alexandrie, dans le nord de l'Italie. Comme je n'avais pas envie de travailler pour eux, ils m'envoyèrent dans un camp de concentration en Pologne. Je connus divers camps jusqu'au mois d'avril 1945, date à laquelle je fus renvoyé en Italie, les Anglais m'ayant délivré.

Mon temps de prison fut ta période la plus intensément active de ma vie. J'avais à faire toutes sortes de choses pour rester vivant et j'y réussis tout à fait en m'imposant un programme que je peux résumer ainsi : « Je ne mourrai pas, même si l'on me tue. » Ce n'est pas facile, quand on est réduit à cinquante kilos d'os, y compris poux, punaises, puces, faim et mélancolie.

Quand je revins en Italie, je constatai que beaucoup de choses avaient changé, en particulier les Italiens, et je passai beaucoup de temps à essayer de démêler si c'était pour le meilleur ou pour le pire. Pour finir, je découvris qu'ils n'avaient pas changé du tout. Cette constatation me laissa si déprimé que je m'enfermai chez moi.

Peu de temps après, un nouveau journal appelé Candido se fonda à Milan et j'y collaborai ; ce faisant, je me trouvais tout à coup enfoncé dans la politique jusqu'au cou, bien que je fusse alors ce que je suis toujours, un indépendant. Le journal apprécie beaucoup ma collaboration, sans doute parce, que je suis rédacteur en chef.

Il y a quelques mois, M. Palmiro Togliatti a perdu son sang-froid durant un discours et il a traité de « triple idiot » le journaliste italien qui

avait créé le personnage aux triples narines. Le triple idiot, c'est moi, et l'attention de M. Togliatti m'a consacré grand journaliste politique. L'homme aux triples narines est maintenant fameux en Italie et c'est moi qui l'ai créé. Je peux être fier car ce n'est pas un mince exploit que de caractériser un communiste d'un trait de plume (c'est-à-dire en lui mettant sous le nez trois narines au lieu de deux) et ce trait de plume a porté.

Et pourquoi serais-je modeste ? Tout ce que j'ai écrit et dessiné pendant les jours qui ont précédé les élections a porté. Je peux le prouver : j'ai dans ma mansarde une masse de coupures de presse qui me traînent dans la boue. Ceux qui désirent en savoir davantage peuvent venir les lire.

Les histoires du Don Camillo ont eu un grand succès en Italie et le volume en est à sa septième édition. Beaucoup de gens ont écrit des articles sur le Don Camillo et beaucoup de gens m'ont envoyé des lettres au sujet de telle ou telle histoire. Aussi me trouvé-je maintenant un peu confus et serais-je assez embarrassé si j'avais à formuler un jugement. Derrière ces histoires, il y a ma maison, Parme, la plaine émilienne le long du Pô, où la passion politique s'exaspère, mais où le peuple pourtant demeure séduisant, généreux, hospitalier et plein d'humour. Serait-ce le soleil, un soleil terrible qui tape dur sur le crâne pendant l'été, ou le brouillard, un brouillard épais et qui pèse lourd pendant l'hiver ?

Ces histoires sont aussi vraies que la vie même et si vraies que souvent elles se répètent dans la vie après que je les ai écrites, et je les lis dans le journal.

En vérité, les faits dépassent l'imagination. J'ai écrit, un jour, une histoire dont le héros était mon communiste Peppone ; Peppone donc se trouvait tenir un meeting politique quand un avion passa et lança des pamphlets anticomunistes ; Peppone se fâcha et prit une mitrailleuse ; mais il n'alla pas jusqu'à tirer. « C'est trop fantastique ! » songeai-je en écrivant l'histoire. Quelques mois plus tard, à Spilimberg, non seulement les communistes ont tiré sur un avion distribuant des tracts, mais ils l'ont descendu.

Je n'ai rien de plus à dire sur le Don Camillo. On ne peut s'attendre qu'un pauvre type comprenne un livre après qu'il a fait l'effort de l'écrire.

Je mesure 1,78 m et j'ai écrit huit livres en tout. J'ai fait également un film qui s'appelle les Gens comme ça et qui est distribué dans toute l'Italie. Il y a beaucoup de gens qui aiment le cinéma ; d'autres non. Quant à moi, il me laisse indifférent. Beaucoup de choses me laissent indifférent maintenant dans la vie ; mais ce n'est pas de ma faute. C'est la faute de la guerre. La guerre a détruit des tas de choses en nous. Nous avons vu trop de morts et trop de vivants. Outre que je mesure 1,78 m, j'ai tous mes cheveux.

LE PETIT MONDE

Le Petit Monde de don Camillo se cache quelque part dans la vallée du Pô. Il est n'importe lequel des villages enfermés dans cette bande de terre du Nord de l'Italie. Là, entre le Pô et les Apennins, le climat est toujours le même ; le paysage non plus ne change pas et chacune des fermes assises dans le maïs ou le chanvre a son histoire.

Pourquoi ce préambule ? Parce que je voudrais vous faire comprendre que dans ce Petit Monde, entre le fleuve et la montagne, il se passe beaucoup de choses qui ne se passent nulle part ailleurs. Là, la respiration éternelle et profonde du fleuve rafraîchit l'air pour les vivants et pour les morts tout à la fois ; et là, même les chiens ont une âme. N'oubliez pas cela et vous pénétrerez aisément le caractère de don Camillo, le curé du village, et de son adversaire, le maire communiste Peppone. Vous ne serez pas surpris que le Christ surveille les faits et les gestes de ses gens du haut de sa Croix, qu'il leur adresse la parole, qu'un homme cogne sur le crâne d'un autre, sportivement – je veux dire sans haine – et qu'à la fin les deux ennemis se trouvent d'accord sur l'essentiel.

Encore un mot d'explication avant de commencer mon histoire : s'il y a quelque part un prêtre qui se sente offensé par le personnage de don Camillo, je lui permets de venir me casser son plus gros candélabre sur la tête ; s'il y a quelque part un communiste qui se sente offensé par le personnage de Peppone, je lui permets de venir me casser un marteau et une faucille sur le dos ; mais si quelqu'un se sent offensé par les paroles du Christ, je n'y peux rien, parce que ce n'est pas le Christ qui parle, mais mon Christ, c'est-à-dire la voix de ma conscience.

PÉCHÉ CONFESSÉ

Don Camillo était de ces gens qui n'ont pas leur langue dans leur poche, et quand il y avait eu cette sale histoire de vieux propriétaires et de filles, don Camillo leur avait dit leur fait. C'était à la messe ; il avait commencé par un bon petit sermon d'ordre très général, puis, brusquement, ayant découvert dans les tout premiers rangs un de ces sans vergogne, il avait vu rouge. Le temps de voiler le Christ du maître-autel pour qu'il n'entende pas et, les deux poings sur les hanches, don Camillo avait entonné un discours à sa façon. Tel était le tonnerre de voix qui sortait de la bouche du géant, et il en dit de si grosses, que la voûte de la petite église trembla.

Naturellement, venu le moment des élections, don Camillo avait exprimé ses opinions de façon extrêmement claire sur les candidats de gauche et, un beau soir, entre chien et loup, comme il s'en revenait au presbytère, un gros lourd avait débouché de la haie et lui était tombé dessus. Don Camillo, embarrassé de sa bicyclette et d'un paquet de soixante-dix œufs suspendu au guidon, avait reçu une bastonnade maison ; puis l'homme avait disparu comme englouti par la terre.

Don Camillo n'avait rien dit à personne ; il était rentré chez lui, avait mis les œufs en sécurité, puis s'était rendu à l'église pour tenir conseil avec Jésus, comme il faisait toujours dans ses moments de perplexité.

— Que dois-je faire ? avait demandé don Camillo.

— Badigeonne-toi le dos avec un peu d'huile battue dans de l'eau et tais-toi, avait répondu Jésus du sommet de l'autel. Il faut pardonner ceux qui nous ont offensés ; c'est la règle.

— Bien sûr, avait répliqué don Camillo ; mais en l'occurrence, il s'agit de coups et non d'offenses.

— Et alors ? avait repris très doucement Jésus ; les offenses faites au corps seraient-elles par hasard plus douloureuses que celles de l'âme ?

— D'accord, Seigneur ! mais vous devriez considérer que, si l'on me bat, moi, qui suis votre ministre, on vous offense, vous. Et quand je m'insurge, c'est plus pour vous que pour moi.

— J'étais bien plus ministre de Dieu que tu ne l'es, non ? N'ai-je point pardonné quand on m'a cloué sur la croix ?

— Avec vous, on ne peut pas raisonner, avait conclu don Camillo. Vous avez toujours raison. Que votre volonté soit faite. Nous pardonnerons. Mais rappelez-vous que si ces gens-là, encouragés par mon silence, viennent me casser la figure, vous en serez responsable ;

je pourrais vous citer des passages de l'Ancien Testament...

— Don Camillo, c'est à moi que tu viens parler de l'Ancien Testament ? Pour ce qui regarde ton affaire, j'en prends la responsabilité. Mais, entre nous, une petite raclée, ça ne te fait pas de mal ; peut-être vas-tu comprendre enfin qu'il vaut mieux ne pas faire de la politique chez moi.

Don Camillo avait pardonné. Pourtant il lui était resté une arête en travers du gosier : le désir de savoir qui avait fait le coup.

Les jours passèrent et un soir, tandis qu'il était dans le confessionnal, don Camillo vit derrière la grille le visage du chef d'extrême-gauche, Peppone.

Peppone venu à confesse, c'était un événement. Don Camillo s'en réjouit grandement.

— *Dieu soit avec vous, mon frère ; avec vous qui plus qu'aucun autre avez besoin de sa sainte bénédiction. Y a-t-il longtemps que vous ne vous êtes pas confessé ?*

— *Depuis 1918, répondit Peppone.*

— *Imaginez donc combien de péchés vous avez dû faire avec ces belles idées que vous avez en tête !*

— *Hé oui ! beaucoup, soupira Peppone.*

— *Lequel, par exemple.*

— *Par exemple, il y a deux mois je vous ai battu à coups de bâton.*

— *C'est grave, répondit don Camillo ; en offensant un ministre de Dieu vous avez offensé Dieu.*

— *Je me suis repenti, s'exclama Peppone ; tout de même, je ne vous ai pas battu en tant que ministre de Dieu, mais en tant qu'adversaire politique. C'est un moment de faiblesse.*

— *En dehors de ça et de votre appartenance à ce parti diabolique, avez-vous commis d'autres fautes graves ?*

Peppone vida son sac.

Au total ce n'était pas lourd et don Camillo le liquida avec une vingtaine de *Pater* et d'*Ave*. Peppone s'agenouilla devant la Sainte Table pour faire sa pénitence et don Camillo alla s'agenouiller aux pieds du Christ du maître-autel.

— Jésus, dit-il, pardonnez-moi, mais je le pulvérise.

— Il n'en est pas question, répondit Jésus. J'ai pardonné ; tu dois pardonner aussi. Au fond, c'est un brave homme.

— Jésus, ne vous fiez pas aux Rouges : ils se moquent des gens. Regardez-le bien. Vous ne voyez pas cette figure de brigand ?

— Une figure comme toutes les figures. Don Camillo, tu as le cœur plein de fiel.

— Jésus, si j'ai été un bon serviteur, faites-moi une grâce ; laissez-

moi au moins lui casser ce cierge sur le dos. Après tout, une bougie, ce n'est pas grand-chose.

— Non ! répondit Jésus, tes mains sont faites pour bénir, non pour frapper.

Don Camillo soupira, se signa, fit la gémuflexion et s'éloigna de l'autel ; puis il se retourna de nouveau face à l'autel pour se signer encore et se trouva naturellement derrière Peppone qui était à genoux, plongé dans ses prières.

— Ça va, grogna don Camillo, en croisant ses doigts et regardant Jésus : Les mains sont faites pour bénir, mais les pieds, non !

— Ça c'est vrai aussi, dit Jésus du haut de l'autel, mais, attention, don Camillo, rien qu'un !

Le coup de pied partit comme la foudre. Peppone encaissa sans ciller puis il se leva, et, soulagé, il soupira :

— Il y a dix minutes que je l'attendais. Maintenant je me sens mieux.

— Moi aussi ! s'exclama don Camillo, dont le cœur était désormais clair et net comme le ciel serein.

Jésus ne dit rien ; mais on voyait qu'il était content lui aussi.

LE BAPTÊME

Et voici qu'arrivèrent à l'église un homme et deux femmes, dont l'une était l'épouse de Peppone, le chef communiste.

Don Camillo était tout en haut d'une échelle et faisait reluire l'auréole de saint Joseph ; il se retourna et demanda aux nouveaux venus ce qu'ils voulaient.

— C'est pour un baptême, dit l'homme ; et l'une des femmes montra un paquet à l'intérieur duquel il y avait un enfant.

— Qui l'a fait ? demanda don Camillo en descendant son échelle.

— Moi, répondit la femme de Peppone.

— Avec votre mari ? interrogea don Camillo.

— Naturellement ! Avec qui voulez-vous que je l'aie fait ? Avec vous ? répliqua sèchement la femme de Peppone.

— Il n'y a pas de quoi se mettre en colère, fit observer don Camillo en se dirigeant vers la sacristie. Je sais à quoi m'en tenir, moi. J'ai entendu dire assez souvent que dans votre parti on est pour l'amour libre.

En passant devant l'autel, don Camillo s'inclina et fit un clin d'œil à Jésus.

— Vous avez entendu ? Cette fois, je ne les ai pas manqués, ces sans-Dieu !

— Ne dis pas de bêtises, don Camillo, répondit Dieu irrité. S'ils étaient sans-Dieu, ils ne viendraient pas faire baptiser leur enfant. Si la femme de Peppone t'avait appliqué sa main sur la figure, tu ne l'aurais pas volé.

— Si la femme de Peppone m'avait appliqué sa main sur la figure, je les aurais pris tous les trois ensemble par la peau du cou et...

— Et ? interrogea sévèrement Jésus.

— Rien, histoire de parler, s'empressa de répondre don Camillo en se relevant.

— Don Camillo, prends garde à toi ! fit Jésus menaçant.

Don Camillo revêtit les ornements sacerdotaux et s'approcha des fonts baptismaux.

— Comment voulez-vous l'appeler ? demanda-t-il à la femme de Peppone.

— Lénine Libero Antonio, répondit-elle.

Alors, allez le faire baptiser en Russie, répliqua calmement don Camillo en recouvrant le bassin.

Le curé avait des mains comme des battoirs : nos trois amis s'en

allèrent sans dire ouf. Don Camillo essaya alors de se défilier du côté de la sacristie, mais la voix de Jésus l'arrêta net.

— Don Camillo, tu as fait une très vilaine chose. Rappelle ces gens et baptise l'enfant.

— Jésus, répondit don Camillo, il faut vous mettre dans la tête que le baptême n'est pas une plaisanterie ; le baptême est une chose sacrée ; le baptême...

— Don Camillo, tu ne vas tout de même pas m'apprendre à moi ce qu'est le baptême, à moi qui l'ai inventé ? Je te répète que tu as commis une faute grave, parce que, cet enfant, admetts qu'il meure à l'instant, c'est de ta faute s'il ne va pas au Paradis.

— Seigneur, ne dramatisons pas ! Pourquoi voulez-vous qu'il meure ? Il est tout rose et frais comme une fleur.

— Ça ne veut rien dire, gronda le Christ ; il peut lui tomber une tuile sur la tête ; il peut avoir brusquement des convulsions. C'était ton devoir de le baptiser.

— Mais, Jésus, réfléchissez un instant. Si nous étions sûrs que cet enfant aille en enfer, nous pourrions le laisser passer ; mais il peut vous tomber dessus en Paradis, tout fils de vilain drôle qu'il soit ; et alors, dites-moi, comment voulez-vous que je me mette dans le cas de vous envoyer quelqu'un qui s'appelle Lénine ? Je pense au bon renom du Paradis.

— Le bon renom du Paradis, c'est mon affaire, s'écria sèchement Jésus. Ce qui m'intéresse, c'est qu'on soit honnête homme ; après quoi, on peut s'appeler Lénine ou Bottone, peu m'importe. Tout au plus pouvais-tu faire remarquer à ces gens que donner à un enfant un nom aussi saugrenu, ça peut lui attirer des ennuis plus tard.

— Ça va ! répondit don Camillo. J'ai toujours tort. J'essaierai d'arranger la chose.

Au même instant quelqu'un entra dans l'église ; c'était Peppone seul avec son enfant. Il ferma la porte derrière lui et poussa le verrou.

— Je ne sors pas d'ici, dit-il, avant que mon fils soit baptisé avec le nom que je lui ai choisi.

— Vous voyez, murmura don Camillo en se retournant vers le Christ. On est plein de saintes intentions et voilà comme ils vous traitent !

— Mets-toi à sa place, répondit le Christ ; on ne peut approuver son attitude, mais on peut la comprendre.

Don Camillo secoua la tête.

— J'ai dit que je ne quitterai pas les lieux tant que vous n'aurez pas baptisé mon fils comme je veux, moi, répéta Peppone.

Et ayant déposé le paquet de bébé sur un banc, il ôta sa veste, retroussa ses manches et s'avança d'un air menaçant.

— Jésus, implora don Camillo, je m'en remets à vous ; si vous trouvez juste que des individus m'imposent leur volonté, je cède. Mais n'allez pas vous lamenter si demain on m'apporte un veau et si on m'oblige à le baptiser. Vous savez qu'il est dangereux de créer des précédents.

— Bien sûr ! Mais en l'occurrence, tu dois essayer de lui faire comprendre...

— Et s'il attaque ?

— Reçois les coups, don Camillo. Supporte, souffre comme moi.

Don Camillo se retourna vers Peppone :

— D'accord, dit-il ; l'enfant sortira d'ici baptisé, mais pas avec ce nom de malheur, toutefois.

— Don Camillo, grogna Peppone, rappelez-vous que j'ai le ventre délicat depuis que j'ai attrapé cette balle au maquis ; pas de coups bas ou je prends un banc, moi.

— Sois tranquille, Peppone, je les logerai tous à l'étage supérieur, répondit don Camillo. Et il lui allongea un direct sur l'oreille.

C'étaient deux gros costauds, avec des bras de fer, et les coups pleuvaient, qui faisaient siffler l'air. Après vingt minutes de lutte furieuse et silencieuse, don Camillo entendit distinctement une voix qui lui disait :

— Vas-y, don Camillo ! Un gauche à la mâchoire !

C'était le Christ du haut de l'autel. Don Camillo frappa et Peppone s'écroula sur le sol.

Il resta à terre une dizaine de minutes ; puis il se releva, se frotta le menton, remit sa veste, refit le nœud de son foulard rouge et reprit l'enfant. Don Camillo l'attendait, déjà en tenue et ferme comme un roc devant les fonts baptismaux. Peppone s'approcha lentement.

— Comment l'appelons-nous ? demanda don Camillo.

— Camillo Libero Antonio, murmura Peppone.

Don Camillo secoua la tête :

— Mais non ! Appelons-le Libero Camillo Lénine, dit-il. Oui, Lénine aussi : avec un Camillo à côté, ces gens-là n'existent plus.

— Amen ! grogna Peppone en se frottant toujours la mâchoire.

Quand, la cérémonie terminée, don Camillo repassa devant l'autel, le Christ lui dit en souriant :

— Il n'y a pas à dire, don Camillo, en politique, tu t'y entends mieux que moi.

— En coups de poing aussi, répartit don Camillo dignement.

Et, avec indifférence, il palpa une grosse bosse sur son front.

PROCLAMATION

Vers le soir, arriva au presbytère le vieux Barchini, le papetier du pays, lequel avait inscrit sur la porte de sa boutique « Imprimerie », parce qu'il possédait quelques caractères et une machine à pédale datant de 1870. Il en avait certainement d'énormes à raconter, car il resta un bon bout de temps devant le bureau de don Camillo.

Après le départ de Barchini don Camillo courut se confier au Jésus de l'autel !

— Nouvelles importantes ! s'exclama don Camillo. Demain l'ennemi lance un manifeste. C'est Barchini qui l'imprime ; il m'a apporté l'épreuve.

Don Camillo tira de sa poche une feuille fraîchement imprimée et lut tout haut :

PREMIER ET DERNIER AVIS

Hier soir encore, une main anonyme et vile a écrit une insulte offensante sur notre journal mural. Que la main de ce malotru qui profite de l'ombre pour faire de la provocation se le tienne pour dit : s'il ne cesse pas il s'en repentira quand il sera trop tard.

Toute patience a ses limites.

Le secrétaire de la section

GIUSEPPE BOTTAZZI

Don Camillo eut un ricanement.

— Que vous en semble ? Ce n'est pas un chef-d'œuvre ? Pensez, comme les gens vont rire demain quand ils verront ce manifeste sur les murs ! Peppone qui se met à faire des proclamations ! Il y a de quoi crever de rire, vous ne trouvez pas ?

Le Christ resta muet ; don Camillo s'étonna grandement.

— Vous n'avez pas vu ce style ? Vous voulez que je le relise ?

— J'ai entendu, j'ai entendu, répondit le Christ. Chacun s'exprime comme il peut. On ne peut demander à un homme qui s'est arrêté au certificat d'études d'avoir des finesses de style.

— Seigneur ! s'exclama don Camillo en levant les bras ; il s'agit bien de finesses ! C'est du charabia, oui !

— Don Camillo, la plus grave erreur que l'on puisse commettre dans une polémique, c'est de s'attaquer aux fautes de grammaire de l'adversaire. Ce qui compte, ce sont les arguments. Tu devrais plutôt

me faire remarquer combien le ton menaçant du manifeste est déplaisant.

Don Camillo remit la feuille dans sa poche.

— C'était sous-entendu, bredouilla-t-il. Ce qu'on peut reprocher à ce manifeste, c'est avant tout son ton de menace. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces gens ? Ils ne comprennent que la violence.

— Pourtant, fit observer le Christ, malgré ses excès de toutes sortes, ce Peppone ne me paraît pas un mauvais bougre.

— C'est comme mettre du bon vin dans de mauvais tonneaux. Quand un homme entre dans certains milieux, fréquente certaines personnes de mauvaise foi et fait siennes des idées sacrilèges, finalement il se gâte.

Le Christ n'était pas convaincu.

— Moi, je dis que, pour ce qui est de Peppone, il ne faut pas s'arrêter à la forme, mais aller au fond des choses. Voir, par exemple, s'il est naturellement mal intentionné ou bien s'il agit sous l'effet d'une provocation. À qui en veut-il, selon toi ?

Don Camillo eut un geste vague : comment savoir ?

— Il suffirait de savoir de quelle sorte était l'injure, insista le Christ. Peppone parle d'une insulte que l'on aurait écrite sur le journal mural. Quand tu es allé au bureau de tabac hier soir, tu n'es pas passé par-là par hasard ? Essaie de te rappeler.

— Effectivement je suis passé par-là, admit franchement don Camillo.

— Bien ! Et ne te serais-tu pas arrêté un tout petit instant pour lire le journal mural ?

— Lire ? à vrai dire, non ; tout au plus ai-je jeté un œil de ce côté, à la sauvette. Quel mal y a-t-il ?

— Pas le moindre, don Camillo. Il faut se tenir constamment au courant de ce que dit, écrit, et, dans la mesure du possible, pense notre troupeau. Je te demandais cela, uniquement pour savoir si tu n'avais rien remarqué d'étrange alors.

Don Camillo secoua la tête.

— Je peux vous assurer que je n'ai rien remarqué de drôle sur ce mur quand je me suis arrêté.

Le Christ resta un moment absorbé dans ses réflexions.

— Et quand tu es reparti, don Camillo, as-tu vu s'il y avait quelque chose d'étrange sur le mur ?

Don Camillo se concentra.

— Eh bien ?

— Eh bien, dit-il, à y réfléchir de nouveau, il me semble que, lorsque je m'en suis allé, il y avait quelque chose de gribouillé au crayon rouge au bas d'une affiche. Si vous permettez, je crois qu'on

m'attend au presbytère.

Don Camillo s'inclina rapidement et fit mine de s'esquiver du côté de la sacristie, mais la voix de Jésus l'arrêta :

— Don Camillo !

Don Camillo revint lentement sur ses pas et s'arrêta, l'air sombre, devant l'autel :

— Et alors, oui, bredouilla don Camillo. Il m'a échappé quelque chose ; il m'a échappé d'écrire : « Cet âne de Peppone... » Mais si vous aviez lu cette circulaire, je suis sûr que vous aussi...

— Don Camillo, tu ne sais ce que tu fais et tu prétends savoir ce qu'aurait fait le fils de Dieu ?

— Excusez-moi, j'ai fait une idiotie, je le reconnais. De son côté, Peppone en fait une autre avec ses manifestes pleins de menaces ; donc, nous sommes quittes.

— Pas le moins du monde, s'exclama le Christ. Peppone s'est fait traiter d'âne hier soir et demain tout le pays le traitera d'âne. Les gens vont venir de partout demain pour s'esclaffer devant les bourdes de ce grand chef dont ils ont une peur bleue – et cela par ta faute. Tu trouves que c'est bien ?

Don Camillo essaya de regagner un peu de terrain.

— D'accord, mais si l'on considère les fins politiques...

Les fins politiques ne m'intéressent pas, interrompit Jésus ; aux fins de la charité chrétienne, tourner un homme en dérision sous prétexte qu'il n'a pas dépassé le certificat d'études, c'est une ignominie, et tu en es responsable, don Camillo.

— Seigneur ! dites-moi, vous, ce que je peux faire.

— Ce n'est pas moi qui ai écrit : « Cet âne de Peppone... » Qui a péché fasse pénitence. Arrange-toi, don Camillo !

Don Camillo se réfugia au presbytère et se mit à marcher de long en large dans sa chambre. Il lui semblait entendre le rire de la foule arrêtée devant les manifestes de Peppone.

— Imbéciles ! s'exclama-t-il plein de rage.

Il se tourna vers la statuette de la Madone.

— Sainte Vierge, pria-t-il, venez à mon aide !

— Cette affaire est strictement du ressort de mon Fils, murmura la petite Madone. Je ne peux m'en mêler.

— Dites un mot.

— J'essaierai.

Et voici que survint Peppone.

— Écoutez ! dit Peppone, la politique n'a que faire ici. C'est un chrétien qui a des ennuis et vient demander conseil au prêtre. Puis-je être assuré que...

— Je connais mon devoir ! Qui as-tu assassiné ?

— Je n'assassine pas, don Camillo, répliqua Peppone. Tout au plus, le cas échéant et si l'on me marche trop sur les pieds, je fais voir de quel bois je me chauffe.

— Comment va ton Libero Camillo Lénine ? s'informa sournoisement don Camillo.

Peppone se ressouvint alors de la volée qu'il avait reçue lors du baptême et haussa les épaules.

— On sait comment ça se passe, grogna-t-il. Les raclées vont et viennent ; c'est une marchandise qui voyage. De toute façon il s'agit de tout autre chose. En résumé, voilà : il se passe ceci, qu'un malotru, un sombre salaud, un Judas Iscariote à la dent venimeuse, écrit : « Peppone est un âne » chaque fois que nous affichons à la maison un papier portant ma signature.

— C'est tout ? s'exclama don Camillo. Ce n'est pas un drame, il me semble.

— Je voudrais bien savoir comment vous raisonnez si vous trouviez écrit sur le tableau des offices, semaine après semaine : « Don Camillo est un âne ».

Don Camillo jugea que la comparaison ne tenait pas debout. L'ordre du jour de la paroisse, c'est une chose, l'ordre du jour d'un parti, une autre. Traiter d'âne un prêtre, c'est une chose, et traiter d'âne le chef d'une bande de fous, une autre.

— Tu n'as pas idée de qui ça peut-être ? s'informa-t-il pour finir.

— Il vaut mieux que je n'aie pas idée, répliqua farouchement Peppone. Si j'avais idée, ce brigand se promènerait à l'heure qu'il est avec des oreilles noires comme son âme. Cette plaisanterie s'est répétée douze fois ; je suis sûr que c'est toujours le même vaurien et maintenant je voudrais lui faire savoir que la mesure est comble. Qu'il se mette au pas, parce que si je l'attrape, il y aura un tremblement de terre. Je vais faire imprimer des manifestes et les afficher à tous les coins de rue ; comme ça, on le verra, lui et sa bande.

Don Camillo rentra la tête.

— Je ne suis pas une imprimerie, moi. Qu'y puis-je ? Adresse-toi à un typographe.

— C'est déjà fait, expliqua Peppone d'un air sombre. Mais comme il ne me plaît pas de faire figure d'âne, jetez un coup d'œil sur l'épreuve avant qu'on fasse le tirage.

— Mais Barchini n'est pas un ignorant ; si quelque chose avait cloché, il te l'aurait dit.

— Pensez donc ! ricana Peppone, c'est un rat d'église... Je veux dire, c'est un réactionnaire noir comme son âme est noire, et même s'il voyait que j'écris cœur avec deux r, il ne soufflerait mot, pour me mettre dans un mauvais cas.

— Mais tu as tes hommes, dit don Camillo.

— C'est ça ! Que je m'abaisse à me faire corriger mes fautes par mes inférieurs ! Et puis, ils sont jolis ! Entre eux tous, ils ne peuvent pas aligner l'alphabet !

— Voyons cela ! dit don Camillo. Et Peppone lui tendit l'épreuve.

Don Camillo parcourut lentement le texte :

— Eh bien, fautes mises à part, ça me paraît un peu excessif de ton.

— Excessif ? s'écria Peppone. Mais c'est une maudite canaille, un horrible gredin, une fripouille de provocateur si abominable qu'il faudrait deux vocabulaires pour lui tout seul !

Don Camillo prit une gomme et corrigea l'épreuve avec soin.

— Maintenant, repasse les corrections à l'encre, dit-il quand il eut terminé.

Peppone regarda tristement la feuille pleine de mots barrés et d'indications mystérieuses.

— Dire que ce salaud de Barchini m'avait dit que tout était bien... Combien vous dois-je ?

— Rien. Veille plutôt à la fermer. Je ne tiens pas à ce qu'on sache que je travaille pour l'Agit-Prop.

— Je vous enverrai des œufs.

Peppone s'en alla et don Camillo, avant de se mettre au lit, vint dire bonsoir à Jésus.

— Merci de lui avoir suggéré de venir me voir.

— C'est le moins que je pouvais faire, répondit en souriant le Christ. Comment ça s'est-il passé ?

— J'ai eu un peu de mal mais pas de trop. Il est loin de se douter que c'est moi le coupable.

— Il le sait parfaitement au contraire, répliqua Jésus. Il sait parfaitement que c'est toi. Il t'a même vu une ou deux fois. Tiens-toi sur tes gardes, don Camillo. Tourne ton crayon sept fois dans ta main avant d'écrire : « Peppone est un âne ».

— Quand je sortirai, je laisserai le crayon à la maison, promit solennellement don Camillo.

— *Amen* ! conclut le Christ en souriant.

POURSUITE

Don Camillo s'était laissé aller, pendant un petit sermon d'intérêt local, à quelques critiques peut-être un peu vives contre ces GENS-LA. Dès le lendemain, quand il se suspendit aux cordes de la cloche – ils avaient envoyé le sacristain Dieu sait où – il se produisit un cataclysme. Une âme damnée avait attaché des pétards aux battants : aucun dégât, mais un vacarme à vous faire tourner le cœur.

Don Camillo n'avait pas ouvert la bouche ; il avait célébré l'office du soir dans un calme parfait ; l'église était comble ; ils étaient tous là, Peppone en première ligne, et tous avec des airs de componction à faire damner un saint. Mais don Camillo savait encaisser et ils étaient partis Gros-Jean comme devant.

Sitôt la grand-porte refermée, don Camillo avait jeté son manteau sur ses épaules et il s'apprêtait à sortir quand il se ressouvint qu'il devait d'abord aller s'agenouiller devant le Christ. Il fit donc une rapide génuflexion ; mais voici que le Christ parla.

— Don Camillo, jette ça !

— Je ne comprends pas, protesta don Camillo.

— Jette ça !

Don Camillo tira un bâton de dessous son manteau et le déposa devant l'autel.

— C'est très vilain, don Camillo !

— Mais ce n'est même pas du chêne, Jésus ! c'est du peuplier, léger, souple...

— Va au lit, don Camillo, et ne pense plus à Peppone.

Don Camillo leva les bras au ciel et alla se mettre au lit ; il en avait la fièvre. Aussi, quand le lendemain soir la femme de Peppone elle-même parut devant ses yeux, il fit un bond comme s'il avait marché sur un pétard.

— Don Camillo... commença la bonne femme manifestement très agitée.

Mais don Camillo l'interrompt :

— Hors d'ici, race sacrilège !

— Don Camillo, ne pensons pas à la politique ! Vous savez, ce maudit, qui avait essayé d'assommer Peppone ? Eh bien, on l'a libéré ; il est à Castellino.

Don Camillo alluma un cigare.

— C'est à moi que tu viens le dire, camarade ? Je n'ai pas fait l'amnistie, moi ! Et puis, qu'est-ce que ça te fait, tout ça ?

Alors elle se mit à crier :

— Ça me fait, parce qu'on est venu le dire à Peppone, et Peppone est parti pour Castellino comme un fou. Il a pris son fusil !

— Ah ! c'est donc vrai que vous avez des armes cachées ?

— Don Camillo, laissons là les questions politiques ! Vous ne comprenez pas qu'ils vont se tuer ?

Don Camillo eut un rire perfide :

— Ça lui apprendra à attacher des pétards aux battants de la cloche. Je voudrais le voir enfermé, voilà ce que je voudrais. Hors d'ici !

Trois minutes après, don Camillo, la soutane remontée jusqu'au cou, peinait comme un forcené sur la route de Castellino ; il avait emprunté son vélo de course au fils du sacristain.

Il y avait une lune splendide et à quatre kilomètres de Castellino, don Camillo vit un homme assis sur le parapet du pont du Fossone. Il ralentit aussitôt parce que, lorsqu'on voyage la nuit, il faut être prudent ; il s'arrêta à quelque dix mètres du pont, serrant dans sa main un joujou qui s'était trouvé par hasard dans sa poche.

— Mon ami, demanda-t-il, avez-vous vu passer un homme, grand et gros, vers Castellino ?

— Non, don Camillo, répondit tranquillement l'autre.

Don Camillo s'approcha :

— Tu es déjà allé à Castellino ? s'informa-t-il.

— Non ; j'ai repensé à la chose ; ça ne vaut pas la peine ; c'est mon idiot de femme qui vous a dérangé ?

— Dérangé ? Pense donc ! Une promenade !

— Tout de même ! un curé sur un vélo de course, ça fait un drôle d'effet ! ricana Peppone.

Don Camillo vint s'asseoir tout près de lui.

— Mon fils il faut s'attendre à en voir de toutes les couleurs en ce monde.

Une heure après, don Camillo était de retour et faisait son rapport au Christ.

— Tout a marché selon vos ordres.

— Très bien, don Camillo. Mais dis-moi, t'avais-je dit de le prendre par les pieds et de le jeter dans le fossé ?

Don Camillo leva les bras :

— À vrai dire, je ne me rappelle pas exactement ; le fait est que ça ne lui revenait pas de voir un curé sur un vélo de course ; alors j'ai fait en sorte qu'il ne me voie plus.

— Je comprends parfaitement. Il est déjà de retour ?

— Il sera là dans un instant. Le voyant dans le fossé, j'ai pensé qu'il serait un peu mouillé et qu'il ne pédalerait pas commodément ; alors j'ai ramené sa bicyclette.

— C'est une pensée délicate, don Camillo, dit le Christ avec un air de grave approbation.

Il faisait presque jour quand Peppone se montra à la porte du presbytère.

Il était trempé comme une soupe ; don Camillo lui demanda s'il pleuvait :

— Il neige, répondit Peppone, les dents serrées. Puis-je prendre ma bicyclette ?

— Bien sûr ! Elle est là.

Peppone regarda sa bicyclette.

— Vous n'auriez pas vu par hasard un fusil attaché au cadre ?

— Un fusil ? Qu'est-ce que c'est ?

— Je n'ai fait qu'une erreur dans ma vie, dit Peppone, sur le pas de la porte. Celle de vous mettre des pétards dans votre cloche au lieu d'y flanquer une tonne de dynamite.

— *Errare humanum est*, lui fit observer don Camillo.

COURS DU SOIR

Les hommes, bien emmitouflés, s'éloignèrent précautionneusement du village ; il faisait noir, mais ils connaissaient la terre motte par motte et ils avançaient avec assurance. Ils arrivèrent à une petite maison isolée, éloignée du pays d'une lieue, et sautèrent par-dessus la haie.

On voyait un peu de lumière filtrer à travers les jalousies du premier.

— Nous avons de la chance, murmura Peppone qui dirigeait l'expédition ; elle est encore levée... Notre coup est réussi. Frappe ! toi, Spiccio.

Un homme grand au visage osseux et décidé, cogna par deux fois à la porte.

— Qui est-ce ? demanda une voix, de l'intérieur.

— Scartazzini, répondit l'homme.

Aussitôt après, la porte s'ouvrit, et une petite vieille aux cheveux blancs comme neige apparut. Elle tenait à la main une lampe. Le reste de la bande sortit de l'ombre et vint jusqu'à la porte.

— Qui sont tous ces gens-là ? demanda la vieille, soupçonneuse.

— Ils sont avec moi, expliqua Spiccio. Ce sont des amis. Nous avons à vous parler de choses importantes.

Ils entrèrent tous les dix dans un petit salon très propre, et demeurèrent muets et embarrassés tandis que la vieille allait s'asseoir à son bureau.

— Hum ! gronda-t-elle.

Elle avait quatre-vingt-six ans et elle les connaissait tous du premier au dernier pour leur avoir enseigné l'alphabet à eux, à leurs pères et à leurs enfants. Elle avait tapé à coups de règle sur les caboches les plus importantes du pays. Elle s'était retirée de l'enseignement depuis peu, et vivait seule dans cette maison isolée. Elle pouvait sans crainte laisser toutes portes ouvertes, « Mme Cristina » était un monument public ; personne n'aurait osé y toucher.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Il est arrivé un événement, expliqua Spiccio ; on a fait les élections municipales, et ce sont les Rouges, qui l'emportent.

— Vilaines gens, les Rouges ! commenta Mme Cristina.

— Les Rouges, qui ont vaincu, c'est nous, poursuivit Spiccio.

— Vilaines gens tout de même, dit Mme Cristina. En 1901, ton crétin de père voulait que j'enlève le crucifix de la classe.

— C'était autrefois, dit Spiccio, maintenant c'est différent.

— Tant mieux ! grogna la vieille dame. Et alors ?

— Alors, il se trouve que nous sommes vainqueurs, mais dans la minorité il y a tout de même deux Noirs.

— Noirs ?

— Oui ! Deux réactionnaires : Spiletti et Bignini.

Mme Cristina eut un petit rire :

— Ceux-là, si vous êtes Rouges, ils vous feront devenir jaunes, parce que vous aurez la jaunisse. Pense ! avec toutes ces sottises que vous allez sortir !

— C'est pourquoi nous sortîmes là, murmura Spiccio. Nous n'avons que vous ; il n'y a qu'à vous que nous puissions nous fier ; vous devez nous aider – contre salaire, bien sûr !

— Vous aider ?

— Nous, c'est le Conseil municipal. Nous venons le soir, en passant par les champs, et vous nous faites faire un peu de révision. Vous regardez les rapports que nous devons lire, vous nous expliquez les mots que nous ne comprenons pas. Bien sûr, nous savons ce que nous voulons, nous, et nous n'aurions pas besoin de tous ces ronds de jambe pour nous expliquer, n'étaient ces deux vieilles carcasses avec qui il faut parler comme un livre, si on ne veut point passer pour des idiots aux yeux du peuple.

Mme Cristina secoua gravement le chef.

— Si, au lieu de faire les mauvais sujets, vous aviez étudié quand il était temps, maintenant...

— Madame, c'est une histoire qui date de trente ans...

Mme Cristina s'arma de ses lunettes et le buste droit se retrouva comme trente ans plus tôt ; et les hommes de même.

— Assis, dit-elle ; et tous se trouvèrent des sièges et des bancs.

Mme Cristina donna un peu plus de lumière et passa en revue les visages des dix hommes ; appel silencieux : pour chaque visage, un nom et le souvenir d'une enfance.

Peppone était un peu dans l'ombre et placé de biais.

Mme Cristina leva sa lampe, la reposa sur le bureau, puis, pointant un doigt osseux vers Peppone, elle dit d'une voix dure :

— Toi, va-t'en !

Spiccio tenta de dire quelque chose, mais Mme Cristina secoua la tête.

— Peppone ne doit pas entrer chez moi, même pas en effigie ! s'exclama-t-elle. Tu m'en as trop fait voir et de trop fortes ! Dehors, et que je ne te voie plus !

Spiccio eut un vaste geste désolé.

— Madame Cristina, mais comment voulez-vous ? Il est le maire !

Mme Cristina se leva, menaçante, brandissant une longue règle.

— Maire ou pas maire, va-t'en d'ici ou tu reçois des coups de règle jusqu'à en avoir le crâne pelé !

Peppone se leva :

— Je vous l'avais dit ! Je lui en ai trop fait voir !

— Et rappelle-toi que tu ne mettras plus les pieds ici, fusses-tu ministre de l'Instruction publique.

Puis en se rasseyant elle ajouta :

— Âne !

Dans l'église déserte, éclairée seulement par les deux cierges de l'autel, don Camillo bavardait avec Jésus-Christ ; il commentait les élections.

— Ce n'est pas pour critiquer vos méthodes, mais moi je n'aurais pas permis qu'un Peppone devînt maire avec un Conseil dont deux membres seulement savent lire et écrire couramment.

— La culture ne compte pas, don Camillo, répondit en souriant le Christ. Ce qui compte, ce sont les idées. Les beaux discours ne mènent à rien, si les belles paroles ne recouvrent pas des idées pratiques. Avant de les juger, mettons-les à l'épreuve, ces braves.

— Très juste ! Je disais ça parce que si la liste de l'avocat l'avait emporté, j'étais sûr d'avoir mon clocher réparé. Mais qu'importe si le clocher s'écroule, nous aurons à la place une belle maison du Peuple avec salle de bal, salle de jeu, théâtre...

— Et ménagerie pour les serpents venimeux, comme don Camillo, ajouta le Christ.

Don Camillo baissa la tête ! il s'en voulait de s'être montré si méchant. Mais il la releva bien vite.

— Vous me jugez mal, dit-il. Eh bien, tenez : vous savez ce que c'est qu'un cigare pour moi ? Voici mon dernier ; regardez ce que j'en fais !

Il tira de sa poche un cigare et l'écrasa dans son énorme main.

— Bien, dit le Christ, très bien, don Camillo, j'accepte la pénitence ; mais fais disparaître aussi les morceaux, si tu veux bien, parce que tu serais capable de les mettre dans ta poche et dans ta pipe ensuite.

— Mais nous sommes dans l'église ! protesta don Camillo, choqué.

— Aucune importance. Jette le tabac dans ce coin.

Don Camillo s'exécuta sous le regard satisfait de Jésus. Au même instant on entendit frapper à la porte de la sacristie, et Peppone entra.

— Bonsoir, monsieur le maire, dit don Camillo avec beaucoup de déférence.

— Écoutez, dit Peppone, si un chrétien a des doutes sur sa conduite et vient vous raconter ce qu'il a fait, vous êtes obligé de lui montrer ses erreurs, non ? ou bien pouvez-vous vous en ficher ?

Don Camillo fut sec :

— Tu oses mettre en doute notre sens du devoir ? Le premier devoir d'un prêtre est de corriger toutes les erreurs de son pénitent !

— Bien ! s'écria Peppone. Êtes-vous prêt à entendre ma confession ?

— Je suis prêt !

Peppone tira de sa poche un grand papier et se mit à lire : « Citoyens, dans le moment que nous saluons la glorieuse affirmative de notre liste... »

Don Camillo l'arrêta net et alla s'agenouiller devant l'autel :

— Jésus, murmura-t-il, je ne répons plus de mes actes !

— J'en répons, moi. Peppone t'a battu, tu dois accuser honnêtement le coup et faire ton devoir.

— Jésus, insista don Camillo, vous vous rendez compte que vous me faites travailler pour l'Agit-Prop ?

— Tu travailles pour la grammaire, la syntaxe et l'orthographe, lesquelles n'ont rien de diabolique et n'ont pas de couleur politique.

Don Camillo enfourcha ses lunettes, empoigna le crayon et remit debout les périodes que Peppone devait lire le jour suivant. Puis Peppone relut d'un air grave.

— Bien ! approuva-t-il. Il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas : là où je devais dire : « Il est dans nos intentions de faire agrandir les établissements scolaires et de faire reconstruire le pont sur le Fossalto », vous avez corrigé : « Il est dans nos intentions de faire agrandir les établissements scolaires, de faire réparer le clocher de l'église et reconstruire le pont sur le Fossalto. » Pourquoi ?

— Question de syntaxe ! expliqua gravement don Camillo.

— Vous avez de la chance d'avoir étudié le latin et de comprendre toutes les finesses de la langue, soupira Peppone. Ainsi nous devons abandonner l'espoir de voir la tour vous tomber sur le crâne ?

— Il faut s'incliner devant la volonté de Dieu !

Don Camillo alla raccompagner Peppone jusqu'à la porte, puis vint dire bonsoir à Jésus.

— Très bien, don Camillo. Je t'avais mal jugé, je regrette que tu aies jeté ton dernier cigare. C'est une pénitence que tu ne méritais pas. Pour être franc, d'ailleurs, je dois avouer que ce Peppone est bien malhonnête de ne pas t'avoir offert seulement un cigare pour ta peine.

— Oh ! ça va ! soupira don Camillo, en tirant un cigare de sa poche. Et il s'apprêtait à le détruire quand Jésus l'arrêta :

— Non, don Camillo, dit-il en souriant, va le fumer en paix. Tu l'as bien mérité !

— Mais !...

— Non. Tu ne l'as pas volé. Peppone en avait deux dans sa poche. Or, il est communiste : en prélevant adroitement ta part, tu n'as fait que prendre ce qui te revenait de droit.

— Personne ne sait cela mieux que vous, s'écria don Camillo avec beaucoup de considération.

CHASSE GARDÉE

Tous les matins don Camillo allait mesurer la fameuse crevasse du clocher et tous les matins il la retrouvait identique ; elle ne s'élargissait pas mais elle ne diminuait pas non plus. Alors il perdit patience et un beau jour il envoya son sacristain à la mairie.

— Va dire au maire qu'il vienne voir cette catastrophe immédiatement. Explique-lui que c'est grave et reviens.

Le sacristain alla et revint.

— Le maire dit qu'il vous croit sur parole ; il est convaincu que c'est grave, mais si vous tenez tout de même à lui faire voir la crevasse, portez le clocher à la mairie. Il reçoit jusqu'à cinq heures.

Don Camillo ne bougea pas un cil. Il se contenta de faire une réflexion anodine après l'office du soir :

— Si demain matin, dit-il, Peppone ou quelqu'un de sa bande a le courage de venir se faire voir à la messe, nous assisterons à une séance de cinématographe. Mais vous le savez, ils ont peur ; ils ne se montreront pas.

Et en effet, il n'y avait pas l'ombre d'un Rouge à l'église le lendemain matin. Toutefois, comme la messe commençait, on entendit résonner le pas cadencé d'une formation en marche sur le parvis. Les Rouges au grand complet, y compris les membres des sections des pays voisins, tous et jusqu'à Bilo, le cordonnier à la jambe de bois, et jusqu'à Roldo dei Prati malade comme un cheval, tous par rang de quatre, impeccables, fiers comme Artaban, avançaient vers l'église à la suite de Peppone qui marquait le pas.

Toujours en bon ordre, ils prirent place dans l'église avec des visages terribles à la Cuirassé Potemkine, d'un seul mouvement, comme un bloc de granit.

Et vint le moment du sermon au cours duquel don Camillo illustra avec beaucoup de grâce la parole du bon Samaritain ; pour terminer, il adressa un appel à ses bons fidèles :

— Comme vous le savez tous, à l'exception de ceux qui devraient le savoir, une dangereuse crevasse mine notre clocher. Je me tourne donc vers vous, mes chers fidèles, pour que vous veniez en aide à la maison de Dieu. Quand je dis « fidèles », je pense à ceux qui viennent ici pour se sentir proches de Dieu et non aux factieux qui veulent seulement faire parade de leur préparation militaire. À ceux-là, il importe peu que le clocher croule.

Après la messe, don Camillo s'assit à une petite table devant le presbytère pour recevoir les dons. Mais l'offrande déposée, personne

ne quitta les lieux de peur de manquer le spectacle. On n'attendit pas longtemps, car Peppone fit avancer son bataillon et lui fit faire halte dans un style étourdissant devant la petite table. Peppone se détacha davantage du rang :

— Du haut de ce clocher, les cloches ont sonné hier l'aube de la Libération et du haut de ce clocher, les cloches salueront demain l'aube radieuse de la révolution prolétarienne !

Telles furent les paroles du chef et ce disant il déposa sous les yeux de don Camillo trois mouchoirs rouges pleins de sous ; puis, tête haute, il s'éloigna, suivi de son bataillon. Roldo dei Prati titubait de fièvre, mais n'avait pas la tête moins haute et Bilo marqua ostensiblement le pas avec sa jambe de bois en passant devant don Camillo.

Don Camillo s'empressa d'aller faire voir son panier plein à Jésus. Il triomphait : le Christ était abasourdi !

— C'est toi qui avais raison, don Camillo !

— C'est normal, répondit don Camillo ; vous, vous connaissez l'humanité, mais moi je connais les Italiens.

Jusque-là, don Camillo s'était bien comporté. Il fit une faute, par contre, quand il envoya ses félicitations à Peppone pour la préparation militaire de sa troupe et une faute plus grave encore quand il ajouta qu'il lui conseillait de soigner les demi-tours et le pas de course parce qu'il pourrait en avoir besoin le jour de la révolution prolétarienne. Cela, ce n'était pas bien et Peppone lui garda un chien de sa chienne.

Don Camillo était un parfait honnête homme, mais outre une formidable passion pour la chasse, il possédait un formidable fusil à deux coups et une non moins formidable provision de cartouches. Ajoutez à cela que la réserve du baron Stocco n'était qu'à cinq kilomètres du village et constituait une véritable provocation : beaucoup de gibier, et, de surcroît, des poules qui avaient découvert qu'il leur suffisait de sauter de l'autre côté de la grille pour échapper aux méchants qui voulaient leur tordre le cou.

Donc un beau soir, don Camillo en gros pantalon de futaine, la soutane dans le pantalon et le visage caché sous un énorme chapeau de feutre, se trouva dans la réserve du baron. Rien d'étonnant à cela : la chair est faible – particulièrement faible la chair du chasseur ! Et rien d'étonnant si don Camillo tira un coup qui foudroya un lièvre d'un mètre de long. Il alla le ramasser pour le mettre dans son carnier, et s'apprêtait à battre en retraite quand il aperçut un homme en face de lui. Pas d'autre solution pour don Camillo que d'enfoncer son chapeau sur ses yeux et de piquer une tête dans le ventre de l'homme : car il n'aurait pas été convenable que le pays apprît que son curé avait été surpris par un garde-chasse, et dans une réserve, en train de

braconner. Le malheur voulut que l'homme eût la même idée ; ce qui fait que les deux caboches se rencontrèrent à mi-chemin. Le choc les envoya à terre, où ils se retrouvèrent assis, face à face et un volcan dans le crâne.

— Une caboche aussi dure ne peut appartenir qu'à notre maire bien-aimé, marmonna don Camillo quand le brouillard se fut dissipé.

— Une caboche pareille ne peut appartenir qu'à notre bien-aimé archiprêtre, répondit Peppone en se grattant la tête, car lui aussi chassait en fraude et il avait un diable de lièvre dans son carnier. Puis il jeta un regard narquois sur don Camillo :

— Je n'aurais jamais cru, dit-il, que celui qui nous prêche le respect de la propriété d'autrui se faufilât dans les réserves pour braconner...

— Et moi, je n'aurais jamais cru que le premier citoyen du pays, le camarade-maire...

— Maire, mais camarade ! coupa Peppone, et donc perverti par ces abominables théories qui enseignent le partage des biens, et donc plus conséquent que le révérend don Camillo, lequel...

Cet exposé idéologique fut interrompu par un individu qui se trouva sur les lieux avant que nos braconniers aient pu se sauver et qui n'était autre, cette fois, que le garde-chasse.

— Il faut faire quelque chose, murmura don Camillo, s'il nous trouve là c'est un scandale !

— Ça m'est égal ; je réponds toujours de mes actes, dit calmement Peppone.

Il ne fit pas un mouvement et quand le garde-chasse lui mit son fusil sous le nez, il le salua gentiment.

— Bonsoir !

— Que faites-vous là ?

— Je ramasse des champignons.

— Avec un fusil ?

— Une façon comme une autre.

Mais il n'y a pas trente-six façons de neutraliser un garde-chasse. Il y en a une et elle est très simple : il suffit – à condition de se trouver déjà sur ses épaules – de lui entortiller la tête dans un foulard et de lui cogner sur le crâne. Après quoi, on profite de son passager étourdissement pour décamper ; une fois de l'autre côté du grillage on est tranquille ; tout est régulier.

Don Camillo et Peppone se retrouvèrent assis derrière un buisson à un kilomètre de la réserve.

— Don Camillo, soupira Peppone, nous avons très vilainement agi... Nous avons levé la main sur un gardien de l'ordre ! C'est un délit !

Don Camillo avait des sueurs froides, car c'était plus précisément lui qui avait levé la main.

— Le remords me poursuit, continua l'infâme. Je n'aurai plus de paix tant que je penserai à cette horrible chose. Où trouverai-je le courage de me présenter devant un ministre de Dieu pour lui demander pardon de mon méfait ? Maudit soit le jour où j'ai prêté l'oreille à l'ignoble sirène moscovite qui m'a fait oublier les préceptes sacrés de la charité chrétienne !

Don Camillo était si humilié qu'il lui vint envie de pleurer. D'autre part, il avait une autre envie : celle d'envoyer son poing dans la figure de ce sadique ; Peppone le comprit et s'arrêta un instant de geindre. Puis brusquement il éclata à nouveau :

— Maudite tentation ! hurla-t-il en tirant son lièvre du carnier et le jetant au loin.

— Maudite, oui ! s'écria don Camillo et son lièvre alla rejoindre l'autre sur la neige. Comme il s'éloignait tête basse, Peppone le suivit jusqu'au carrefour, puis tourna à droite. Avant de quitter don Camillo, il lui demanda benoîtement :

— Excusez-moi, pourriez-vous m'indiquer un bon prêtre dans les environs ? Je voudrais me confesser de ce péché !

Don Camillo serra les poings et fila droit devant lui. Quand il eut trouvé le courage de se présenter devant Dieu, don Camillo eut un grand geste :

— Ce n'est pas pour moi que je l'ai fait, dit-il. C'est pour l'Église !

Mais le Christ resta muet. Quand le Christ se taisait, don Camillo en attrapait la fièvre quarte et il se mettait au pain et à l'eau jusqu'à ce que le Christ attendri lui dise : « Assez ! »

Cette fois-là, sept jours passèrent ; don Camillo devait s'appuyer au mur, de faiblesse ; la faim lui tordait l'estomac et le Christ ne disait pas « assez ». Et pour comble, Peppone vint se confesser.

— Je suis allé à l'encontre de la loi et de la charité chrétienne, dit Peppone.

— Je le sais, répondit don Camillo.

— En outre, à peine aviez-vous le dos tourné, je suis revenu sur mes pas et j'ai ramassé les deux lièvres. Je les ai fait cuire ; l'un en sauce et l'autre rôti.

— Je m'en doutais, répondit don Camillo dans un souffle.

Quand il passa devant l'autel, ensuite, le Christ lui sourit, non tant pour les sept jours de jeûne que pour ce : « Je m'en doutais. » Car ce disant, don Camillo, loin d'avoir envie de cogner sur Peppone, s'était souvenu qu'il avait eu la même tentation et il avait rougi de honte.

— Pauvre don Camillo ! murmura le Christ ému.

Don Camillo étendit les bras dans un geste d'impuissance, comme pour dire qu'il faisait tout son possible et que si parfois il faisait mal, ce n'était pas qu'il fût méchant.

— Je le sais, je le sais, don Camillo, répondit Jésus ; maintenant va vite manger le lièvre que Peppone a laissé au presbytère, bien doré et tout et tout.

INCENDIE PROVOQUÉ

Par une nuit pluvieuse la Maison Vieille se mit brusquement à flamber. C'était une vieille bicoque abandonnée, tout en haut d'une colline, et les gens n'aimaient pas s'y aventurer parce que, disaient-ils, elle était pleine de vipères et de revenants. Le plus étrange, c'est que cette maison n'était qu'un grand tas de pierres. Les habitants étaient partis avec les meubles ; le peu de bois qui restait après leur départ, l'air l'avait rongé ; et pourtant la bicoque flambait comme une torche !

Nombreux étaient les gens qui descendaient sur la route pour observer le phénomène et qui s'étonnaient. Don Camillo se mêla à la procession et s'engagea dans le mauvais chemin qui menait à la Maison Vieille.

— Ce doit être une de ces têtes folles de révolutionnaires qui a rempli la bicoque de paille et y a mis le feu ensuite pour fêter quelque anniversaire important, dit don Camillo en jouant des coudes pour gagner la tête de la troupe. Qu'en dit Monsieur le Maire ?

Peppone ne tourna même pas la tête.

— Que voulez-vous que je sache ? grogna-t-il.

— Mais, comme maire, vous devriez tout savoir ! répliqua don Camillo qui s'amusait follement. Peut-être ce jourd'hui est-il une date historique ?

— Vous ne devriez pas dire ça, même pour plaisanter, parce que demain tout le village répétera que nous avons machiné une sale affaire, coupa Brusco qui marchait du côté de Peppone comme les autres bonnets Rouges.

Les deux haies qui bordaient le mauvais chemin finissaient là, et la piste se perdait sur un plateau pelé comme la misère, au centre duquel s'élevaient un rocher et la maison. Peppone s'arrêta et la foule se répandit à droite et à gauche. Ils étaient à trois cents mètres ; une bouffée de vent apporta un nuage de fumée.

— De la paille ? Du pétrole, oui !

Dès lors les commentaires allèrent bon train. Des troupes avaient stationné longuement dans le village et dans les environs vers la fin de la guerre : peut-être les soldats avaient-ils laissé là des réservoirs d'essence pour le reste de la troupe ? ou peut-être les avaient-ils volés ? on ne sait jamais. Don Camillo se mit à rire :

— Ne faisons pas du roman. Moi je ne suis pas convaincu ; je veux aller voir de mes propres yeux de quoi il retourne.

Il se détacha avec décision de la foule et se dirigea rapidement vers la bicoque. Il n'avait pas fait cent mètres que Peppone, en quatre

enjambées, l'avait rejoint.

— En arrière, vous !

— Et de quel droit te mêles-tu de mes affaires ? répondit avec brusquerie don Camillo en rejetant son chapeau sur sa nuque, et en plantant ses deux gros poings sur ses hanches.

— Je vous en donne l'ordre, comme maire du village ! Je ne peux permettre que l'un de mes administrés s'expose stupidement au danger.

— Et quel danger ?

— Vous ne sentez pas cette odeur de pétrole et d'essence ? Qui sait ce qu'il y a là-dedans !

— Et toi, qu'en sais-tu ? interrogea don Camillo, finaud.

— Moi, je n'en sais rien, mais j'ai le devoir de vous mettre en garde ; du moment qu'il y a du pétrole, il peut y avoir autre chose.

Don Camillo se mit à rire.

— J'ai compris ; il te vient la frousse et ça t'embête de faire voir à tes ouailles que leur chef prend des leçons de courage civique auprès d'un vilain prêtre réactionnaire comme don Camillo.

Peppone serra les poings.

— Mes hommes m'ont vu travailler au maquis, en montagne et...

— Maintenant il s'agit de travailler dans la plaine, camarade-maire : la frousse n'est pas la même en montagne et en plaine.

Peppone se cracha dans les mains, et, gonflant sa vaste poitrine, il marcha vers l'incendie d'un pas décidé. Don Camillo le regarda un moment avancer puis le rejoignit.

— Halte-là ! dit-il en le prenant par le bras.

— Des nêfles ! répondit Peppone en se dégageant.

Allez arroser vos géraniums, moi je continue. On verra qui a peur !

Don Camillo avait bien envie de se cracher dans les mains ; mais il se rappela qu'il était archiprêtre. Il se contenta de gonfler le thorax et de serrer les poings ; puis il avança.

Ils marchèrent côte à côte, Peppone et don Camillo ; la distance diminuait : déjà ils sentaient la réverbération des flammes et ils serraient de plus en plus les dents et ils serraient de plus en plus les poings, s'étudiant du coin de l'œil dans l'espoir de voir l'autre caler ; mais bien décidés, chacun, à faire un pas de plus que l'autre.

Quatre-vingts, soixante, cinquante mètres.

— Halte-là ! fit une voix à laquelle il était impossible de ne pas obtempérer et ils s'arrêtèrent tous deux au même instant, firent volte-face, et détalèrent comme l'éclair.

Dix secondes plus tard, une explosion terrible éclatait et la bicoque sautait en l'air en fusant comme un feu d'artifice.

Ils se trouvèrent assis, au milieu de la route : il n'y avait plus âme qui vive ; les badauds s'étaient volatilisés. Nos deux collègues prirent un chemin de traverse et marchèrent côte à côte en silence. Tout à coup Peppone murmura :

— J'aurais mieux fait de vous laisser avancer.

— C'est bien ce que je pense ; belle occasion perdue !

— Si je vous avais laissé avancer, poursuivit Peppone, j'aurais eu le plaisir de voir sauter le plus noir des réactionnaires.

— Je ne crois pas, répondit don Camillo ; je me serais tout de même arrêté.

— Et pourquoi ?

— Parce que je savais que dans la cave, sous la Maison Vieille, il y avait six bidons d'essence, quatre-vingt-quinze fusils, deux cent soixante-cinq grenades, deux caisses de munitions, sept mitraillettes et trois quintaux d'explosifs.

Peppone s'arrêta net ; il était abasourdi. Les yeux écarquillés, il regardait don Camillo sans rien dire.

— Rien d'étonnant ! expliqua don Camillo ; avant de mettre le feu à l'essence, j'ai fait l'inventaire.

Peppone serra les poings.

— Je devrais vous assommer sur l'heure ! hurla-t-il en grinçant des dents.

— Je comprends parfaitement, Peppone, mais c'est difficile de m'assommer.

Ils se remirent à marcher ; puis Peppone s'arrêta de nouveau.

— Mais alors, vous connaissiez le danger ! s'exclama-t-il ; et vous avez avancé jusqu'à cinquante mètres de la maison, et si on ne nous avait pas crié « halte-là » vous auriez continué !

— Bien sûr ! Je le savais comme tu le savais ; c'était une question de courage.

Peppone hocha la tête :

— Il n'y a rien à dire : nous sommes à la hauteur tous les deux. Dommage que vous ne soyez pas des nôtres !

— C'est exactement ce que je pense ; dommage que tu ne sois pas des nôtres !

Ils se quittèrent devant le presbytère.

— Au fond, vous m'avez rendu service, dit Peppone ; cette satanée marchandise me restait sur la conscience comme l'épée de Damoclès.

— Va doucement avec les citations historiques, répondit don Camillo.

— Toutefois, reprit Peppone, vous avez dit qu'il y avait sept mitraillettes ; il y en avait huit ; qui a pu prendre l'autre ?

— Ne te fais pas de souci, répondit don Camillo. C'est moi. Quand la révolution prolétarienne éclatera, je te conseille de te tenir au large.

— Nous nous retrouverons en enfer, murmura Peppone en s'éloignant.

Don Camillo alla s'agenouiller devant le Christ de l'autel.

— Je vous remercie, dit-il, je vous remercie de nous avoir crié « halte ! » Sans vous les choses se seraient gâtées.

— Mais non, répondit en souriant le Christ ; sachant à quoi tu t'exposais, tu n'aurais pas avancé davantage au risque de te suicider ; tu serais de toi-même revenu sur tes pas, don Camillo.

— Je sais bien, mais il ne faut pas trop se fier à sa propre conscience ; quelquefois l'orgueil nous perd !

— Explique-moi plutôt ce que c'est que cette histoire de mitraillette. Aurais-tu pris vraiment ce maudit engin ?

— Non, répondit don Camillo, huit elles étaient, huit ont sauté. Mais il n'est pas mauvais que ces gens-là croient que j'ai ici une mitraillette.

— Bien ! dit Jésus. Ou plutôt ce serait bien, si c'était vrai. Le malheur, c'est que tu l'as vraiment pris, cet outil de malheur. Pourquoi es-tu aussi menteur, don Camillo ?

Don Camillo fit un geste vague.

LE TRÉSOR

Arriva un jour à la sacristie un ex-partisan surnommé Smilzo, qui avait servi de commissionnaire à Peppone quand Peppone était au maquis, et qui maintenant travaillait comme garçon de courses à la mairie. Il portait une lettre grand luxe, imprimée à la main, en gothique, avec l'en-tête du Parti.

« Vous êtes prié d'honorer de votre présence la cérémonie de caractère social qui se déroulera demain matin à dix heures place de la Liberté. Le secrétaire de la Section, camarade Bottazzi, maire. »

Don Camillo regarda Smilzo bien en face.

— Va dire au camarade Peppone, maire Bottazzi, que je n'ai pas la moindre envie d'entendre leurs habituelles sornettes sur la réaction et le capitalisme. Je les sais par cœur.

— Mais il n'y aura pas de discours politiques, expliqua en souriant Smilzo. Il s'agit seulement de patriotisme et d'action sociale. Si vous dites non, c'est que vous ne comprenez rien à la démocratie.

Don Camillo hocha gravement la tête.

— S'il en est ainsi, j'irai, dit-il.

— Bon ; le chef a dit que vous veniez en uniforme avec les outils.

— Les outils ?

— Oui. Le seau et le goupillon ; il y a des trucs à bénir.

Smilzo parlait ainsi justement parce qu'il était Smilzo, c'est-à-dire un de ces gars tout en longueur, souples comme des lianes, qui au maquis pouvaient passer entre deux balles sans s'égratigner. C'est ainsi que, lorsque le livre énorme lancé par don Camillo parvint à l'endroit où était la tête de Smilzo, la tête n'y était plus : Smilzo pédalait ferme sur la route.

Don Camillo ramassa le livre et alla calmer sa fureur aux pieds du Christ.

— Jésus, dit-il, n'y a-t-il pas moyen de savoir ce qu'ils combinent pour demain, ces gens-là ? Je n'ai jamais vu faire tant de mystère. Que signifient tous ces préparatifs ? Ces branches qu'ils plantent tout autour du pré, entre la pharmacie et la maison de Baghetti ? Quelle espèce de diablerie est-ce là ?

— Mon fils, si c'était une diablerie, ils ne le feraient pas ouvertement, et ensuite, ils ne te feraient pas venir pour la bénir. Aie patience jusqu'à demain.

Le soir même, don Camillo alla sur place jeter un coup d'œil. Mais il n'y avait que de la verdure et des guirlandes autour du pré, et personne n'y comprenait goutte.

Quand il se mit en route, le lendemain matin, suivi de deux enfants de chœur, les jambes lui tremblaient. Il sentait qu'il y avait de la trahison dans l'air.

Une heure après, il était de retour, malade, défait.

— Que s'est-il passé ? demanda Jésus.

— Une chose à faire se dresser les cheveux sur la tête, balbutia don Camillo ; une chose horrible ! Orchestre, hymne de Garibaldi, discours de Peppone et pose de la première pierre de la « Maison du Peuple ». Et moi, j'ai dû bénir cette première pierre. Peppone pétait de satisfaction. Ce malotru m'a demandé de dire deux mots, ce qui fait que j'ai dû encore y aller de mon petit discours ; parce que, bien sûr, c'est une histoire de parti ; mais ce bandit l'a présentée comme une œuvre d'intérêt public !

Don Camillo allait et venait dans l'église déserte ; brusquement il éclata de nouveau :

— Une plaisanterie ! Salon de lecture, bibliothèque, gymnase, dispensaire et théâtre ; un gratte-ciel de deux étages avec un terrain adjacent pour le sport et les parties de boule. Le tout pour la misérable somme de dix millions.

— Ce n'est pas cher, étant donné les prix actuels ! fit remarquer Jésus.

Don Camillo s'effondra sur un banc.

— Jésus, dit-il, pourquoi m'avez-vous fait cela ?

— Don Camillo, tu déraisonnes !

— Non, je ne déraisonne pas. Voilà dix ans que je vous prie à genoux de me faire trouver quelque argent pour créer une bibliothèque, une salle de récréation pour les jeunes gens, un terrain de jeux pour les enfants avec manèges et balançoires et, si possible, une jolie petite piscine comme à Castellino. Voilà dix ans que je me force à faire l'aimable avec ces cochons de propriétaires alors que j'aurais plutôt envie, chaque fois que je les vois, de les assommer. J'ai organisé quelque deux cents loteries ; j'ai frappé à deux mille portes ; le résultat ? Rien. Mais ce grand excommunié de bandit arrive et il lui tombe dix millions du ciel.

Le Christ secoua la tête :

— Ils ne lui sont pas tombés du ciel. Il les a trouvés dans la terre. Je n'y suis pour rien ; c'est le fruit de son initiative personnelle.

— La conclusion c'est que je suis un pauvre type !

Don Camillo alla ronger son frein dans sa chambre au presbytère. Il devait exclure l'hypothèse d'un Peppone assaillant les gens dans la rue ou forçant le coffre-fort d'une banque. Il valait mieux remonter aux premiers jours de la Libération. Peppone descendait tout juste du maquis et il semblait que la révolution prolétarienne dût éclater d'un

moment à l'autre. Il avait dû exploiter la frousse de ces lâches bourgeois et leur soutirer leurs sous.

Mais non ! Des bourgeois, il n'y en avait pas un seul au village. Par contre, il y avait un détachement anglais descendu du maquis avec les hommes de Peppone. Ils s'étaient installés dans les maisons de maître à la place des Allemands, lesquels avaient eu le temps des les vider de tous les objets de valeur. On ne pouvait donc pas supposer que les dix millions fussent le produit d'une razzia.

Peut-être l'argent venait-il de Russie ? Mais non ! Ridicule ! Comme si les Russes avaient le temps de penser à Peppone !

Don Camillo, n'y pouvant plus tenir, revint implorer le Christ de l'autel.

— Jésus ! Vous ne pouvez pas me dire où Peppone a trouvé l'argent ?

— Don Camillo, me prends-tu pour un détective ? et d'ailleurs pourquoi me demander la réponse, quand il te suffit de la chercher par tes propres moyens ?

Cherche, don Camillo, et, en attendant, pour te distraire, pourquoi ne vas-tu pas faire un tour en ville ?

C'est ce que fit don Camillo et, quand il revint, il se présenta au Christ dans un état d'agitation extrême.

— Que t'est-il arrivé, don Camillo ?

— Une histoire folle ! bégaya don Camillo tout essoufflé. J'ai rencontré un mort ! Face à face, dans la rue !

— Don Camillo, calme-toi et raisonne un peu ! D'habitude les morts qu'on rencontre face à face sont bien vivants.

— Exclu ! s'écria don Camillo. Celui-là est un mort – mort ! Pour la bonne raison que je l'ai moi-même porté en terre.

— S'il en est ainsi, je ne dis plus rien ; c'est un revenant !

Don Camillo haussa les épaules.

— Mais non ! les fantômes n'existent que dans l'imagination des stupides bonnes femmes !

— Et alors ?

— Voilà ! marmonna don Camillo.

Ensuite il rassembla ses idées. Le mort était un petit jeune homme maigre, descendu du maquis avec les hommes de Peppone ; il n'était pas du pays. Il avait été blessé à la tête et comme il se trouvait mal en point, on l'avait logé à la villa Docchi, l'ancien quartier général allemand devenu quartier général anglais. Dans la chambre voisine, Peppone avait installé son bureau.

Don Camillo se rappelait parfaitement : la villa était entourée d'une triple ronde de sentinelles anglaises ; il n'entrait ni ne sortait un chat parce qu'on se battait encore dans les environs et les Anglais

tiennent particulièrement à leur peau. On avait amené le petit jeune homme le matin ; le soir même il était mort. Peppone avait envoyé chercher don Camillo vers minuit. Mais le corps était déjà froid. Les Anglais ne voulaient pas d'un mort dans leur maison ; et vers midi la bière contenant le pauvre enfant sortait de la villa, portée par Peppone et par trois de ses amis les plus sûrs ; un détachement anglais avait rendu les honneurs, par amabilité pure. Don Camillo se rappelait que la cérémonie avait été extrêmement émouvante. Le village entier suivait le cercueil placé sur la culasse d'un canon. Et le discours au cimetière, c'était lui, don Camillo, qui l'avait fait, justement lui ; et les gens pleuraient. Peppone lui-même sanglotait en première ligne. « Quand je m'y mets, je sais parler », se plut à penser don Camillo en évoquant ces instants. Puis, reprenant le fil logique de ses réflexions, il conclut : « C'est bel et bien le même petit homme que j'ai pourtant rencontré dans la rue aujourd'hui ; je suis prêt à le jurer. » Il soupira : « C'est la vie ! »

Le lendemain il alla voir Peppone à son garage ; il le trouva en plein travail sous une automobile.

— Bonjour, camarade-maire ! Je suis venu pour parler un peu de ton projet de Maison.

— Alors, qu'en pensez-vous ? siffla Peppone.

— Magnifique ! Du coup je me suis décidé à mettre sur pied ce petit local avec piscine, jardin, terrain de jeux, théâtre, etc, dont j'ai l'idée depuis si longtemps, comme tu sais. Je pose la première pierre dimanche. Tu me ferais grand plaisir en assistant à la cérémonie.

— Volontiers ; politesse pour politesse.

Peppone sortit de dessous la voiture et s'essuya le visage avec la manche de son bleu.

— Bien. En attendant, essaie de réduire un peu le projet de ta Maison. Elle est trop grande pour mon goût.

Peppone le regarda abasourdi.

— Don Camillo, ça ne va pas ?

— Pas plus mal que ce jour où j'ai prononcé une oraison funèbre devant un cercueil qui ne devait pas être bien fermé, car j'ai rencontré le cadavre qui se promenait en ville.

Peppone grinça des dents.

— Que voulez-vous insinuer ?

— Rien ! Que la bière, devant laquelle les Anglais ont présenté les armes et que j'ai bénie, était pleine de ce que vous aviez trouvé dans les combles de la villa Dotti. Le mort était vivant et caché au grenier.

— Ah ! hurla Peppone, c'est toujours la même histoire ; vous essayez de déshonorer la Résistance !

— Laisse là la Résistance. Tu ne m'impressionnes pas.

Et il s'en alla, tandis que Peppone marmonnait d'obscures menaces.

Le soir même, don Camillo le vit arriver au presbytère en compagnie de Brusco et de deux autres costauds : ceux-là mêmes qui avaient aidé à porter la bière.

— Vous n'avez rien à insinuer, dit Peppone ; tout avait été volé aux Allemands : argenterie, appareils photographiques, or, etc. Si nous ne l'avions pas pris, les Anglais le prenaient. C'était le seul moyen de sortir la marchandise. J'ai là des reçus et attestations : aucun de nous n'a touché une lire. Nous avons récupéré dix millions ; dix millions seront dépensés pour le peuple.

Brusco qui avait le sang chaud se mit à crier que c'était la vérité vraie et que si quelqu'un en doutait, il savait comment s'y prendre avec certaines gens.

— Moi aussi, répondit calmement don Camillo, et il laissa tomber son journal, ce qui permit aux visiteurs d'apercevoir sous le bras de don Camillo la mitrailleuse qui avait appartenu à Peppone autrefois.

Brusco pâlit et fit un saut en arrière. Peppone ouvrit les bras.

— Don Camillo, il me semble qu'il n'y a pas lieu de se disputer.

— C'est mon avis aussi, répondit don Camillo. D'autant plus que je suis parfaitement d'accord avec vous : dix millions retrouvés, dix millions pour le peuple. Sept pour votre Maison du Peuple et trois pour nos centres-jardins des enfants du peuple : *Sinite parvulos venire ad me* ; je ne réclame que ce qui me revient.

Les quatre lurons se consultèrent à voix basse, puis Peppone prit la parole :

— Si vous n'aviez ce maudit engin sous le bras, je vous dirais que c'est le plus vil marché qu'on puisse proposer.

Le dimanche suivant, le maire Peppone était présent avec toutes les autorités à la pose de la première pierre du « centre-jardin » de don Camillo. Il fit même un discours. Toutefois, il trouva le moyen de murmurer à l'oreille de don Camillo :

— Cette pierre, il aurait mieux valu vous l'attacher au cou et vous jeter dans le Pô.

Le soir, don Camillo alla faire son rapport au Christ de l'autel.

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda-t-il pour finir.

— Ce qu'en a dit Peppone : si tu n'avais pas ce maudit engin sous le bras, je dirais que c'est le plus vil marché du monde.

— Mais je n'ai dans les mains que le chèque de Peppone ! protesta don Camillo.

— Justement ! avec ces trois millions, tu feras trop de belles et bonnes choses pour que je puisse t'en vouloir.

Don Camillo alla se coucher et vit en rêve un jardin plein

d'enfants, un jardin avec manèges et balançoires ; et sur la balançoire le plus jeune enfant de Peppone, Libero Camillo Lénine, gazouillait comme un oiseau.

RIVALITÉ

Un gros bonnet vint de la ville et naturellement, les villageois arrivèrent de tous les coins pour l'entendre. Alors Peppone déclara que la cérémonie se tiendrait sur la grand-place. Non content de faire dresser une grande estrade, pavoisée de rouge, il se procura un de ces camions énormes qui ont sur le toit quatre trompes et à l'intérieur tout un système électrique pour amplifier la voix.

Aussi en cet après-midi de dimanche, la place était-elle grouillante de monde ; il y avait des gens jusque sur le parvis de l'église qui précisément touchait la place.

Don Camillo avait bloqué toutes ses portes et s'était retiré dans la sacristie, pour ne voir personne, pour n'entendre personne, et pour ne pas se tourner le sang. Il somnolait quand une voix qu'on eût dit celle de la colère divine le fit sursauter : « Camarades ! »

Tout comme si les murs étaient de papier !

Don Camillo alla exhaler sa fureur au pied de l'autel.

— Ils ont sûrement tourné une de ces maudites trompes de notre côté tout exprès, s'exclama-t-il. C'est bel et bien une violation de domicile !

— Que veux-tu qu'on y fasse, don Camillo ? C'est le progrès ! répondit le Christ.

Après un exorde d'intérêt général, l'orateur était entré brusquement dans le vif du sujet et, comme il était extrémiste, il en sortait de lourdes : « Il faut rester dans la légalité et nous y resterons. Dussions-nous prendre le fusil et clouer au mur tous les ennemis du peuple... »

Don Camillo piaffait comme un cheval.

— Jésus, vous entendez ces histoires ?

— J'entends, don Camillo ; j'entends trop bien.

— Jésus, pourquoi ne lancez-vous pas la foudre au milieu de cette racaille ?

— Restons dans la légalité, don Camillo ; si pour faire comprendre à quelqu'un qu'il se trompe, tu l'étends d'un coup de fusil à quoi sert qu'on m'ait mis en croix ?

Don Camillo ouvrit ses bras :

— Vous avez raison. Il ne nous reste qu'à attendre qu'on nous mette en croix nous aussi.

Le Christ sourit.

— Si au lieu de parler d'abord et de réfléchir ensuite, tu pensais

d'abord à ce que tu dois faire, pour parler ensuite, tu éviterais beaucoup de bêtises.

Don Camillo baissa la tête.

« Quant à ceux qui se cachent dans l'ombre de la Croix, et tentent d'apporter la dissension dans les rangs des travailleurs avec leurs discours ambigus... » La voix du haut-parleur, apportée par le vent, emplît l'église et fit trembler les vitraux rouges, jaunes et bleus. Don Camillo empoigna un gros candélabre de bronze et marcha droit vers la porte.

— Don Camillo, reste là ! s'écria Jésus. Tu ne sortiras pas d'ici avant que tout ce monde ne soit parti.

— Ça va, répondit don Camillo ; j'obéis.

Et il remit le candélabre à sa place. Il fit les cent pas dans l'église, puis s'arrêta devant l'autel et dit :

— Ici dedans, toutefois, je peux faire ce que je veux ?

— Naturellement, tu es chez toi ; tu peux faire ce que tu veux, sauf te mettre à la fenêtre et tirer sur les gens.

Trois minutes plus tard, don Camillo ayant bondi comme un cabri au sommet de son clocher, sonnait le carillon le plus infernal qu'on ait jamais entendu dans le pays. L'orateur dut s'interrompre.

— Il faut le faire cesser, hurla-t-il indigné, aux personnalités Rouges qui étaient sur un banc derrière lui.

Peppone approuva gravement, en hochant la tête.

— Très juste ! dit-il. Il y a deux moyens : faire sauter le clocher avec une mine ou le bombarder avec de l'artillerie lourde.

L'orateur pria Peppone de ne pas dire de stupidités. Par Dieu ! ce n'était pas malin d'enfoncer la porte du clocher et de monter !

— Comme ci, comme ça ! expliqua Peppone. On monte par des échelles d'étage en étage ; tu vois, camarade, ce qui dépasse là, du côté gauche du campanile ? Ce sont toutes les échelles que le sonneur a retirées à mesure qu'il montait ; fermée la trappe du dernier palier, le sonneur est isolé du monde.

— On pourrait essayer de tirer sur les ouvertures du campanile ! proposa Smilzo.

— Oui, approuva Peppone. Mais il faudra être sûr de l'avoir au premier coup, autrement il se met à tirer, lui, et ça fera du mauvais.

Les cloches se turent et l'orateur reprit son discours. Tout alla bien jusqu'au moment où il lui échappa quelque chose qui ne plaisait pas à don Camillo. Et ainsi de suite. Don Camillo porta la contradiction avec ses cloches, si bien que l'orateur n'osa plus s'écarter de son sujet qui était éminemment patriotique et pathétique, suivant les conceptions de don Camillo.

Le soir même, Peppone rencontra don Camillo.

— Prenez garde, don Camillo ! À force de nous provoquer, vous finirez mal !

— Je ne fais pas de provocation, répondit calmement don Camillo. Vous, vous jouez de vos trompes et moi de mes cloches. C'est la démocratie, camarade. Si au contraire un seul pouvait jouer, ce serait la dictature.

Peppone encaissa, mais un beau matin don Camillo trouva, installés devant l'église, à cinquante centimètres du parvis, des chevaux de bois, une balançoire, un tir à la carabine, une roue volante, une piste électrique, le mur de la mort et un nombre impressionnant de baraques.

Les propriétaires du parc d'attractions lui montrèrent les papiers dûment visés par le maire. Don Camillo ne put qu'accepter. Le soir même commençait l'enfer : orgues de barbarie, haut-parleurs, coups de fusil, hurlements, chants, clochettes, coups de sifflet, bruits sourds et mugissements.

Don Camillo alla protester devant le Christ .

Cela c'est manquer de respect à la maison de Dieu !

— Y a-t-il quelque chose d'immoral, de scandaleux ? s'informa le Christ.

— Non : chevaux de bois, balançoires, petites automobiles, jeux d'enfants, quoi !

— Alors qu'est-ce d'autre que la liberté démocratique ?

— Et ce damné vacarme ? demanda don Camillo.

— Le vacarme aussi, c'est de la démocratie pourvu qu'il reste dans la légalité ; en dehors du parvis le maire commande, mon fils.

Le presbytère était à trente mètres de l'église et longeait un des côtés de la place. On avait installé, sous une de ses fenêtres donnant sur la place, une machine qui éveilla la curiosité de don Camillo. C'était une petite colonne d'un mètre, coiffée d'une sorte de champignon de fourrure. Un peu plus en arrière s'élevait une autre colonne plus haute et plus mince surmontée d'un grand cadran avec des chiffres de 1 à 1 000 : un instrument pour mesurer la force ; on donne un coup de poing sur le champignon et le cadran marque la force. Don Camillo se mit à regarder à travers ses jalousies ; le jeu l'amusait. Vers les onze heures le record était de 750 et était détenu par Badille, le vacher des Gratti qui avait des poings comme des sacs de pommes de terre. Mais voici que survint le camarade Peppone environné de son état-major. La foule l'entoura aussitôt en criant : vas-y ! vas-y ! Alors Peppone ôta sa veste, releva ses manches et se planta devant la machine, mesurant les distances. On fit silence, et même don Camillo sentit son cœur battre.

Le poing troua l'espace et vint s'abattre sur le champignon.

— 950 ! hurla le patron de la machine. Je n'ai vu ce chiffre atteint qu'une fois, en 1939, et le type était débardeur à Gênes !

La foule délirait d'enthousiasme. Peppone remit sa veste et regarda la fenêtre derrière laquelle se cachait don Camillo.

— Pour le cas où ça intéresserait quelqu'un dit-il à haute voix, je l'avertis qu'à 950, ça commence à sentir mauvais.

Tous les assistants regardèrent du côté de la fenêtre de don Camillo et ricanèrent. Don Camillo alla se mettre au lit ; ses jambes tremblaient. Le lendemain soir, il était de nouveau derrière sa fenêtre à attendre onze heures et, à onze heures, arriva Peppone avec son état-major. Peppone enleva sa veste, retroussa ses manches et lança son poing sur le champignon.

— 951 ! hurla la foule et tous ricanèrent en regardant la fenêtre de don Camillo. De même fit Peppone et il dit tout haut :

— Pour le cas où ça intéresserait quelqu'un, je l'avertis qu'à 951, ça commence à sentir mauvais !

Don Camillo se mit au lit avec fièvre. Le lendemain il alla s'agenouiller aux pieds du Christ.

— Jésus, soupira-t-il, celui-là me perdra !

— Sois fort, résiste, don Camillo !

Le soir, don Camillo se dirigea vers sa fenêtre comme vers l'échafaud. Désormais la nouvelle des exploits de Peppone s'était répandue et le pays était là au grand complet. Quand Peppone apparut, un murmure parcourut l'assemblée : « Le voici ! » Peppone leva la tête, goguenard, enleva sa veste et lança son poing. Le foule fit silence.

— 952 !

Don Camillo vit un million d'yeux fixés sur sa fenêtre et perdit son ultime lueur de raison ; il s'élança hors de la pièce.

— Pour le cas où...

Peppone n'eut pas le temps de finir ; don Camillo était déjà devant lui. La foule murmura, puis se tut. Don Camillo gonfla le thorax, se planta solidement sur ses jambes, jeta son chapeau à terre, se signa et son poing s'abattit, formidable, sur le champignon.

— 1 000 ! hurla la foule.

— Pour le cas où ça intéresserait quelqu'un, qu'il sache qu'à 1 000, ça sent mauvais, fit remarquer don Camillo.

Peppone avait pâli ; les hommes de son état-major guignaient de son côté, mi-vexés, mi-déçus. Il y avait aussi des contents. Il regarda don Camillo dans les yeux, enleva de nouveau sa veste, se plaça devant la machine et leva le poing.

— Jésus ! murmura don Camillo.

Le poing de Peppone creva l'espace.

— 1 000 ! hurla la foule. Et l'état-major de Peppone fit un bond de joie.

— À 1 000, ça sent mauvais pour tout le monde, conclut le forain. Il vaut mieux en rester là.

Peppone s'éloigna triomphant de son côté ; et non moins triomphant, don Camillo du sien.

— Jésus, dit don Camillo, quand il fut devant le maître-autel, je vous remercie. J'ai eu une peur bleue !

— De ne pas faire 1 000 ?

— Non ! Qu'il ne fasse pas 1 000, cet entêté. Je l'aurais gardé sur la conscience.

— Je le pensais bien, aussi l'ai-je aidé, répondit le Christ en souriant. D'ailleurs Peppone, de son côté, avait peur que tu ne fasses pas 952, quand tu es descendu.

— C'est possible, marmonna don Camillo, qui aimait parfois prendre des airs sceptiques.

EXPÉDITION PUNITIVE

Les ouvriers se réunirent sur la place et commencèrent à faire du bruit, parce qu'ils voulaient que la commune leur procurât du travail ; mais la commune n'avait pas d'argent ; enfin Peppone, le maire, se mit au balcon de la mairie et leur dit de se calmer, qu'il allait leur en trouver.

— Prenez des autos, des motocyclettes, des camions et des charrettes, et amenez-moi tous les propriétaires ici, ordonna-t-il aux responsables réunis dans son bureau.

Il leur fallut trois heures, mais pour finir, les plus riches propriétaires et les plus riches fermiers étaient tous là, pâles, effarés, tandis que la foule, en bas, continuait à gronder.

Peppone fut expéditif :

— Moi, j'ai fait tout ce que je pouvais, dit-il abruptement ; les gens qui ont faim veulent du pain, non de belles paroles. Ou bien vous versez mille liras par hectare, auquel cas j'emploie ces ouvriers à des travaux publics ; ou bien, en tant que maire et chef des masses ouvrières, je ne répons plus de rien.

Brusco se mit au balcon pour rapporter ces paroles au peuple. Il s'apprêtait à recueillir en retour la réponse des paysans, mais la réponse fut un hurlement qui fit pâlir un peu plus les otages.

La discussion ne dura pas longtemps ; une bonne moitié offrit spontanément tant par hectare et se mit en demeure de signer l'engagement ; on pensait que l'autre moitié allait suivre, quand, brusquement, l'affaire se bloqua : c'était le tour du vieux Verola, le fermier de Campolunga.

— Je ne signe pas, dussiez-vous me tuer. Quand la loi m'y obligera, je payerai ; maintenant, je ne donne pas un sou.

— Nous irons le prendre, l'argent ! s'écria Brusco.

— Venez, venez ! marmonna le vieux qui, à Campolunga, entre enfants, petits-enfants, gendres et neveux, pouvait aligner une quinzaine de bons fusils ; venez donc, la route est libre.

Ceux qui avaient déjà signé s'en mordaient les doigts, et les autres déclarèrent avec beaucoup de fermeté qu'ils faisaient bloc avec Verola.

Brusco en référa au peuple et le peuple hurla qu'on lui envoie Verola ou qu'il monterait le prendre. Alors Peppone intervint et les pria de ne pas faire de bêtises.

— Avec ce que nous avons obtenu, nous pouvons durer deux mois. Pendant ce temps, nous trouverons le moyen de convaincre

Verola et les autres sans sortir de la légalité.

Tout alla comme sur du velours et Peppone en personne raccompagna Verola dans sa voiture pour le convaincre. Mais Verola descendit au pont de Campolunga et dit seulement :

— À soixante-dix ans on n'a qu'une seule peur : celle d'en avoir encore pour longtemps à camper ici-bas.

Un mois après, on en était toujours au même point ; les ouvriers s'excitaient et voici qu'une nuit la chose survint. Don Camillo fut averti à l'aube et courut à Campolunga à bicyclette. Il trouva tous les Verola dans la vigne, qui regardaient par terre, muets comme des pierres et bras croisés. Il se rapprocha, regarda et resta sans souffle : toute une rangée de ceps avaient été coupés au pied et les sarments gisaient dans l'herbe comme des couleuvres noires. On avait cloué un carton sur le tronc d'un ormeau : « Premier avis ».

Il vaut mieux couper une jambe à un paysan que lui couper sa vigne ; ça fait moins mal. Don Camillo revint chez lui ; il était atterré ; il lui semblait avoir vu une rangée de morts dans la vigne.

— Jésus ! dit-il au Christ de l'autel, cette fois, il n'y a qu'une chose à faire : trouver les coupables et les pendre.

— Don Camillo, répondit le Christ, dis-moi un peu : si tu as mal à la tête, tu ne la coupes pas pour enlever le mal ?

— Mais les serpents venimeux, on les écrase ! s'écria don Camillo.

— Quand mon Père créa le monde, il fit une distinction formelle entre les animaux et les hommes ; tous ceux qui appartenaient à la catégorie des hommes restent à jamais des hommes quoi qu'ils fassent, et doivent en conséquence être traités en hommes. Autrement, il aurait été beaucoup plus simple de les supprimer, au lieu de me faire mettre en croix pour les racheter.

Ce dimanche-là, don Camillo parla en chaire des ceps assassinés, comme s'il se fût agi de la vigne de son père, qui était paysan. Il s'émut, il devint lyrique. Mais quand tout à coup il aperçut Peppone parmi les fidèles, il devint sarcastique. « Remercions l'Eternel qui a attaché le soleil très haut dans le ciel ; sans cela, il se serait trouvé quelqu'un pour l'éteindre sous prétexte qu'un rival de parti opposé vend trop de lunettes noires ! Écoute, peuple, la parole de tes chefs ; ils possèdent la vraie sagesse. Ils t'enseignent que pour punir un détestable cordonnier, il faut lui couper les pieds ! » Et il continua à regarder fixement Peppone comme si le discours lui était spécialement destiné. Vers le soir Peppone fit son apparition au presbytère ; il avait l'air plutôt sombre.

— Vous en aviez contre moi, ce matin ? dit-il.

— J'en ai seulement contre ceux qui mettent dans la tête de nos gens certaines théories, répondit don Camillo.

Peppone serra les poings.

— Don Camillo, vous n'allez pas imaginer que c'est moi qui ai dit à ces malfaiteurs de couper les ceps de Verola ?

Don Camillo secoua la tête.

— Non, toi tu es violent, mais tu n'es pas mauvais. Seulement c'est toi qui déchaînes ces fous.

— Moi j'essaie de les freiner, au contraire ; mais ils m'échappent.

Don Camillo se leva et alla se planter les deux jambes écartées devant Peppone.

— Peppone, dit-il, tu connais les coupables ?

— Je ne sais rien, déclara Peppone.

— Tu connais les coupables, Peppone, et si tu n'es pas devenu le dernier des salauds ou des imbéciles, tu sais parfaitement que tu dois les dénoncer.

— Je ne sais rien, soutint Peppone.

— Tu dois parler. Et non seulement pour le dommage matériel et moral que représentent ces trente pieds perdus, mais aussi parce que c'est comme une maille qui file dans un tricot : ou tu l'arrêtes aussitôt, ou demain le tricot est défait. Toi qui sais et ne dis rien, tu es comme celui qui voit un mégot allumé dans un fenil et ne l'éteint pas. Bientôt la maison entière sera détruite par sa faute ! Non par la faute de celui qui, imprudemment, a jeté le mégot.

Peppone maintint qu'il ne savait rien, mais don Camillo le talonna, lui ôta le souffle et à la fin il se rendit.

— Je ne parle pas, même si vous me torturez ! Dans mon parti c'est la fleur des honnêtes hommes, et ce n'est pas pour trois fous...

— J'ai compris, interrompit don Camillo.

— Si demain on apprenait une chose pareille, ce serait la guerre civile !

Don Camillo réfléchit un instant puis revint vers Peppone :

— Admets au moins qu'ils doivent être punis ! Admets qu'il faut faire en sorte que ce crime ne se répète pas !

— Je serais un porc de ne pas l'admettre.

— Ça va, dit don Camillo ; attends-moi.

Cinq minutes plus tard don Camillo réapparut dans sa tenue de chasseur : pantalons, espadrilles et mauvais béret.

— Allons ! dit-il en s'entortillant dans une écharpe.

— Où ?

— Chez le premier des trois. Je t'expliquerai en chemin.

Il faisait du vent et l'on n'y voyait goutte ; pas un chat dans les rues. Ils arrivèrent près d'une maison isolée et don Camillo enfouit son visage dans l'écharpe jusqu'aux yeux. Ensuite il alla se cacher dans le

fossé, tandis que Peppone frappait à la porte et entraît. Peu après il ressortit avec un autre homme ; alors don Camillo bondit hors du fossé et cria :

— Haut les mains !

Comme il avait son fusil braqué, les deux hommes levèrent les bras ; don Camillo leur jeta en pleine figure la lumière de sa lampe électrique.

— Toi, file sans te retourner, dit-il à Peppone ; ce que fit Peppone.

Don Camillo traîna l'autre jusqu'au milieu d'un champ, l'étendit face à terre et l'y maintint avec son fusil, tandis que de la main droite il lui assénait une de ces raclées à ôter le poil à un hippopotame.

— Premier avis, expliqua-t-il. Tu as compris ?

L'autre fit oui de la tête.

Don Camillo retrouva Peppone à l'endroit convenu. Le second fut plus facile à avoir, parce que, tandis que don Camillo essayait de combiner un autre plan avec Peppone, l'homme sortit de lui-même pour prendre un seau d'eau et don Camillo le saisit au vol. Le travail fini, celui-là prit également bonne note de ce premier avis.

Don Camillo avait le bras endolori, parce qu'il avait fait les choses consciencieusement et il s'assit derrière une haie pour fumer la moitié d'un cigare avec Peppone. Mais le sentiment du devoir le reprit et il éteignit le cigare contre l'écorce d'un arbre.

— Et maintenant au troisième ! dit-il en se levant.

— Le troisième, c'est moi ! dit Peppone.

Don Camillo crut que le souffle allait lui manquer.

— Le troisième, c'est toi ? balbutia-t-il ; pourquoi ?

— Si vous ne le savez pas, vous qui êtes en relation avec le Saint-Esprit, comment voulez-vous que je le sache ? s'écria Peppone.

Il arracha son manteau, cracha dans ses mains, éteignit le tronc d'un arbre et fou de rage, il hurla :

— Frappe, maudit prêtre, frappe, ou je frappe, moi !

Mais don Camillo secoua la tête et s'éloigna sans un mot.

— Jésus, dit don Camillo consterné, je n'aurais jamais imaginé que Peppone...

— Don Camillo, c'est horrible ce que tu as fait ce soir, l'interrompt Jésus. Je n'admets pas qu'un de mes prêtres se mette à faire des expéditions punitives.

— Jésus, pardonnez à votre fils indigne ! susurra don Camillo ; pardonnez-moi comme le Père Éternel vous a pardonné quand vous êtes tombé à coups de fouet sur les marchands qui contaminaient le Temple.

— Don Camillo, dit le Christ, j'espère que tu ne vas pas

maintenant me reprocher un passé d'homme de main ?

Don Camillo se mit à faire les cent pas d'un air sombre. Il était offensé, humilié : cette histoire de Peppone assassin de vigne ne lui allait pas du tout.

— Don Camillo, demanda Jésus, pourquoi te ronges-tu ? Peppone s'est confessé et il s'est repenti. Le coupable, c'est toi qui ne veux pas l'absoudre. Don Camillo, fais ton devoir !

Seul, dans son garage désert, la tête engagée dans le carter d'un camion, Peppone vissait un boulon, la rage au cœur, quand arriva don Camillo. Il resta plongé dans le camion et don Camillo lui asséna dix coups de bâton sur le dos.

— Je t'absous, dit-il en lui donnant un coup de pied extra ; ça t'apprendra à me traiter de prêtre maudit.

— À la bonne tienne, dit Peppone en serrant les dents, la tête toujours dans le carter.

— La mienne et l'avenir sont dans les mains de Dieu, soupira don Camillo.

En sortant, il jeta le bâton loin de lui et dans la nuit il rêva que le bâton prenait racine, fleurissait et se couvrait de belles grappes dorées.

LA BOMBE

C'était l'époque où, à l'Assemblée et dans les journaux, les politiciens se prenaient aux cheveux à cause de ce fameux article 4 qui devint l'article 7. Comme l'Église et la Religion y étaient mises en cause, don Camillo n'avait pas hésité à se jeter dans la bagarre. Quand il était sûr de travailler pour une cause juste, don Camillo y allait comme à l'assaut ; les Rouges, de leur côté, avaient fait de l'abrogation de l'article une question de vie et de mort pour le Parti : aussi les rapports étaient-ils très tendus entre don Camillo et les Rouges. On sentait venir les coups de poing.

— Nous voulons que le jour de l'abrogation de l'article soit un jour de joie pour tous, avait dit Peppone lors d'une réunion. Donc sera présent aux festivités même notre révérendissime archiprêtre.

Il avait donné des instructions pour la confection d'un magnifique don Camillo en paille et chiffons, qu'on devait porter en grande pompe au cimetière avec cette épitaphe en caractères gros comme ça : « Article 4 ». Naturellement don Camillo l'avait immédiatement appris. Pour ne pas être en reste, il avait fait demander à Peppone de bien vouloir lui céder les locaux de la section, où il comptait ouvrir un cercle pour les dames catholiques, sans attendre que l'article fût approuvé.

Le lendemain matin, Brusco et cinq ou six autres de la mafia s'avancèrent jusqu'au parvis et se mirent à discuter à haute voix en montrant le presbytère.

— Moi, je serais d'avis de faire la salle de bal au rez-de-chaussée, avec le buffet au premier étage.

— Et on pourrait, si on voulait, ouvrir une porte dans le mur mitoyen et relier le rez-de-chaussée à l'autel de saint Antoine. On élèverait une cloison pour isoler l'autel de l'église et on y installerait le buffet.

— Trop compliqué ! Cherchons plutôt où nous mettrons l'archiprêtre. Dans la cave ?

— Trop humide, pauvret ! Plutôt au grenier.

— On pourrait aussi le pendre au réverbère...

— Mais non ! Il y a encore trois ou quatre catholiques dans le village ; il faut leur donner ce qu'ils veulent. Laissons-leur le prêtre ; pour ce qu'il nous dérange !

Don Camillo écoutait, dissimulé derrière ses jalousies, et son cœur battait dans sa tête comme un moteur. À la fin, il n'y tint plus, ouvrit toutes grandes ses persiennes et apparut, le fusil d'une main et les

cartouches de l'autre.

— Toi qui t'y entends, Brusco, pour tirer les bécasses, dit don Camillo, quelle grosseur de plomb choisirais-tu ?

— Ça dépend, répondit Brusco, se défilant en douce avec sa compagnie.

Les choses en étaient à ce point, quand le journal annonça que l'article 7 était approuvé et que l'extrême-gauche avait dit oui. Don Camillo se précipita sur l'autel, en agitant le journal. Mais le Christ ne le laissa point parler.

— Je sais tout ! don Camillo, dit-il ; maintenant mets ton manteau et va faire une bonne promenade dans la campagne. Ne reviens que ce soir et garde-toi de traverser le village ; évite spécialement le siège du Parti.

— Vous croyez peut-être que j'ai peur ?

— Bien au contraire. Je ne tiens pas à ce que tu ailles demander à Peppone l'heure de l'enterrement de l'article 4 et s'il a décidé de faire le buffet au rez-de-chaussée ou au premier étage du presbytère.

— Jésus, dit-il noblement, vous faites un procès de tendance ! J'étais loin de penser, je vous assure... D'ailleurs, vous devez considérer que M. Peppone...

— J'ai tout considéré, don Camillo, et j'en suis arrivé à cette conclusion que l'unique chose que tu puisses faire, c'est une bonne petite promenade, en pleine campagne.

— Que votre volonté soit faite !

Don Camillo alla et ne revint que le soir.

— Don Camillo ! dit le Christ quand il le vit réapparaître, elle s'est bien passée ta promenade ?

Très bien ! Je vous suis reconnaissant de votre conseil. J'ai passé une journée merveilleuse, l'âme sereine, le cœur léger comme l'ombre du papillon. On se sent meilleur quand on est en contact avec la nature. Nos ressentiments, nos haines, nos mesquines jalousies d'hommes paraissent choses méprisables !

— C'est exactement cela, don Camillo, exactement cela !

— Si cela ne vous ennuie pas, dit don Camillo, je pourrais faire un tour jusqu'au bureau de tabac pour avoir un cigare ? Excusez mon audace, mais je crois l'avoir mérité.

— Tu le mérites, don Camillo. Va donc. Mais je te serais reconnaissant d'allumer le cierge de gauche avant de sortir. C'est triste de le voir éteint.

— Si vous ne voulez que cela ! s'exclama don Camillo, en fouillant dans ses poches pour trouver une allumette.

— Ne gaspille pas tes allumettes ! gronda Jésus. Cherche un morceau de papier et prends du feu à cet autre cierge, là derrière toi.

— Pour trouver un morceau de papier, maintenant, c'est un peu difficile...

— Mais, don Camillo ! s'exclama le Christ, don Camillo, tu perds la mémoire ! Tu as une lettre dans ta poche ; tu voulais la déchirer. Brûle-la ; tu fais d'une pierre deux coups.

— En effet, reconnut don Camillo en serrant les dents.

Il tira de sa poche une lettre, l'approcha de la flamme et elle brûla. Elle était adressée à Peppone. Don Camillo lui demandait si, maintenant que l'extrême-gauche avait approuvé l'article à l'unanimité, il désirait nommer un conseil de gestion pour l'église dans le but d'administrer les péchés de la paroisse et de décider, en accord avec le titulaire, don Camillo, des pénitences à assigner à chaque pécheur. Lui, don Camillo, était prêt à écouter ses requêtes et il serait extrêmement heureux si le camarade Peppone ou le camarade Brusco consentaient à prêcher à l'occasion des Saintes Pâques. Pour ne pas être en reste, lui, don Camillo, expliquerait aux camarades le sens religieux, caché et profond des théories marxistes.

— Maintenant, tu peux aller, don Camillo, dit le Christ quand la lettre fut réduite en cendres. Ainsi tu évites le danger de coller un timbre sur la lettre, par distraction, te trouvant au bureau de tabac.

Don Camillo, alla droit au lit en grognant que c'était pire qu'au temps du ministère de la culture populaire.

Le temps de Pâques était arrivé ; à l'occasion des fêtes, Peppone avait rassemblé les responsables de tout le canton et il suait sang et eau pour leur expliquer combien les camarades-députés avaient bien fait d'approuver l'article 7.

Avant tout, c'est pour ne pas troubler la paix religieuse du peuple, comme l'a dit le grand chef, lequel sait très bien ce qu'il dit et n'a pas besoin de mes leçons. Secondement, c'est pour ne pas donner à la réaction l'occasion d'exploiter la chose en s'apitoyant sur le sort de ce pauvre vieux Pape, que nous, gros méchants, nous voudrions envoyer mendier par le monde, comme l'a dit le secrétaire du Parti, lequel a la tête sur les épaules et dans la tête une cervelle grosse comme ça. Troisièmement, parce que la fin justifie les moyens, comme je le dis moi, qui ne suis pas idiot, lequel moi affirme que, pour arriver au pouvoir, tous les chemins sont bons. Et quand nous serons au pouvoir, les réactionnaires de l'article 7 verront la couleur de l'article 8.

Telle fut la péroraison de Peppone et, avisant sur le bureau un fer à cheval qui servait de presse-papier, il le tordit en forme de 8. Les camarades comprirent parfaitement et hurlèrent d'enthousiasme.

Peppone essuya la sueur qui coulait sur son front ; l'idée d'utiliser le fer à cheval pour ponctuer le discours était une trouvaille. Peppone, satisfait, conclut :

— Pour le moment, calme parfait. Toutefois, qu'il soit bien entendu que, avec ou sans l'article 7, nous poursuivrons notre chemin sans dévier d'un millionième de millimètre. Et nous ne tolérerons aucune ingérence étrangère ! Aucune !

À ce moment précis, la porte s'ouvrit et don Camillo entra, le goupillon à la main ; suivaient deux enfants de chœur portant l'eau bénite et un panier pour les œufs.

Il se fit un silence de mort. Don Camillo avança de quelques pas sans dire mot, et aspergea d'eau bénite toutes les personnes présentes. Puis il confia le goupillon à l'un des enfants de chœur et distribua les images de saints.

— Non, à toi, une image de sainte Lucie, pour qu'elle te conserve la vue ! dit-il à Peppone.

Ensuite il inonda d'eau bénite le portrait du Grand Chef en lui faisant un petit salut, et sortit en fermant la porte. Ce fut comme si avait passé le vent ensorcelé qui change les hommes en statues. Peppone, bouche ouverte, regarda la petite image qu'il avait dans les mains, puis la porte, puis explosa en un hurlement inhumain :

— Tenez-moi ou je le tue !

On le tint, ce qui fait que don Camillo put retourner tranquillement chez lui, la poitrine gonflée comme un ballon tant sa joie était grande.

Le Christ de l'autel l'aperçut malgré son voile noir, quand il entra dans l'église.

— Don Camillo ! dit-il sévèrement.

— Jésus, répondit tranquillement don Camillo, si je bénis les poules et les veaux, pourquoi pas Peppone et ses hommes ? J'ai mal fait peut-être ?

— Non, don Camillo, tu as raison ; mais tu es un coquin tout de même.

Le matin de Pâques, don Camillo trouva sur le pas de sa porte un œuf colossal en chocolat, orné d'un beau nœud de soie rouge. Ou plutôt, un œuf colossal qui ressemblait beaucoup à un œuf en chocolat, mais qui n'était qu'une bombe de cent kilos, qu'on avait peinte en vert après en avoir coupé les ailettes.

Elle était tombée sur le Vieux Moulin, lors d'un bombardement, et elle était restée là, sans exploser, encastrée entre un mur et une grosse poutre chue en même temps que le toit. On avait ôté la mèche et laissé la bombe sur place. Nos ignorants avaient transformé ce maudit engin en œuf de Pâques. Ignorants, disons-nous, parce qu'ils avaient écrit : « Bonne Pâque » sans s, et en dessous : « Pour vous remercier de votre agréable visite. » Et puis, ce ruban de soie rouge ! La chose avait été soigneusement combinée parce que la place était pleine de monde

quand don Camillo s'arracha à la contemplation de l'œuf et leva les yeux. Ils s'étaient tous donné rendez-vous, ces maudits, pour voir la tête de don Camillo.

Don Camillo vit rouge et donna un coup de pied dans l'œuf qui naturellement ne s'émut pas pour cela.

— C'est du massif ! s'écria quelqu'un.

— Il faut l'entrepreneur des transports, hurla un autre. On entendit ricaner :

— Bénis-le ; il s'en ira peut-être tout seul.

Don Camillo se retourna : c'était Peppone ! Peppone entouré de son état-major, bras croisés et hilare ! Don Camillo alors pâlit et ses jambes se mirent à trembler. Il se baissa lentement et il saisit la bombe par les deux bouts dans ses mains de géant. Il se fit un silence mortel. Les assistants retenaient leur souffle et regardaient don Camillo, les yeux écarquillés dans un sentiment proche de la terreur.

— Jésus ! supplia don Camillo avec angoisse.

— Vas-y, don Camillo ! lui dit tout bas une voix qui venait du maître-autel.

Lente et implacable, cette masse de chair se releva en faisant craquer tous ses os ; l'énorme bloc de fer vint avec elle. Don Camillo s'immobilisa un instant pour regarder la foule, puis il se mit en mouvement. Chaque pas pesait une tonne. Il dépassa le parvis et, un pas après l'autre, lent et inexorable comme le destin, il traversa la place ; la foule le suivait, subjuguée. Arrivé de l'autre côté de la place, où se trouvait le siège de la Section, il s'arrêta ; la foule en fit autant.

— Jésus ! supplia don Camillo avec angoisse.

— Vas-y, don Camillo ! répondit une voix anxieuse qui venait du maître-autel, là-bas dans le fond.

Don Camillo se tassa sur lui-même, puis, d'un seul coup, se posa l'énorme bloc d'acier sur la poitrine ; encore un effort et la bombe s'éleva au-dessus de sa tête ; l'assistance éprouvait une terreur sacrée. Les bras se tendirent, portant haut la bombe ; puis elle chut et alla s'enfoncer dans le sol, à la porte même de la Section. Don Camillo se retourna alors vers la foule.

— Retournée à l'envoyeur, dit-il à voix haute. Pâques prend un s final : rectifier et renvoyer.

La foule s'ouvrit et don Camillo, fier comme Artaban, retourna au presbytère.

Peppone ne renvoya pas la bombe. Ils se mirent à trois pour la charger sur un charreton et la firent disparaître loin du pays, dans un ravin. En fait, elle s'arrêta à mi-pente, contre un arbre et resta le nez en l'air. D'en haut on pouvait lire : « Bonne Pâque ! »

Trois jours plus tard une chèvre s'en vint brouter l'herbe au pied

de l'arbre. À peine touchée, la bombe se remit à rouler, buta contre un rocher, et l'on entendit un fracas épouvantable ; au village, pourtant assez éloigné, les vitres de trente maisons s'en allèrent en miettes.

Peppone, le souffle coupé, arriva aussitôt au presbytère :

— Et moi, balbutia-t-il, qui ai martelé la bombe tout un soir, pour enlever les ailettes ! On n'avait donc pas enlevé la mèche !

— Et moi qui..., répondit péniblement don Camillo. Mais il ne put aller plus avant, parce que la scène de la place lui revenait à l'esprit.

— Je vais me coucher, dit Peppone, le souffle court.

— J'y allais justement, répondit don Camillo, le souffle court.

Il se fit apporter jusqu'à son lit le Christ du maître-autel.

— Excusez-moi si je vous dérange, murmura don Camillo qui avait une fièvre de cheval, mais je voulais vous remercier au nom de tout le pays.

— Il n'y a pas de quoi, répondit en souriant le Christ, il n'y a pas de quoi.

L'ŒUF ET LA POULE

Parmi les amis de Peppone, il y en avait un qu'on avait surnommé « La Foudre ». C'était un grand dadais, lent comme une tortue et un peu mou de cervelle. La Foudre appartenait à l'unité politique commandée par Bigio ; il faisait office de char d'assaut ; quand il fallait saboter une réunion adverse, il se mettait en mouvement avec son unité et personne ne pouvait l'arrêter. Bigio et les copains arrivaient ainsi jusque sous le nez de l'orateur, derrière le dos de La Foudre, et là, à force de siffler et de hurler, ils réduisaient l'orateur au silence.

Un après-midi donc, Peppone siégeait avec les responsables des sections, quand il vit arriver La Foudre. Chacun s'écarta et La Foudre avança jusqu'au bureau de Peppone. Là, il s'arrêta.

— Que veux-tu ? demanda Peppone agacé.

— Hier j'ai battu ma femme, expliqua La Foudre en baissant son visage honteux. Il est vrai qu'elle avait tort !

— C'est à moi que tu viens le dire ? hurla Peppone. Va le raconter au curé.

— J'y suis déjà allé, répondit La Foudre, mais il m'a dit que maintenant, étant donné l'article 7, tout a changé ; il ne peut plus me donner l'absolution. C'est toi qui la donnes parce que tu es le chef de la Section.

D'un coup de poing sur la table, Peppone fit taire ses collègues qui commençaient à ricaner.

— Retourne chez don Camillo, et dis-lui qu'il aille au diable, hurla-t-il.

— Bon, j'y vais, dit La Foudre ; mais d'abord il faut que tu me donnes l'absolution.

Peppone pouvait hurler. La Foudre n'en démordait pas.

— Je ne bouge pas d'ici tant que tu ne m'as pas donné l'absolution, bougonna-t-il. Si dans deux heures, tu ne m'as pas absous, je casse tout ; parce que ça voudra dire que tu m'en veux.

Il y avait deux solutions : assommer La Foudre ou céder.

— Je t'absous ! hurla Peppone.

— Non, dit posément La Foudre, tu dois m'absoudre en latin, comme le prêtre, autrement ce n'est pas valable.

— *Ego ti absolvid !* rugit Peppone qui crevait de rage.

— Quelle pénitence ?

— Pas de pénitence !

— Bien ! dit La Foudre, satisfait, et il embraya. Maintenant je vais aller chez don Camillo lui dire qu'il aille au diable. S'il fait des histoires, je cogne.

— S'il fait des histoires, tiens-toi tranquille, autrement tu passes un mauvais quart d'heure ! hurla Peppone.

— Bien ! approuva La Foudre, mais si tu m'ordonnes de cogner, je cogne, même si je dois passer un mauvais quart d'heure.

Don Camillo s'attendait à voir arriver le soir même Peppone transformé en bête sauvage. Mais Peppone ne parut pas. Il ne s'amena que le soir suivant, avec tout son état-major ; ils s'assirent sur des bancs devant le presbytère et se mirent à bavarder en commentant un journal. Pour certaines choses, don Camillo était un peu comme La Foudre. Il mordit à l'hameçon. Il se mit sur le pas de sa porte, les mains croisées derrière le dos, et cigare à la bouche.

— Bonsoir, monsieur le curé ! dirent-ils tous ensemble cordialement ; et ils soulevèrent le bord de leur chapeau.

— Vous avez vu, monsieur le curé ? interrogea Brusco, indiquant le journal ; événements sensationnels !

C'était l'histoire de la poule d'Ancône qui avait pondu un œuf extraordinaire, portant en relief un emblème sacré.

— C'est proprement la main de Dieu, déclara sérieusement Peppone ; un miracle en bonne et due forme.

— Allez-y doucement avec les miracles, jeunes gens ! Avant d'affirmer qu'il y a miracle, il faut enquêter pour voir s'il ne s'agit point d'un phénomène naturel.

Peppone approuva, hochant gravement sa grosse tête.

— Bien sûr ! bien sûr ! À mon avis d'ailleurs, un œuf pareil, il aurait mieux valu le faire au moment des élections ; elles sont encore trop loin.

Brusco se mit à rire.

Tu es naïf ! C'est une question d'organisation.

Quand la presse est bien organisée, on en fait pondre tant qu'on veut, de ces œufs miraculeux !

— Bonsoir ! coupa froidement don Camillo.

Comme il passait le lendemain devant la porte de la Section, don Camillo vit affichée la coupure du journal en question ; on y avait adjoint un papillon : « Les poules travaillent pour la propagande électorale. Quel admirable exemple de discipline ! »

Le lendemain, nouvel article, nouveau journal, nouveau miracle.

— C'est vraiment une chose extraordinaire, s'exclama Peppone qui passait justement devant le presbytère en agitant son journal. Voici qu'à Milan une autre poule a pondu un œuf exactement comme

celui d'Ancôme ! Venez voir, monsieur le curé.

Don Camillo descendit lire l'article.

— Nous avons laissé passer une bonne idée, soupira Peppone. Hein ! si nous y avons pensé les premiers. « Une poule s'inscrit au parti et le lendemain elle met au jour un œuf portant la faucille et le marteau en relief. »

Tous les camarades soupirèrent en chœur.

— Mais non ! se reprit Peppone. Les autres ont pour eux la religion qui arrange tout ; nous, nous ne pouvons pas faire de miracles !

— Il y en a qui naissent coiffés, s'exclama Brusco ; qu'y faire ?

Don Camillo n'entra pas dans la discussion. Il salua et partit, tandis que de leur côté Peppone et les camarades couraient afficher la coupure au journal mural, avec une notule : « Une autre poule de propagande ! »

Don Camillo ne parvenait pas à tirer une conclusion satisfaisante. Aussi eut-il recours au Jésus de l'autel.

— Jésus, dit-il, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Tu le sais aussi bien que moi, don Camillo, tu l'as lue dans le journal.

— Je l'ai lue, oui, dans le journal, mais je n'y comprends rien, répliqua don Camillo. Tout le monde peut écrire ce qui lui passe par la tête, dans un journal. À moi, ce miracle me semble impossible.

— Don Camillo, tu ne crois pas que Dieu puisse faire cela ?

— Non, répondit avec décision don Camillo. Comme si le Père Éternel allait perdre son temps à faire des dessins sur un œuf de poule !

Le Christ soupira.

— Tu es un homme de peu de foi !

— Pas du tout ! protesta don Camillo ; ça non alors !

— Laisse-moi finir. Je voulais dire que tu as peu de foi dans les poules.

Don Camillo était toujours aussi peu avancé. Il fit un grand geste impuissant, se signa et partit.

Comme il lui vint fantaisie d'un œuf frais pour son petit déjeuner, il descendit au poulailler, le lendemain matin. La Noire venait d'en pondre un ; il l'emporta tout chaud à la cuisine ; mais là, il se dit qu'il avait la berlue.

L'œuf était exactement semblable à ceux qui étaient reproduits sur le journal ; on voyait distinctement dessinée en relief une hostie dans sa gloire. Alors don Camillo y perdit son latin. Il s'assit devant l'œuf et resta à le regarder une heure durant. Puis brusquement il se leva, alla cacher l'œuf dans le buffet et donna de la voix pour appeler

le fils du sacristain.

— Cours chez Peppone et dis-lui de venir avec tous les responsables ; j'ai à lui parler d'une chose urgente et de la plus grande importance. Question de vie ou de mort !

Une demi-heure plus tard, Peppone, suivi des siens, se tenait soupçonneux à la porte de don Camillo.

— Approchez, dit don Camillo. Fermez la porte au verrou et asseyez-vous.

Ils s'assirent silencieux et le regardèrent. Don Camillo détacha du mur un petit crucifix et le déposa sur le tapis rouge de la table.

— Messieurs, dit-il, si je vous jure sur ce crucifix de dire la vérité, est-ce que vous me croirez ?

Ils étaient assis en demi-cercle autour de Peppone ; ils se tournèrent tous vers Peppone.

— Oui ! dit Peppone.

— Oui ! firent les autres.

Don Camillo fouilla dans l'armoire, en retira l'œuf et dit, en étendant la main sur le crucifix :

— Je jure que cet œuf, je l'ai pris, il y a une heure dans le nid de ma Noire et personne ne peut l'y avoir mis, parce qu'il était à peine pondu. D'ailleurs j'ai ouvert moi-même la porte du poulailler avec la clef que je porte constamment sur moi à mon trousseau.

Il tendit l'œuf à Peppone.

— Fais circuler, dit-il.

Ils se haussèrent tous à demi et se passèrent l'œuf, le mirant au soleil, grattant de l'ongle l'hostie en relief. À la fin Peppone reprit délicatement l'œuf et le reposa sur la table. Il était pâle.

— Qu'écrirez-vous sur votre journal mural, quand j'aurai montré et fait toucher l'œuf à tous les paroissiens ? demanda don Camillo. Quand j'aurai mandé les professeurs les plus illustres pour qu'ils viennent enquêter et délivrer des certificats avec trente-six timbres pour attester qu'il n'y a pas eu mystification ? Vous écrirez que c'est une invention des journaux et demain toutes les femmes vous tomberont dessus en criant au sacrilège et elles vous arracheront les yeux !

Don Camillo parlait le bras tendu, et l'œuf brillait au soleil dans sa large main, comme un œuf d'argent.

Peppone eut un grand geste d'impuissance.

— Devant un miracle pareil que voulez-vous que nous disions ? bredouilla-t-il.

— Dieu qui a fait le ciel et la terre et l'univers et tout ce qu'il y a dans l'univers, y compris les va-nu-pieds que vous êtes, n'a pas besoin d'une poule pour démontrer sa toute-puissance, dit lentement don

Camillo.

Et l'œuf s'écrasa dans sa main.

— Et pour faire comprendre aux hommes la grandeur de Dieu, je n'ai pas besoin de me faire aider par une poule stupide, poursuivit-il.

Il partit comme une flèche, et rentra, tenant la Noire par le cou.

— Voilà ce que je fais de toi, dit-il en lui tordant le cou ; voilà, poule sacrilège qui te permets de t'immiscer dans les choses sacrées du culte.

Don Camillo jeta la poule dans un coin et s'approcha de Peppone encore tout agité.

— Un moment, don Camillo, dit Peppone en se reculant et en se protégeant le cou ; moi, je n'ai pas fait d'œuf !

L'état-major sortit du presbytère et traversa la place ensoleillée.

— Bah. ! dit Brusco à un moment donné, moi je ne sais pas m'exprimer ; mais c'en est un qui pourrait me bourrer de gnons sans que je me fâche !

— Hum ! bredouilla Peppone ; car il avait été bourré de gnons et il ne s'était pas fâché.

Cependant don Camillo était allé en référer au Christ de l'autel.

— Et alors ? dit-il pour finir, j'ai bien fait ou j'ai mal fait ?

— Tu as bien fait, répondit Jésus ; tu as bien fait ; toutefois, il n'était pas nécessaire de t'en prendre à cette pauvre et innocente poule.

— Jésus ! soupira don Camillo, il y avait deux mois que j'avais envie de me faire une poule au riz !

Le Christ sourit :

— Et pourquoi pas, pauvre don Camillo ?

CRIME ET CHATIMENT

Don Camillo découvrit, en sortant de chez lui un matin, qu'on avait écrit en rouge sur le mur blanc du presbytère pendant la nuit : « Don Camalo⁽¹⁾ » en lettres hautes de cinquante centimètres. Muni d'un seau de chaux et d'un pinceau, il se mit aussitôt en devoir de camoufler l'inscription ; mais on avait employé de la couleur à l'aniline et mettre de la chaux sur l'aniline, c'est l'inviter à la noce : elle revient à la surface, y eût-il trois doigts de chaux. Don Camillo prit alors une grosse lime. Las ! il lui fallut une demi-journée pour gratter le tout !

Il se présenta devant le Christ de l'autel, blanc comme un meunier, mais d'humeur très noire.

— Si j'apprends qui c'est, dit-il, je lui en mets jusqu'à ramollir le bâton !

— Ne dramatise pas, don Camillo ; c'est une histoire puérile. Ils n'ont rien écrit de bien grave, somme toute !

— Ce n'est pas bien de traiter un prêtre de débardeur ; et puis, c'est un sobriquet qui ne me lâchera pas, si quelqu'un commence.

— Tu as deux bonnes épaules, don Camillo, poursuit en souriant le Christ. Je ne les avais pas pour porter ma croix, et je n'ai battu personne.

Don Camillo reconnut que le Christ avait raison, mais le soir il se posta tout de même à un endroit stratégique et attendit au lieu d'aller se coucher. Vers les deux heures du matin apparut un individu portant un seau ; il avait à peine déposé le seau et commencé un D que, coiffé de son seau, il repartait sous l'impulsion d'un pied fulminatoire.

La couleur à l'aniline est décidément une maudite invention. Aussi Gigotto, l'un des hommes de main de Peppone, se passa pendant trois jours toutes les décoctions du monde sur la figure sans résultat. Mais il fallait qu'il sorte ; la fable avait déjà fait le tour du village et on le surnomma : « Peau Rouge ». Don Camillo soufflait sur le feu et, de rage, « Peau Rouge » passa au vert. Jusqu'au jour où, rentrant d'une visite au docteur, don Camillo s'aperçut qu'on avait enduit la poignée de sa porte d'une substance malodorante. Mais il s'en aperçut trop tard. Alors, sans chercher ni quoi ni qu'est-ce, il alla piquer « Peau Rouge » au café et d'une gifle à ôter la vue à un éléphant, il lui appliqua la substance sur la figure. Naturellement ce genre de chose dégénère toujours en politique et comme Gigotto n'était pas seul, don Camillo fut bientôt réduit à manœuvrer un banc. De fil en aiguille, un inconnu vint pendant la nuit lui offrir une sérénade, en faisant partir

un pétard devant la porte du presbytère. Les six que don Camillo avait assommés avec un banc au café, criaient comme des perdus et l'on commençait à murmurer qu'il s'en faudrait d'un rien pour mettre le feu aux poudres. Des pétards aux grenades il n'y a qu'un pas. Là-dessus, don Camillo dut se rendre de toute urgence à l'évêché.

Il partit donc pour la ville. L'évêque était Vieux et courbé, et pour parler à don Camillo, il devait lever la tête :

— Don Camillo, dit l'évêque, vous êtes malade ; vous avez besoin d'aller vous reposer dans un joli petit coin de montagne. Oui, oui ! Le curé de Puntarossa est mort ; nous faisons d'une pierre deux coups : vous me remettez la paroisse sur pied, et vous vous remettez d'aplomb. Ensuite, vous retournez frais comme une rose. Don Pietro vous remplacera ; c'est un jeune qui ne vous jouera pas de vilain tour. Vous êtes content, don Camillo ?

— Non, Monseigneur ; mais je partirai quand vous le voudrez.

— Parfait ! répondit l'évêque. Vous avez d'autant plus de mérite que vous acceptez sans discussion quelque chose qui ne vous plaît pas.

— Monseigneur, ne craignez-vous pas qu'on dise dans le village que je suis parti parce que j'avais peur ?

— Non, répondit le vieillard, parce que personne au monde n'aura une idée pareille. Allez en paix, don Camillo, et laissez les bancs où ils sont ; ils n'ont jamais été un argument chrétien.

Le village sut aussitôt de quoi il retournait et Peppone annonça officiellement la nouvelle en session extraordinaire.

— Don Camillo s'en va par mesure disciplinaire ; il est transféré dans un autre village. Il part demain à trois heures.

— Bravo ! hurla l'assemblée. Et qu'il y crève !

— Au fond, c'est mieux ainsi, s'écria Peppone. Il finissait par se prendre pour le pape et le roi en une seule personne ; s'il était resté, il aurait fallu en venir aux grands moyens : une peine de moins !

— Il faut qu'il s'en aille comme un chien ! hurla Brusco. Faites comprendre aux gens que la gare sentira le roussi demain à partir de deux heures.

Le temps vint pour don Camillo de faire ses adieux au Christ de l'autel.

— Je regrette de ne pas pouvoir vous prendre avec moi ! soupira don Camillo.

— Je t'accompagnerai quand même, répondit le Christ. Va en paix.

— Ai-je vraiment fait une si grosse faute, pour mériter l'exil ?

— Oui !

— Alors c'est que j'ai tout le monde contre moi, soupira don Camillo.

— Tout le monde, y compris don Camillo lui-même.

— C'est pourtant vrai ! reconnu don Camillo ; je suis coupable. Je me giflerais volontiers.

— Tiens tes mains tranquilles, don Camillo, et fais bon voyage.

Il est certain que dans les villages la peur est une maîtresse femme. Vers trois heures les rues étaient désertes. Quand don Camillo vit disparaître le clocher derrière un bouquet d'arbres, l'amertume déborda de son cœur.

— Il n'y a pas eu un chien seulement pour se souvenir de moi. On voit bien que je n'ai pas fait mon devoir ! On voit bien que je suis un mauvais sujet !

Le train express s'arrêtait à toutes les gares, et donc il s'arrêta à Boschetta qui était une bourgade de quatre maisons, à six kilomètres de la paroisse de don Camillo. Et là, brusquement, son compartiment s'emplit ; don Camillo fut porté devant la fenêtre et il vit au-dessous de lui une mer de braves gens qui le saluaient et lançaient des fleurs.

— Les hommes de Peppone nous avaient dit que si nous nous faisions voir dans les rues, ils nous éborgneraient tous, expliqua un fermier. Pour éviter les ennuis, nous sommes venus jusque-là !

Don Camillo en perdait le sens. Les cris lui arrachaient le tympan. Quand le train démarra, son compartiment était plein de bouquets, de paquets, de bouteilles, de sacs, de paniers ; et des poules, les pattes liées, caquetaient dans le filet.

Toutefois il lui en restait gros sur le cœur, à notre don Camillo.

— Si Peppone et ses gens m'ont fait cela, c'est qu'ils m'en voulaient vraiment ! Il ne leur a pas suffi de me faire chasser du pays !

Un quart d'heure plus tard le train s'arrêta à Boscoplanche, ultime hameau de la commune et don Camillo s'entendit appeler. Il se mit à la portière et aperçut Peppone et sa phalange. Le maire Peppone prononça le discours suivant :

— Avant que vous quittiez le territoire communal de notre juridiction, nous désirons vous offrir les salutations de la population et des vœux de prompt guérison, laquelle pour vous permettre de reprendre bientôt votre mission spirituelle !

Puis, tandis que le train se remettait en marche, Peppone enleva son chapeau d'un grand geste et don Camillo fit de même, restant le bras tendu comme une *statue* du Risorgimento.

L'église de Puntarossa était perchée tout en haut de la colline et ressemblait à une carte postale. Arrivé au sommet, don Camillo respira à pleins poumons l'air des pins et s'exclama avec satisfaction :

— Un peu de repos sur ces hauteurs me remettra d'aplomb, « le quel pour me permettre de reprendre ma mission spirituelle ».

Et il le dit sérieusement, car ce *lequel* lui paraissait meilleur que

tous les discours de Cicéron réunis.

RETOUR AU BERCAIL

Le curé envoyé pour remplacer don Camillo pendant sa convalescence politique était un petit jeune homme fin et délicat qui connaissait parfaitement son affaire et avait un parler soigné, orné de jolieses à peine vendangées dans les vignes du vocabulaire, eût-on dit. Il savait qu'il n'était dans la paroisse qu'à titre temporaire ; mais il n'y apporta pas moins ces quelques innovations qui rendent supportables aux humains le séjour dans les maisons étrangères.

Nous ne voudrions pas faire de comparaisons abusives : mais il n'en va pas autrement pour le voyageur qui passe une nuit à l'hôtel et ne peut s'empêcher de mettre à droite la table de chevet qui était à gauche et à gauche la chaise qui était à droite ; c'est que chacun de nous a une conception bien à lui de l'esthétique, de l'équilibre des masses et des couleurs, et souffre mille morts à chaque fois que cet équilibre est rompu.

Toujours est-il que dès la première messe, les fidèles notèrent deux importantes innovations : le grand cierge de cire artistement travaillé, qui était à gauche sur la seconde marche du maître-autel, se trouvait maintenant à droite devant une toile représentant une sainte, toile qui elle-même constituait une innovation. La curiosité avait attiré tout le village et Peppone, accompagné de tous les responsables, était là lui aussi pour voir le nouveau prêtre.

— Tu as vu ? ricana Brusco en désignant le cierge. Nouveauté !

— Hum ! fit Peppone qui était très nerveux.

Et il resta très nerveux jusqu'au moment où le prêtre s'approcha de la Sainte Table pour faire son sermon. Il n'avait pas ouvert la bouche que, n'y tenant plus, Peppone se leva et marcha d'un pas décidé vers le cierge qu'il remit à gauche, sur la seconde marche du maître-autel ; pas ailleurs ! Puis il revint à sa place et planté sur ses deux jambes il regarda hardiment le petit prêtre.

— Parfait ! soupira l'assemblée des fidèles, réactionnaires compris.

Le petit prêtre avait suivi le manège, bouche bée ; il bredouilla son sermon à la va-vite et retourna à l'autel pour finir la messe.

Quand il sortit, Peppone l'attendait avec son état-major et le parvis débordait de monde. L'assistance gardait un silence courroucé.

— Dites donc, don... don... je ne sais quoi, interrogea Peppone en regardant le prêtre de haut, qui ça peut bien être cette tête nouvelle que vous avez suspendue à droite de l'autel ?

— Sainte Rite de Cascie, balbutia le prêtre.

— Dans ce pays, on n'a rien à voir avec sainte Rite de Cascie et autres donzelles de ce genre. Les choses étaient bien comme elles étaient. C'est compris ?

Le petit prêtre étendit ses bras.

— Je crois être dans mon droit, protesta-t-il, et...

— Ah ! c'est comme ça que vous le prenez ? interrompit Peppone. Alors, nous parlerons clair. Il n'y a rien à faire pour les prêtres comme vous ici.

Le petit prêtre se sentit perdre pied.

— Je me demande ce que je vous ai fait...

— Puisque je vous le dis, ce que vous avez fait ! s'exclama Peppone. Vous êtes sorti de la légalité. Vous avez essayé de changer l'ordre établi par le curé titulaire de la paroisse selon la volonté du peuple.

— Très bien, approuva la foule, réactionnaires compris.

Le petit prêtre essaya de sourire.

— Si ce n'est que cela, le cierge retournera à sa place et tout est dit.

— Non ! répondit Peppone, en rejetant son chapeau en arrière et en posant ses deux poings sur ses hanches.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

Peppone était arrivé au bout de toute sa réserve de diplomatie.

— Eh bien, dit-il, si vous voulez le savoir, rien ne va parce que, si je vous donne une gifle, je vous envoie à vingt mètres ; tandis que si je donne une gifle au titulaire effectif, il ne bouge pas d'un centimètre.

Peppone n'ajouta point : et il me la rend au centuple. C'était sous-entendu ; tout le monde comprit, sauf le petit prêtre qui regarda Peppone atterré.

— Excusez-moi, dit-il, mais pourquoi voulez-vous me gifler ?

Peppone perdit patience.

— Mais qui parle de vous gifler ? Vous aussi, vous vous mettez à dénigrer les partis de gauche ? J'ai seulement pris un exemple, pour éclairer le problème. Je ne vais pas perdre mon temps à tomber sur un semblant de prêtre comme vous !

À s'entendre traiter de « semblant de prêtre », le curé se redressa de tout son mètre soixante et gonfla les veines de son petit cou.

— Semblant ou pas semblant, cria-t-il, c'est l'autorité ecclésiastique qui m'envoie et je resterai tant qu'il plaira à l'autorité ecclésiastique que je reste ! Vous n'y pouvez rien ! et sainte Rite restera où elle est, près du cierge.

Ce disant il rentra dans l'église, empoigna avec décision le cierge trop lourd pour lui et après une lutte épuisante, réussit à le poser à gauche devant l'image de la nouvelle sainte.

— Voilà ! dit-il fièrement.

— Ça va, répondit Peppone qui avait suivi attentivement la scène.

Puis il se tourna vers la foule qui s'était massée sur le parvis pour ne rien perdre du spectacle, et qui attendait, le cœur en courroux.

— Le peuple dira son mot, hurla-t-il. Tous à la mairie, pour faire une protestation régulière et publique !

— Hourra, hurla le peuple à son tour.

Peppone fendit la foule et se mit en tête, tandis qu'elle se rangeait en files avec des gesticulations et des cris. Quand ils atteignirent la mairie, les hurlements redoublèrent et Peppone criait plus fort que tout le monde en haussant le poing.

— Peppone ! lui cria à l'oreille Brusco, cesse de crier ; tu oublies que tu es le maire.

— Sacrebleu ! s'exclama Peppone, quand ces imbéciles m'énervent, je perds le sens.

Il monta l'escalier et se mit au balcon. La foule applaudit, réactionnaires compris.

— Camarades, citoyens, cria Peppone, nous ne supporterons pas cette oppression qui porte atteinte à notre dignité d'hommes libres. Nous respecterons l'ordre et la légalité tant que cela nous sera possible. Mais nous sommes prêts à employer les grands moyens jusques et y compris le canon. En attendant, je propose qu'une délégation se rende sous ma direction auprès de l'autorité ecclésiastique et lui présente démocratiquement le *desiderata* du peuple.

— Hourra ! hurla la foule indifférente au singulier de *desiderata* : Vive le maire Peppone !

Quand Peppone se trouva devant l'évêque, il eut quelque mal à retrouver sa voix. Mais peu à peu, les mots lui vinrent :

— Excellence, dit-il, l'homme que vous avez envoyé n'est pas digne de la tradition de notre importante commune.

L'évêque leva la tête de façon à apercevoir le sommet de Peppone.

— Dites toujours : qu'a-t-il fait ?

Peppone eut un grand geste :

— À vrai dire, il n'a rien fait de grave... justement il n'a rien fait... le malheur, c'est qu'en somme... Excellence : une demi-portion. Je veux dire que ces petits prêtres, c'est bon pour les couvents. Une fois tout habillé, excusez-moi, on dirait un portemanteau avec trois robes et un par-dessus.

Le vieil évêque secoua gravement la tête.

— Mais, dit-il très aimablement, vous ne jugez pas la valeur d'un prêtre au mètre et au poids ?

— Non, Excellence ! Nous ne sommes pas des sauvages ! Mais le fait est que l'œil aussi veut sa part et en religion c'est comme en médecine, la sympathie personnelle est pour beaucoup dans la confiance du malade.

Le vieil évêque soupira :

— Je comprends, je comprends ; je me rends parfaitement compte. Mais, mes chers enfants, vous aviez un archiprêtre comme une tour, et c'est vous qui êtes venus me prier de vous en débarrasser...

Peppone fronça le sourcil.

— Monseigneur, expliqua-t-il solennellement, c'est un *casus bello*, un cas *sui generi* comme on dit. Cet homme était un puits d'offenses et il nous entraînait à notre perte avec ses allures de dictateur et de provocateur.

— Je le sais, je le sais, dit l'évêque. Mais vous me l'avez déjà dit et vous voyez, je l'ai éloigné ; justement parce que j'ai compris que c'est un homme malhonnête.

— Un moment, excusez... coupa Brusco, nous n'avons jamais dit qu'il était malhonnête !

— Sinon malhonnête, du moins prêtre indigne, poursuivit l'évêque, et...

— Excusez, coupa Peppone, nous n'avons jamais dit qu'il ne faisait pas son devoir en tant que prêtre. Nous avons parlé de ses très graves défauts en tant qu'homme.

— Précisément, conclut le vieil évêque, et comme malheureusement l'homme et le prêtre ne font qu'un, comme don Camillo représente un perpétuel danger pour son prochain, nous songeons à rendre son changement de paroisse définitif. Nous le laisserons là-haut, avec les chèvres de Puntarossa. Si nous le laissons ! car nous n'avons pas encore décidé si nous ne le forcerons pas à quitter la robe. Nous verrons !

Peppone s'entretint un moment avec la délégation puis revint vers l'évêque.

— Monseigneur, dit-il à mi-voix – et il était pâle et il suait parce qu'il lui était pénible de parler à mi-voix – Monseigneur, si l'autorité ecclésiastique a des motifs particuliers pour prendre de telles mesures, libre à elle, bien sûr ! Mais j'ai le devoir de vous informer que personne n'ira plus à l'église dans notre village tant que le titulaire effectif de la paroisse ne nous sera pas rendu.

Le vieil évêque eut un grand geste :

— Mes enfants, s'exclama-t-il, vous vous rendez compte de la gravité de votre déclaration ? C'est un acte de coercition !

— Non, Monseigneur, expliqua Peppone ; nous ne forçons

personne ; chacun restera chez soi, c'est tout ; il n'y a pas de loi qui oblige à aller à l'église. On y va par le libre exercice de la démocratie ; parce que les seules personnes qui puissent donner leur avis sur la dignité ou l'indignité de don Camillo, c'est nous qui l'avons eu sur le dos pendant vingt ans !

— *Vox populi, vox Dei* ! soupira le vieil évêque. Que la volonté de Dieu soit faite ! Reprenez donc votre mauvais sujet ; mais ensuite ne venez pas vous plaindre s'il abuse de son autorité !

Peppone se mit à rire :

— Les grandes gueules comme don Camillo ne tuent jamais personne. Si nous avons agi ainsi, c'était pour éviter que « Peau Rouge » ne lui lance une bombe à la tête : pure précaution de caractère social et politique !

— Peau-Rouge toi-même ! répartit Gigotto furieux. L'idée ne m'en était pas venue. J'ai seulement tiré un pétard devant sa porte pour lui faire comprendre que je ne suis pas disposé à me laisser assommer à coups de banc, même par le révérend archiprêtre !

— Ah ! C'est vous, mon enfant, qui avez tiré le pétard ? demanda avec indifférence l'évêque.

— Eh bien, Excellence, vous savez ce que c'est. Quand on a reçu un banc sur la tête, on est enclin à faire quelque bêtise !

— Je comprends, fit l'évêque, qui était vieux et savait prendre les gens par le bon biais.

Don Camillo revint dix jours plus tard.

— Comment ça va ? lui demanda Peppone qui le rencontra au sortir de la gare. Vous avez passé de bonnes vacances ?

— Oh ! Il y avait peu de distractions là-haut. Par bonheur j'avais mon jeu de cartes ; j'ai fait des réussites.

Il sortit le paquet de sa poche.

— Et voilà ! maintenant je n'en ai plus besoin !

Et délicatement, comme s'il rompait un morceau de pain, il partagea le paquet en deux.

— On se fait vieux, monsieur le maire ! soupira don Camillo.

— Au diable, vous et ceux qui vous ont fait revenir ! marmonna Peppone en s'éloignant, le visage sombre.

Don Camillo avait une foule de choses à raconter au Christ de l'autel. Mais, fini son bavardage, il interrogea Jésus à son tour :

— Quel genre de type était mon remplaçant ? fit-il désinvolte.

— Un brave garçon, bien élevé et gentil, qui n'aurait jamais eu l'idée de remercier quelqu'un qui lui aurait fait une bonne manière, en déchirant un paquet de cartes sous son nez, histoire de l'édifier !

— Jésus, dit don Camillo avec un grand geste, il se trouve que personne ne lui a fait une bonne manière à lui. Il y a des gens qu'on

remercie de cette façon. Parions qu'en ce moment Peppone commente la chose auprès de ses acolytes et leur dit : « Vous voyez ça ! Un paquet de cartes, il l'a déchiré ce fils de chien ! clic clac « comme ça ! » Et il est ravi, vous savez ! J'en suis sûr ! Vous voulez parier ?

— Non ! dit le Christ, parce que c'est justement ce qu'est en train de dire Peppone.

LA DÉFAITE

La lutte au couteau qui durait depuis un an se termina par la victoire de don Camillo ; il réussit à faire son « Centre récréatif populaire » et à l'achever avant que la « Maison du Peuple » ait son toit. Le « Centre » fut, pour finir, pas mal du tout : salle de réunion pour conférences, représentations et autres histoires de ce genre ; bibliothèque avec salle de lecture et d'études, terrain couvert pour entraînement sportif et jeux d'hiver, sans compter un terrain clos contenant un gymnase, une piste, une piscine et un jardin d'enfants avec manèges, balançoires, etc. À vrai dire l'équipement n'était pas absolument complet ; mais l'important c'était de démarrer...

Don Camillo avait préparé un programme remarquable pour l'inauguration : chants choraux, compétitions athlétiques, match de football. Il faut dire que don Camillo avait formé une équipe de football tout simplement extraordinaire. Il mit à ce travail tant de passion que, tout compte fait, le nombre de coups de pied reçus par les onze joueurs pendant les huit mois d'entraînement dépassa de beaucoup le nombre de coups de pied qu'ils donnèrent au ballon.

Peppone savait la chose et la trouvait amère. Il ne pouvait supporter l'idée que le parti représentant vraiment le peuple arrivât second dans une lutte soutenue en faveur de ce même peuple. Don Camillo, en outre, ne s'était pas montré tendre quand il avait fait savoir que, « pour prouver sa sympathie à l'égard des couches les plus ignorantes du pays », il permettait généreusement à l'équipe dénommée « Dynamo » de se mesurer avec sa « Gaillarde ». Peppone s'était senti pâlir. Il avait fait venir les onze gars de l'équipe rouge, les avait mis au garde-à-vous contre un mur et leur avait tenu le discours suivant :

— Vous allez jouer contre l'équipe du prêtre. Vous devez les vaincre ou je vous casse la figure à tous ! Le Parti l'ordonne pour l'honneur des opprimés !

— Nous vaincrons ! répondirent les gars qui suaient de peur.

Quand il l'apprit, don Camillo réunit les joueurs de la « Gaillarde » et leur parla en conséquence.

— Nous ne sommes pas ici entre sauvages, comme nos collègues de l'autre bord. Nous sommes capables de raisonner comme des êtres raisonnables. Avec l'aide de Dieu, nous ferons dix à zéro. Je ne fais pas de menaces. Je dis simplement que l'honneur de la paroisse est entre vos mains ou plutôt dans vos pieds. Que chacun fasse son devoir de bon citoyen. S'il y a quelque brigand parmi vous qui n'est pas prêt

à jouer jusqu'à la dernière goutte de son sang, je ne lui casserai pas la figure comme ce tragédien de Peppone ; je me contenterai de lui pulvériser l'arrière-train à coups de pied !

Tout le pays assistait à l'inauguration, Peppone en tête avec ses inévitables satellites et leurs inévitables foulards rouges. En qualité de maire « en général » il exprima son contentement, et en qualité de représentant du peuple « en particulier », il affirma sa conviction que l'initiative ne servirait pas à des fins de propagande comme des âmes malignes commençaient à l'insinuer.

Pendant l'exécution des chants choraux, Peppone fit remarquer astucieusement à Brusco que le chant aussi est un sport puisqu'il développe la capacité thoracique. À quoi Brusco répondit sur le ton de la conversation mondaine, que la jeunesse catholique aurait avantage à faire des gestes d'accompagnement de façon à développer les bras en même temps que les poumons. Pendant la partie de basket, Peppone émit très sincèrement l'opinion que le ping-pong avait aussi une grande valeur athlétique, outre son extrême grâce et, très sincèrement, il s'étonna que le ping-pong ne fût pas compris au programme. Ces opinions étaient émises avec tant de discrétion qu'on pouvait les entendre d'une lieue ; si bien que don Camillo avait les veines du cou tendues comme des arcs et attendait avec une impatience qui ne faisait que croître la partie de football qui, enfin, lui donnerait la parole.

Et l'heure du match arriva. Les onze de la « Gaillarde » avaient un tricot blanc avec un grand G sur la poitrine ; les onze de « Dynamo » un tricot rouge avec une faucille, un marteau et une étoile joliment entrelacés à un D. Le peuple ne regarda pas les symboles et salua les équipes à sa façon : « Vive Peppone ! » « Vive don Camillo ! » Peppone et don Camillo se regardèrent et se saluèrent en inclinant légèrement la tête, très dignement. L'arbitre était neutre : l'horloger Binella, apolitique de naissance. Après dix minutes de jeu, le brigadier de gendarmerie pâle comme un mort s'approcha de Peppone suivi de deux subordonnés également exsangues :

— Monsieur le maire, je crois opportun de téléphoner en ville pour avoir du renfort, balbutia-t-il.

— Vous pouvez demander une division, si ça vous fait plaisir ; mais si ces bouchers ne cessent pas de jouer comme à l'abattoir, les morts vont bientôt s'entasser jusqu'au troisième étage ! Le Roi en personne n'y pourrait rien. Tu as compris ? hurla Peppone oubliant jusqu'à la République dans sa colère.

Le brigadier se tourna vers don Camillo qui n'était pas à plus d'un mètre.

— Vous pensez que... bredouilla-t-il.

Mais don Camillo ne le laissa pas achever.

— Moi je pense, hurla-t-il, que l'intervention des États-Unis en personne ne pourra empêcher que nous nagions dans le sang si ces maudits bolcheviks n'arrêtent pas de démolir mes hommes en leur donnant des coups de pied dans les tibias !

— Très bien, fit le brigadier, et il alla s'enfermer avec ses subordonnés dans la gendarmerie, pour prévenir l'incendie qui termine inmanquablement ces festivités.

Le premier but fut marqué par la « Gaillarde » et il s'éleva un hurra qui ébranla le clocher. Peppone tourna un visage terrible vers don Camillo et fit mine de lui tomber dessus. Don Camillo répondit en se mettant en garde. Il s'en fallut d'un cheveu, mais don Camillo lança un œil sur la foule et s'aperçut que tous les regards étaient fixés sur Peppone et sur lui.

— Si nous nous battons, toi et moi, il y aura une mêlée générale, dit don Camillo, en serrant les dents.

— Ça va ! dit Peppone, je le fais pour le peuple ; et il reprit un visage normal.

— Et moi pour le Christ ! répliqua don Camillo.

Il ne se passa rien. Mais à la mi-temps, Peppone rassembla ses hommes.

— Fascistes ! hurla-t-il, le visage débordant de dégoût.

Il prit ensuite l'avant-centre, Smilzo, par le bras et lui dit :

— Toi, cochon de traître, rappelle-toi que je t'ai sauvé trois fois quand nous étions dans le maquis. Si tu ne marques pas un but dans les cinq premières minutes de la seconde mi-temps, c'est moi qui t'aurai cette fois !

Smilzo se le tint pour dit et ayant attrapé le ballon, il travailla de la tête, des pieds, des genoux et de l'arrière-train ; il mordit le ballon, cracha un poumon et se fendit la rate ; mais à la quatrième minute le ballon était entré dans les bois. Alors il se coucha par terre et ne bougea plus. Don Camillo alla se mettre à l'autre extrémité du terrain pour le cas où la colère lui inspirerait un geste irréparable. Le goal de la Gaillarde était vert de peur.

Les Rouges s'enfermèrent dans un système défensif impossible à forcer. Trente secondes avant la fin l'arbitre siffla un coup illégal, catastrophe pour la Gaillarde : le ballon fut shooté sous un tel angle que le diable en personne n'aurait pu l'arrêter. But !

La partie était terminée ; les partisans de Peppone se mirent en devoir de récupérer les blessés et de les transporter à la Section. Ils n'avaient pas d'explication à donner, que l'arbitre s'arrange, lui qui était apolitique !

Don Camillo n'y comprenait rien. Il courut à l'église et s'agenouilla devant l'autel.

— Seigneur, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? J'ai perdu !

— Pourquoi aurais-je dû t'aider au détriment des autres ? Vingt-deux jambes d'un côté et vingt-deux jambes de l'autre ; don Camillo, une jambe en vaut une autre. Je ne peux entrer dans des histoires de jambes. Je m'occupe des âmes. *Da mihi animas, caetera tolle*. Moi, les corps je les laisse à la terre. Don Camillo, n'arriveras-tu pas à reprendre tes esprits ?

— C'est dur, mais j'y arrive. Je ne prétends pas que vous administriez les jambes des miens. D'autant plus qu'elles sont meilleures que celles des autres. Je soutiens que vous n'avez pas empêché qu'un malhonnête n'attribuât à mes joueurs une faute qu'ils n'avaient pas commise.

— Le prêtre se trompe quelquefois en disant la messe ; l'arbitre a pu se tromper sans malice !

— On peut admettre des erreurs dans tous les domaines mais non en matière de sport, non quand il s'agit d'un arbitrage sportif ! Quand le ballon se trouve là, sous les yeux... Binella est une fripouille.

Il ne put continuer parce que, au même moment, un homme traqué, hors d'haleine, terrifié, entra dans l'église en sanglotant : « Ils veulent me tuer ! sauvez-moi ! »

La foule en effet le poursuivait et déjà envahissait les portes. Don Camillo empoigna un candélabre d'un demi-quintal et le brandit, menaçant.

— Au nom de Dieu ! tonna-t-il, arrière ou je vous assomme ! Rappelez-vous que quiconque vient ici chercher asile est sacré !

La meute hésitait :

— Honte sur vous, fauves déchaînés ! Retournez à vos repaires et priez Dieu de vous pardonner votre bestialité !

Ils baissèrent la tête, confus et firent mine de se retirer.

— Le signe de la croix ! ordonna don Camillo. Et ils se signèrent, car le candélabre toujours brandi dans sa main gigantesque, haut comme une montagne, il paraissait Samson.

— Entre vous et l'objet de votre haine bestiale, il y a la croix que chacun de vous a tracée de sa propre main. Quiconque tente de violer cette barrière sainte est sacrilège. *Vade retro !*

La foule se retira et don Camillo poussa le verrou. L'homme était affaissé sur un banc et n'avait pas encore repris son souffle.

— Merci, don Camillo, bredouilla-t-il.

Don Camillo ne comprit pas tout de suite ; il fit quelques pas désordonnés de-ci de-là, puis s'arrêta devant l'homme.

— Binella ! dit-il tout frémissant. Binella, devant moi, sous mes propres yeux et devant Dieu à qui on ne peut mentir ! Il n'y a pas eu

faute ! Combien t'a donné ce bandit de Peppone pour te faire siffler en cas d'égalité !

— Deux mille cinq cents francs.

— Hum ! mugit don Camillo en lui mettant son poing sous le nez.

— Mais... commença Binella.

— Dehors ! hurla don Camillo.

Il demeura seul et se tourna vers Jésus.

— Je vous l'avais dit que c'était un sale vendu ! N'ai-je pas raison de me mettre en colère ?

— Non, don Camillo ; c'est toi qui as eu tort. Car pour le même service tu as offert à Binella deux mille francs.

Don Camillo eut un geste d'impuissance.

— Mais si vous raisonnez ainsi, vous finirez par dire que je suis responsable ?

— Je ne dis pas autre chose, don Camillo. Si un prêtre proposait le premier une affaire semblable, Peppone pouvait supposer qu'elle était licite ; Binella de même. Et si l'affaire était licite, pourquoi ne pas choisir le parti le plus avantageux ?

Don Camillo baissa la tête.

— Vous voulez dire que si ce malheureux, maintenant, recevait des coups de pied de mes joueurs, je serais responsable !

— En un certain sens oui, parce que tu as été le premier à induire l'homme en tentation. Mais ta faute eût été plus grande encore si Binella avait sifflé en ta faveur, parce qu'alors personne n'aurait pu empêcher les Rouges de l'assommer.

Don Camillo réfléchit un instant.

— En somme, conclut-il, il vaut mieux que nous ayons été battus.

— Exactement ! dit Jésus.

— Alors je vous remercie de m'avoir fait perdre. Et si je vous dis que j'accepte ma défaite comme une punition, vous devez croire que mon repentir est sincère ; mais pour dire les choses comme elles sont, voir perdre une équipe pareille, une équipe qui, je ne le dis pas pour me vanter, pourrait jouer dans les rencontres internationales, une équipe qui n'aurait dû faire qu'une bouchée de la « Dynamo », croyez-moi... eh bien, c'est une chose à vous arracher le cœur et qui crie vengeance !

— Don Camillo ! gronda doucement Jésus.

— Vous ne pouvez pas comprendre, soupira don Camillo. Le sport, c'est spécial. On en est ou on n'en est pas ; je ne sais pas si je suis clair ?

— On ne peut plus clair, mon pauvre don Camillo. Je te comprends si bien que... eh bien, quand faites-vous la revanche ?

Don Camillo bondit de joie.

— Six à zéro ! s'écria-t-il. Six à zéro parce qu'ils ne verront même pas passer le ballon. Le ballon entrera dans le but comme mon chapeau dans ce confessionnal.

Et joignant le geste à la parole, il envoya d'un coup de pied son chapeau dans le confessionnal.

— But ! dit Jésus en souriant.

LA REVANCHE

Smilzo apparut sur sa bicyclette de course et freina à l'américaine, c'est-à-dire qu'il bondit de la selle sur la roue arrière. Don Camillo lisait le journal sur son banc et leva la tête.

— C'est Staline qui te fournit en pantalons ? s'informa-t-il placidement.

Smilzo lui tendit une lettre, toucha du doigt la visière de sa casquette, remonta sur sa bicyclette, et quand il fut sur le point de disparaître à l'angle de la rue, il ralentit tant soit peu :

— C'est le Pape ! cria-t-il. Et se haussant sur ses pédales, il disparut comme la foudre.

Don Camillo attendait cette lettre : c'était une invitation aux cérémonies inauguratives de la « Maison du Peuple » avec le programme des réjouissances : discours, rapports, orchestre de jazz, rafraîchissements et, au cours de l'après-midi : « Grand combat de boxe entre le champion poids lourd de la section locale, le camarade Bagotti Mirco et le champion poids lourd de la Fédération Provinciale, le camarade Gorlini Anteo. »

Don Camillo alla tenir conseil avec Jésus dans l'église.

— Jésus ! s'exclama-t-il après lui avoir lu le programme, cela s'appelle une malpropreté ! Si Peppone n'était pas le dernier des derniers, il nous aurait proposé la revanche au lieu de nous offrir cette danse. Donc moi, maintenant...

— Donc, toi maintenant, tu restes tranquille, et tu ne vas pas lui dire deux mots, parce que tu as tort, coupa Jésus. Il fallait s'attendre que Peppone fasse quelque chose de tout à fait différent de toi. Ensuite, il fallait s'attendre qu'il ne veuille pas inaugurer sa Maison par une déconfiture. Il ne s'expose à rien de tel avec ce match de boxe parce que, même si son champion vient à perdre, camarade ici, camarade là, tous camarades ; l'honneur du Parti est sauf. La chose reste en famille. Mais si ton équipe gagne, c'est autant de perdu pour le prestige de son Parti !

— Mais, s'écria don Camillo, j'ai bien provoqué une rencontre, moi ! Et même j'ai perdu !

— Don Camillo, répliqua le Christ, toi tu ne représentes pas un parti. Tes gars ne défendaient pas les couleurs de l'Église. Ils défendaient seulement les couleurs d'une équipe qui, heureux hasard, est née à l'ombre d'une église. Tu ne crois pas que la défaite de dimanche est une défaite religieuse par hasard ?

Don Camillo se mit à rire.

— Jésus, protesta-t-il, vous êtes injuste de supposer cela de moi. Je disais seulement que, sportivement parlant, Peppone n'est pas régulier. Aussi vous me permettrez de rigoler si au troisième round son champion reçoit une telle volée qu'il en oublie le nom de son père.

— Oui, je te pardonnerai, don Camillo. Mais je ne te pardonnerai pas de trouver divertissant le spectacle de deux hommes occupés à se détruire à coups de poing.

— Je n'ai jamais eu pareille idée, s'écria don Camillo. À mon avis, ces manifestations de brutalité ne servent qu'à développer le culte de la violence déjà si ancré dans les masses. Je suis absolument d'accord avec vous pour condamner toute manifestation sportive où la force prime l'adresse.

— Très bien ! don Camillo, dit le Christ ; un homme peut développer ses muscles sans assommer son prochain. Il peut aussi bien taper sur un sac de sable ou sur une balle suspendue en quelque endroit, après avoir protégé ses mains dans des gants bien fourrés.

— Exactement ! dit précipitamment don Camillo en se signant et en bondissant vers la sortie.

— Dis-moi, don Camillo, s'informa le Christ, comment s'appelle cette balle de cuir que tu as suspendue au plafond du grenier ? J'aimerais savoir ! curiosité pure...

— Punching-ball, il me semble, bredouilla don Camillo prêt à fuir.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas l'anglais, répondit don Camillo en s'esquivant.

Don Camillo honora de sa présence la cérémonie d'inauguration de la Maison du Peuple. Peppone en personne lui fit visiter les locaux. Ce n'était pas mal du tout, vraiment.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Peppone tout fier.

— Joli ! répondit en souriant don Camillo. Je dis ce que je pense ; on ne dirait jamais qu'elle a été dessinée par un simple maçon comme Brusco.

— En effet, marmonna Peppone qui avait dépensé Dieu sait combien pour faire dessiner le projet par un architecte de la ville.

— Bonne idée de faire les fenêtres horizontales et non verticales ; ainsi le plafond est plus bas et ça ne se voit pas trop. Joli, joli ! Ceci est le magasin, je suppose ?

— C'est la salle de réunion, expliqua Peppone.

— Et les cellules pour adversaires dangereux, où sont-elles ? Et l'armurerie ? dans les caves ?

— Non, dit Peppone ; nous n'avons pas d'adversaires dangereux. Nous n'en avons que de pas dangereux qui peuvent circuler librement.

Quant à l'armurerie, nous avons pensé à utiliser la vôtre en cas de besoin.

— Excellente idée ! répondit fort civilement don Camillo ; vous avez vu avec quel soin je garde la mitrailleterie que vous m'avez confiée, monsieur Peppone ?

Tout en bavardant agréablement, ils étaient arrivés devant le portrait d'un homme muni d'énormes moustaches, de tous petits yeux et d'une pipe.

— Serait-ce l'un de vos morts ? s'informa don Camillo d'un air de circonstance.

— Ce serait plutôt l'un de nos vivants, et qui, lorsqu'il viendra chez nous, vous fera asseoir sur le paratonnerre de votre propre clocher ! s'exclama Peppone qui n'en pouvait plus.

— C'est trop haut pour un pauvre archiprêtre. La plus haute place appartient de droit au maire du village et je la mets à votre entière disposition.

— Aurons-nous le plaisir de vous voir au match de boxe aujourd'hui, monsieur l'archiprêtre ? demanda Peppone pour changer de sujet.

— Merci. Donnez ma place à La Foudre qui est plus à même que moi d'apprécier la beauté et le sens profond, éducatif et spirituel du spectacle. Mais de toute façon je me tiens à votre disposition au presbytère ; si jamais il faut donner l'extrême-onction à votre champion, vous n'avez qu'à m'envoyer Smilzo et en deux minutes je suis là.

Dans l'après-midi, don Camillo resta à bavarder avec le Christ une petite heure, puis il lui demanda la permission de se retirer, car, dit-il, il avait sommeil.

— Je vais faire un somme, et je vous remercie d'avoir fait pleuvoir des pierres de moulin. À mon avis les champs en avaient fort besoin.

— Et surtout la pluie empêchera beaucoup de gens d'assister aux manifestations de Peppone. Je me trompe ?

Les pierres de moulin n'avaient en rien compromis la fête de Peppone. Les gens étaient venus des plus lointains hameaux et le grand gymnase de la Maison du Peuple était plein comme un œuf. Le champion de la fédération était bel homme ; Bagotti était populaire dans la région ; et puis, c'était un peu une bagarre entre ville et campagne et la chose intéressait.

Peppone, au premier rang sous le ring, se gargarisait de cette affluence. Il était sûr, en outre, qu'à mettre les choses au pire, Bagotti perdrait aux points ; ce qui n'était déjà pas si mal.

À quatre heures précises, le coup de gong fit cesser le bruit d'enfer qui ébranlait le plafond et la fièvre mit le feu aux entrailles. Le champion fédéral avait un style visiblement supérieur à celui de Bagotti. Mais Bagotti était plus souple et le premier round fut vraiment une de ces choses à vous ôter le souffle. Peppone dégouttait de sueur et on aurait dit qu'il avait avalé de la dynamite. Le second round commença pour Bagotti qui prit l'offensive. Mais voici que brusquement il s'écroula ; l'arbitre se mit à compter les secondes.

— Non ! hurla Peppone en bondissant près du ring. Coup bas !

Le champion fédéral se tourna vers Peppone, fit un signe de dénégation et se toucha le menton avec son poing.

— Non ! hurla à nouveau Peppone tandis que la foule commençait à s'agiter. Toute le monde l'a vu ! Tu lui as d'abord donné un coup bas, puis comme la douleur le terrassait, tu en as profité pour lui casser la mâchoire ! Coup nul !

Le champion fédéral haussa les épaules en riant. Les dix secondes étaient écoulées et, déjà, l'arbitre tendait la main au boxeur pour l'aider à se relever quand éclata la tragédie : Peppone envoya promener son chapeau et d'un bond fut sur le ring.

— Je vais te montrer quelque chose, moi ! cria-t-il au champion fédéral en tendant ses poings.

— Sonne-le ! hurla la foule trépignante.

Le boxeur se mit en garde et Peppone lui sauta dessus comme un tigre, en tapant de toutes ses forces. Mais il était trop en colère pour réfléchir et l'autre esquivait facilement les coups. En outre, comme Peppone ne bougeait pas plus qu'un sac de sciure, le champion fédéral pouvait en toute sécurité tirer ses directs au bon endroit. C'est ainsi qu'il le frappa à la mâchoire, à la suite de quoi Peppone à son tour s'écroula.

Un vent de terreur déferla sur la foule et gela les cris dans la gorge des spectateurs. Le champion regardait d'un air de commisération le géant étendu sur le tapis, quand la foule poussa un cri à réveiller Peppone : un homme avait sauté sur le ring ! Il ne prit même pas la peine d'enlever l'imperméable trempé qu'il avait sur le dos, ni son béret. Il enfila deux gants de boxe qui traînaient sur les cordes et se mit en garde sans même les attacher ; puis il assena un premier coup de poing au champion. Celui-ci encaissa tranquillement, puis se mit à tourner autour de l'homme en sautillant ; le moment venu il lui lança un formidable direct à la mâchoire. L'autre ne bougea même pas. Mais il para avec la gauche et de la droite il lui envoya un tel boulet que le champion encaissa en wagon-lit, c'est-à-dire qu'il s'endormit en voyage et arriva au tapis sans s'en apercevoir.

La foule était en transes.

Ce fut le sacristain qui apporta la nouvelle au presbytère ; don Camillo dut quitter son lit en toute hâte pour lui ouvrir parce que, pauvre sacristain, s'il ne racontait pas tout de A jusqu'à Z, et tout de suite, il éclatait ! Don Camillo put ensuite en référer à Jésus.

— Et alors, demanda le Christ, comment cela s'est-il passé ?

— Une abomination, un déploiement d'immoralité, un spectacle honteux, à ne pas croire !

— Quelque chose comme l'histoire du lynchage de l'arbitre ? dit le Christ avec indifférence.

Don Camillo rit superbement !

— L'arbitre ? Pfuitt ! au second round, le champion de Peppone s'écroulait comme un sac de patates. Alors Peppone est monté lui-même sur le ring et il s'est mis à boxer le vainqueur. Comme, tout fort qu'il soit, Peppone est un veau, il s'est mis à taper comme un Zoulou ou un Russe, et l'autre lui a refilé un direct qui l'a étendu raide comme la justice.

— Ainsi la Section a essuyé deux défaites ?

— Oui, deux pour la Section et une pour la Fédération – parce que ce n'est pas fini. Donc, voilà que Peppone s'écroule et qu'un autre individu monte sur le ring ! Quelqu'un venu d'un village voisin, paraît-il, un homme du tonnerre de Brest, avec une barbe et des moustaches, lequel se planta à son tour sur ses jambes et y alla de son assommoir.

— Mais naturellement le champion fédéral a esquivé le coup et répondu par un direct qui a étendu l'homme à la barbe raide mort ? acheva Jésus.

— Pas du tout ! reprit don Camillo triomphant. L'homme était aussi imperméable qu'un coffre-fort. Alors le champion fédéral commença à frétiller pour essayer de le surprendre et le moment venu – qu'il croyait ! — voilà qu'il lui lance un direct du droit. Mais moi, je pare de la gauche et je le foudroie de ma droite ! Eh hop ! je saute du ring !

— Qu'est-ce que tu viens faire, toi, là-dedans ?

— Moi ? Je ne comprends pas !

— Tu as dit : je pare de la gauche et je le foudroie de la droite.

— Je me demande vraiment comment j'ai pu dire une chose pareille ?

Le Christ branla du chef.

— Tout naturellement, sans doute, parce que l'homme barbu et toi ne faites qu'une même personne !

— Je ne crois pas, dit don Camillo. Je n'ai ni barbe ni moustaches.

— Il en est de fausses et elles peuvent être utiles aux archiprêtres

qui ne veulent pas qu'on sache qu'ils prennent plaisir à certains spectacles.

— Tout est possible et les archiprêtres sont faits de chair et d'os. Il ne faut pas l'oublier.

Le Christ soupira.

— Nous ne l'oublions pas, mais il ne faudrait pas oublier non plus que les archiprêtres sont aussi pourvus de cerveaux ; quand l'archiprêtre de chair se travestit pour aller assister à un match de boxe, l'homme au cerveau devrait l'empêcher de se donner en spectacle et de libérer ses instincts de violence.

Don Camillo branla du chef.

— Juste ! Mais il ne faudrait pas oublier que les archiprêtres, outre qu'ils sont chair et cerveau, sont faits de quelque chose d'autre. Quand ce quelque chose d'autre voit le maire d'un village descendu en présence de tous ses administrés par un démon de la ville qui lui a tiré un coup bas (acte qui crie vengeance vers Dieu !) ce quelque chose d'autre prend l'archiprêtre de chair et l'archiprêtre-cerveau et les envoie sur le ring !

Le Christ branla du chef.

— Voudrais-tu me persuader que les archiprêtres ont aussi un cœur ?

— Pour l'amour du ciel, s'écria don Camillo, je ne me permettrai pas de vous apprendre quoi que ce soit ! Tout au plus voudrais-je vous persuader qu'on ne connaît pas l'homme à barbe.

— Bien, alors, je ne le connais pas non plus ! répondit en soupirant le Christ. Mais dis-moi donc, sais-tu maintenant ce que signifie « punching-ball » ?

— Mes connaissances en langue anglaise n'ont pas augmenté, Seigneur, répondit don Camillo.

— Renonçons aussi à savoir cela ! soupira le Christ. Au fond, la culture est plus souvent un mal qu'un bien. Au revoir, champion fédéral !

NOCTURNE AU SON DES CLOCHES

Depuis quelque temps, don Camillo se sentait suivi. Il se retournait parfois à l'improviste, sur la route ou dans les champs, au cours de ses promenades, et il ne voyait rien ; mais il était persuadé que s'il avait cherché dans les broussailles ou derrière la haie il aurait trouvé les deux yeux qui le guettaient, et le reste avec.

Une ou deux fois même il entendit un bruit derrière la porte du presbytère. Il sortit précipitamment et entrevit une ombre.

— Laisse faire, avait dit le Christ quand don Camillo lui avait demandé conseil ; deux yeux n'ont jamais fait de mal à personne.

— Il faudrait savoir si les deux yeux voyagent seuls ou s'ils voyagent en compagnie d'un autre œil d'un certain calibre, murmura don Camillo. C'est un détail qui a son importance.

— Rien ne peut troubler une conscience tranquille, don Camillo.

— Je le sais, Jésus ; le malheur c'est que ces yeux-là tirent entre les deux épaules et non sur la conscience, murmura de nouveau don Camillo.

Toutefois il laissa courir, et du temps passa jusqu'au jour où il crut « entendre » de nouveau les yeux. Ils étaient trois et même c'est l'œil noir du pistolet que don Camillo vit d'abord en levant le nez de son livre ; puis les deux yeux de Biondo.

— Je dois lever les mains ? demanda tranquillement don Camillo.

— Je ne veux rien vous faire, répondit Biondo en remettant le pistolet dans sa poche. J'avais peur que vous ne vous mettiez à crier en m'apercevant à l'improviste.

— Je vois, dit don Camillo ; et il ne t'est pas venu à l'idée qu'en frappant à la porte, tu t'évitais du travail ?

Biondo ne répondit pas et alla s'accouder sur le rebord de la fenêtre. Puis brusquement il se retourna et vint s'asseoir devant le bureau de don Camillo. Ses cheveux étaient hérissés, ses yeux profondément creusés et son front mouillé de sueur.

— Don Camillo ! dit-il entre ses dents, l'individu de la maison de la digue, c'est moi qui lui ai fait son affaire.

Don Camillo alluma un cigare.

— Celui de la digue ? dit-il tranquillement. Vieille histoire politique, et il y a eu l'amnistie. De quoi te préoccupes-tu ? Tu es en règle avec la loi.

Biondo haussa les épaules.

— Je m'en fous de l'amnistie ! fit-il avec rage. La nuit, dès que

j'éteins, il vient près de mon lit, celui-là ! Je n'arrive pas à comprendre ce que ça signifie !

Don Camillo expira un flot de fumée azurée.

— Rien du tout ; crois-moi, dors avec la lumière allumée.

Biondo bondit :

— Moquez-vous de ce crétin de Peppone si vous voulez ; mais pas de moi !

— D'abord Peppone n'est pas un crétin. Ensuite je ne peux rien pour toi.

— S'il s'agit d'acheter des cierges ou de faire des offrandes à l'église, je peux payer, s'écria Biondo. Mais vous devez me donner l'absolution, puisque je suis déjà en règle avec la loi !

— Nous sommes d'accord, mon fils, dit don Camillo avec douceur. Le malheur c'est qu'on n'a pas encore inventé l'amnistie pour les consciences. Alors on continue à faire comme on a toujours fait : pour être absous, il faut d'abord se repentir, puis prouver qu'on s'est repenti, puis faire en sorte qu'on mérite d'être pardonné. C'est long !

Biondo ricana.

— Me repentir ? Me repentir d'avoir étendu cet individu ? Je regrette de n'en avoir étendu qu'un !

— C'est un domaine qui échappe à ma compétence. D'ailleurs si ta conscience est satisfaite, tu es en règle, dit don Camillo en ouvrant un livre et en le mettant sous le nez de Biondo. Mais nous, tu vois, nous avons des règlements très précis et les actes politiques ne font pas exception. Cinquièmement, tu ne tueras point ; septièmement tu ne voleras point.

— Qu'est-ce que vous parlez de voler ? interrogea Biondo d'une voix incertaine.

— C'est curieux ! dit don Camillo ; mais il me semblait que tu m'avais dit que, sous couvert de la politique, tu avais tué le bonhomme pour lui prendre ses sous.

— Je ne l'ai pas dit, hurla Biondo ; je ne l'ai pas dit ; mais c'est vrai. Parfaitement, c'est vrai ! Mais si vous allez le dire à qui que ce soit, je vous fais disparaître !

— Nous, ces choses-là, nous ne les disons même pas au Saint-Esprit, dit don Camillo pour le rassurer. À quoi bon d'ailleurs, puisqu'il le sait déjà !

Biondo parut se calmer tant soit peu, et, regardant son pistolet dans sa main ouverte, il dit en riant :

— Bête que je suis ! J'ai laissé le cran d'arrêt !

Il enleva le cran d'arrêt, soigneusement, et ajouta d'une voix bizarre :

— Don Camillo, j'en ai assez de voir ce gars-là à côté de mon lit.

Vous me donnez l'absolution ou je tire.

Le revolver tremblait légèrement dans sa main. Don Camillo pâlit et regarda Biondo dans les yeux.

« Jésus, dit-il mentalement, ce garçon est fou ; il tirera. Une absolution, donnée dans ces conditions, ne vaut rien ; que dois-je faire ? »

— Si tu as peur, donne-là ! répondit le Christ.

Don Camillo croisa les bras.

— C'est non, Biondo ! fit-il.

Biondo grinça des dents.

— Donnez-moi l'absolution ou je tire !

— Non !

Biondo tira ; et la gâchette fit clac ; mais le coup ne partit point. Alors don Camillo tira lui aussi et le coup partit parce que les taloches de don Camillo ne rataient jamais. Après quoi il se jeta sur sa cloche et sonna un carillon de vingt minutes. Tout le village se dit que don Camillo était devenu fou, sauf le Christ qui hochait la tête en souriant et Biondo, qui, courant à travers champs comme un insensé, était arrivé près du fleuve et s'apprêtait à sauter dans l'eau noire. Le son des cloches le retint sur le bord. Puis il revint sur ses pas ; car il avait entendu une voix nouvelle et ce fut là le miracle. Un revolver qui rate, cela arrive tous les jours ; mais un prêtre qui se met à carillonner à toute volée sur le coup de onze heures, c'est une histoire de l'autre monde.

BÊTES ET GENS

La Grande était une propriété qui n'en finissait plus, avec une étable de cent vaches, laiterie moderne, verger et tout à l'avenant. Elle appartenait au vieux Pasotti qui vivait seul et avait une armée de valets à sa disposition. Un jour les valets s'agitèrent, et, conduits par Peppone, ils se rendirent à la demeure du vieux qui leur accorda audience du haut de sa fenêtre.

— Que Dieu vous extermine ! s'écria Pasotti en mettant sa tête dehors, dans ce satané pays il faut absolument qu'on empêche les honnêtes gens de dormir.

— Non pas les honnêtes gens, répondit Peppone, mais les exploités qui refusent aux travailleurs ce qui leur revient de droit.

— Pour moi, le droit est celui qui est fixé par la loi, répartit Pasotti ; et moi, je suis en règle avec la loi.

Alors Peppone déclara que les employés resteraient en grève tant que Pasotti n'aurait pas consenti des augmentations.

— Et à vos cent vaches, vous leur donnerez à manger vous-même ! conclut-il.

— Parfait ! répondit Pasotti. Il referma sa fenêtre et alla reprendre son sommeil interrompu.

C'est ainsi que commença la grève à la Grande, organisée par Peppone avec piquets de grève, tours de garde, estafettes et barricades. L'étable fut fermée et on mit les scellés aux portes et aux fenêtres.

Le premier jour les vaches mugirent parce qu'on ne les avait pas traitées. Le second jour elles mugirent parce qu'on ne les avait pas traitées et parce qu'elles avaient faim ; le troisième jour la soif s'ajouta à leurs maux et les mugissements s'entendaient du fin fond du village. Alors la vieille servante de Pasotti sortit et expliqua au piquet de grève qu'elle allait à la pharmacie chercher un désinfectant.

— Le patron a dit qu'il ne voulait pas attraper le choléra quand ses vaches seraient mortes de faim et pourriraient.

Cette réflexion fit travailler la tête des vieux valets qui étaient depuis cinquante ans à la ferme et savaient que le vieux était têtue comme un âne rouge. Alors Peppone intervint, en personne ; il s'amena avec son état-major et ses créatures pour dire que si l'un des valets avait l'audace d'approcher de l'étable, il serait considéré comme traître à la patrie.

Vers le soir du quatrième jour, le vieux vacher Vaccaro se rendit au presbytère.

— Il y a une vache qui doit vêler ; elle crie à nous rompre le cœur et elle crève, c'est sûr, si personne ne l'aide.

Don Camillo alla s'agripper au rebord de la Sainte Table.

— Jésus ! dit-il, retenez-moi, ou je fais la marche sur Rome !

— Calme-toi, don Camillo ! supplia doucement Jésus. La violence ne mène à rien ; il faut persuader par le raisonnement et non exaspérer par des actes de violence !

— Juste ! dit don Camillo. Il faut amener les gens à raisonner. Dommage que, cependant qu'ils apprennent, les vaches crèvent.

Le Christ sourit.

— La violence appelle la violence. Si la violence nous fait sauver cent vaches et perdre un homme, et si la persuasion nous fait perdre cent vaches et sauver un homme, que choisirons-nous : la violence ou la persuasion ?

Don Camillo n'arrivait pas à renoncer à la Marche sur Rome tant il était indigné. Aussi trouva-t-il des raisons.

— Vous déplacez le problème, Jésus, fit-il. Ce n'est pas une question de vaches, mais de patrimoine public. La mort des cent vaches ne représente pas seulement une perte pour cet âne bâté de Pasotti, elle représente un dommage pour tous, bons et mauvais, et les répercussions risquent d'être telles que nous nous trouvions avec vingt morts au lieu d'un.

Le Christ ne partageait pas cette opinion.

— Si, par la persuasion, tu évites un mort aujourd'hui, pourquoi n'éviterais-tu pas vingt morts demain ? dit-il. Don Camillo, tu as perdu la foi ?

Don Camillo alla se promener parce qu'il se sentait nerveux. Sa promenade – regardez un peu ! — l'amena en un lieu d'où il perçut tout à coup et de plus en plus distinctement le mugissement des vaches. Ensuite ce furent les paroles échangées par les hommes du piquet de grève qui parvinrent jusqu'à lui. Dix minutes plus tard, il rampait dans le gros tuyau en ciment du canal d'irrigation qui passe sous la clôture de la propriété et qui, par bonheur, se trouvait à sec.

— Maintenant, pensa don Camillo, il faudrait que quelqu'un m'attende à l'autre bout et me flanque son pied dans la figure : je serais frais !

Mais il n'y avait personne et don Camillo continua avec précaution vers la ferme.

— Halte-là ! cria une voix tout à coup.

Don Camillo fit un bond et se trouva derrière un tronc d'arbre.

— Halte-là, ou je tire ! répéta la voix.

C'était le soir des trouvaillles ! Don Camillo se découvrit dans les mains un gros objet d'acier ; il tira un peu et l'objet apparut.

— Attention, Peppone, parce que je tire, moi aussi ! dit-il.

— Ah ! marmonna l'autre, j'aurais été bien étonné de ne pas vous avoir entre les pattes dans cette affaire !

— Trêve de Dieu ! fit don Camillo ; qui la rompt est damné. Je compte jusqu'à trois et nous sautons en même temps dans le canal.

— Vous ne seriez pas prêtre si vous aviez confiance dans votre prochain, grogna Peppone.

À trois, il sauta et retrouva don Camillo, au fond du canal. L'infernal mugissement des vaches arrivait jusqu'à eux et c'était une chose à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

— Je suppose que cette musique te plaît, dit don Camillo. Dommage qu'elle s'arrête à la mort des vaches ! Tu as raison de faire durer le plaisir. À ta place, j'expliquerais aux valets qu'ils doivent brûler les granges, les fenils, la maison même. Ainsi le pauvre Pasotti serait obligé d'aller se réfugier en Suisse où il dépenserait les millions qu'il y a déposés. Pense, quelle rage !

— Pas sûr qu'il y arrive en Suisse ! C'est à voir ! menaça Peppone.

— Juste ! admit don Camillo. Tu as raison. Et finissons-en avec ce vieux commandement qui dit « Tu ne tueras point ! » Quand l'un de nous se trouvera face à face avec le Père Eternel, il parlera clair et net : « Pas d'histoire, cher Monsieur l'Eternel, ou Peppone décrète la grève générale et vous force tous à vous croiser les bras ! » À propos, Peppone, comment feras-tu pour faire croiser les bras aux anges ? Tu y as pensé ?

Peppone poussa un rugissement plus horrible que celui de la vache pleine.

— Vous n'êtes pas un prêtre, hurla-t-il, vous êtes un chef de la Guépéou !

— De la Gestapo ! corrigea don Camillo ; la Guépéou, c'est votre affaire ! Tu confonds.

— Ainsi donc, vous roulez la nuit, avec un fusil sur l'épaule, sur une terre qui ne vous appartient pas, comme un bandit ? poursuivit Peppone.

— Et toi ? répliqua don Camillo.

— Moi, je suis au service du peuple !

— Et moi au service de Dieu !

Peppone donna un coup de pied dans un caillou.

— On ne peut pas discuter avec un prêtre ! On n'a pas dit deux mots qu'il vous remet la politique sur le tapis.

— Peppone ! commença don Camillo.

Mais l'autre l'interrompit brutalement.

— Ne venez pas me parler de patrimoine national et autres sornettes parce que, aussi vrai que Dieu existe, je vous étends !

— Avec les Rouges, on ne peut pas discuter, dit don Camillo en secouant la tête ; ils remettent toujours la politique sur le tapis !

La vache en travail poussa un mugissement plus aigu.

— Qui va là ! dit au même instant une voix près du canal.

Il y avait trois hommes : Brusco, Magro et Bigio.

— Faites un tour sur la route du moulin, ordonna Peppone.

— Ah ! c'est toi ? fit Brusco ; ça va ; avec qui parles-tu ?

— Avec ta belle-mère ! hurla Peppone, enragé.

— La vache en travail crie, balbutia Brusco.

— Va le dire au prêtre et laisse-la se dépatouiller ! Je m'occupe des intérêts du peuple et non des intérêts des vaches ! clama-t-il.

— Ne vous fâchez pas, chef, murmura Brusco et il entraîna ses hommes plus loin.

— Bien, Peppone ! Allons donc nous occuper des intérêts du peuple !

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

Don Camillo sortit du canal et s'achemina tranquillement vers la ferme. Peppone le menaça de lui décharger son revolver dans le dos.

— Peppone est borné comme une mule, mais il ne tire pas dans le dos des pauvres prêtres qui vont faire ce que Dieu leur commande, dit tranquillement don Camillo.

Peppone alors émit un tel juron que don Camillo se retourna brusquement.

— Cesse de te comporter comme un âne ou je , cogne sur ton museau comme j'ai cogné sur ton champion fédéral !...

— C'était inutile que vous le disiez ; ce ne pouvait être que vous. Mais je me demande ce que vous allez chercher là ?

Don Camillo poursuivit son chemin calmement, suivi de Peppone qui n'arrêtait pas de grogner des insanités. Ils arrivèrent ainsi à l'étable.

— Qui va là ?

— Au diable avec vos « qui va là ? » C'est moi, Peppone et vous, allez donc à la laiterie !

Don Camillo n'eut pas un seul regard pour les scellés. Il monta par l'échelle jusqu'au fenil, et appela à mi-voix :

— Giacomo !

Le vieux vacher qui, peu auparavant, était venu lui raconter au presbytère les malheurs de la vache grosse, sortit du foin. Don Camillo alluma sa lampe électrique, déplaça une botte de foin et découvrit une trappe.

— Descends, dit-il au vieux Giacomo.

Le vieux s'engagea dans la trappe et y resta un bon moment.

— Elle est délivrée, dit-il en réapparaissant. J'ai fait ça trente-six fois ; je m'y entends aussi bien qu'un vétérinaire.

Et il referma la trappe.

— Maintenant, rentre chez toi, ordonna don Camillo et le vieux disparut.

Alors don Camillo rouvrit la trappe et fit rouler une botte de foin.

Peppone qui était resté caché jusque-là lui demanda de nouveau :

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Aide-moi à descendre ces bottes de foin et je te le dirai, répondit don Camillo. Peppone se mit à jeter les bottes en bougonnant ; puis il suivit don Camillo qui s'était glissé dans l'étable à la suite des balles de foin.

— Occupe-toi de la mangeoire de gauche, dit don Camillo en se dirigeant vers la mangeoire de droite avec une botte de foin.

— Jamais de la vie ! s'écria Peppone en s'exécutant.

Ils travaillèrent comme une armée de bœufs. Car il fallut aussi s'occuper de faire boire les bêtes. Comme il s'agissait d'une étable moderne, les abreuvoirs étaient placés dans les corridors le long des murs en face des mangeoires. Il fallut donc amener les cent vaches à faire volte-face et se rompre les bras pour les arrêter de boire avant qu'elles éclatent.

Quand ils eurent fini, il faisait toujours nuit dans l'étable mais pour l'unique raison que les fenêtres et les portes avaient été clouées de l'extérieur.

— Il est trois heures de l'après-midi, déclara flegmatiquement don Camillo en regardant sa montre, pour sortir, il faudra attendre jusqu'à ce soir !

Peppone commençait à se mordiller les mains de rage. Mais il fut bien obligé de se calmer. Le soir venu, Peppone et don Camillo jouaient encore aux cartes à la lumière d'une lampe à pétrole.

— J'ai une faim à avaler un évêque, et de travers ! s'exclama sauvagement Peppone.

— C'est dur à digérer, fit don Camillo qui pourtant verdissait de faim et aurait avalé un cardinal. Avant de dire que tu as faim, attends d'avoir jeûné autant que ces bêtes !

Avant de s'en aller, ils remplirent encore une fois les mangeoires. Peppone protestait que c'était trahir le peuple, mais don Camillo fut inflexible.

Le résultat fut que pendant la nuit, il y eut un silence de tombe dans l'étable, et Pasotti, n'entendant plus ses vaches mugir, se mit à redouter qu'elles n'eussent plus la force de mugir, et pour cause ! Le matin même, il alla conférer avec Peppone ; chacun céda un peu de terrain et ainsi les choses se remirent à rouler.

L'après-midi, Peppone arriva au presbytère.

— Eh ! dit don Camillo de sa voix la plus douce, vous révolutionnaires, vous feriez mieux d'écouter les conseils de votre vieux prêtre. C'est comme je le dis, mon cher enfant !

Peppone resta à contempler un instant, bras croisés, tant d'impudence.

— Révérend, dit-il enfin, mon fusil !

— Ton fusil ? dit en souriant don Camillo, je ne comprends pas ; c'est toi qui l'avais, ton fusil !

— Peut-être ; mais quand nous sommes sortis de l'étable, vous avez profité sans pudeur de mon trouble pour me le chiper.

— Maintenant que je me rappelle, oui, en effet ! répondit don Camillo avec une délicieuse candeur. Excuse-moi. Malheureusement je me fais vieux, et le diable seul sait où je l'ai mis !

— Révérend, dit Peppone, c'est le second que vous me raflez !

— Mais, mon enfant, ne t'inquiète pas. Tu n'as qu'à en prendre un autre. Qui sait combien tu en as par-là, chez toi ?

— Vous, vous êtes de ces prêtres qui, à tant faire, transformeraient un honnête chrétien en mahométan.

— Peut-être, mais tu ne cours aucun risque ; tu n'es pas un honnête chrétien.

Peppone jeta son chapeau à terre.

— Si tu étais honnête, reprit don Camillo, tu reconnaîtrais ce que j'ai fait pour le peuple ! et pour toi !

Peppone remit son chapeau sur sa tête, se le planta sur la nuque et s'en alla. Toutefois, il dit encore :

— Vous pouvez bien me prendre tous mes fusils ! Le jour du règlement de comptes je trouverai toujours un 75 pour ouvrir le feu sur cette maison du Diable !

— Et moi, je trouverai toujours un mortier de 81 pour te répondre ! dit tranquillement don Camillo.

En passant devant l'église, Peppone vit l'autel, parce que la porte était ouverte ; alors il ôta rageusement son chapeau et le remit précipitamment afin que personne ne le vît. Mais le Christ l'avait vu et quand don Camillo vint lui rendre visite, il s'empressa de lui faire part de la chose.

— Peppone est passé par-là et m'a salué, dit-il tout content.

— Faites attention ! fit don Camillo, parce qu'il y en a un autre qui vous a embrassé et puis, pour trente pièces d'argent, vous a vendu. L'individu qui vous a salué est le même qui me disait, trois minutes plus tôt, que le jour du règlement de comptes, il trouverait toujours un 75 pour ouvrir le feu sur Votre Maison.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que je trouverais toujours une pièce de 81 pour tirer sur la Maison du Peuple !

— Je vois, dit Jésus ; le malheur c'est que la pièce de 81, tu l'as vraiment.

Don Camillo eut un geste d'impuissance.

— Jésus, dit-il, il y a de ces bibelots qu'on répugne à jeter, parce que ce sont des souvenirs. Nous sommes un peu sentimentaux, nous les hommes. Et puis, ces engins, ne sont-ils pas mieux chez moi qu'ailleurs ?

— Tu as toujours raison, don Camillo, répondit Jésus, jusqu'au moment où tu feras quelque bêtise.

— Pour cela je n'ai pas peur : j'ai le meilleur conseiller de l'univers, répliqua don Camillo.

Et cette fois Jésus ne sut plus que répondre.

LA PROCESSION

Toutes les années, pour la fête paroissiale, on portait en procession le Christ de l'autel ; la procession s'avavançait jusqu'au bord du fleuve et le prêtre bénissait les eaux pour qu'elles ne fassent pas de folies et qu'elles se comportent honnêtement. Il semblait que les choses dussent se passer fort bien, comme à l'accoutumée, et don Camillo mettait la dernière main au programme de la cérémonie, quand Brusco fit irruption au presbytère.

— Le secrétaire de la Section me prie de vous avertir qu'il participera à la procession avec la Section au grand complet et le drapeau.

— Je remercie le secrétaire Peppone, répondit don Camillo. Je serai très heureux de voir à la procession la Section au grand complet. Mais je leur demanderai d'être assez aimables pour laisser leur drapeau où il est. Les drapeaux politiques n'ont que faire dans les cortèges sacrés. Voilà les avertissements que je te prie de transmettre, moi.

Brusco s'en alla et peu après Peppone survint.

— Nous sommes aussi chrétiens que vous, cria-t-il dès son arrivée, sans même dire bonjour. Qu'avons-nous de différent des autres ?

— Serait-ce qu'on ne lève plus le chapeau en pénétrant chez autrui ?

Peppone arracha rageusement son chapeau.

— Maintenant, tu es un chrétien comme tous les autres, lui dit don Camillo.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas venir à la procession avec notre drapeau ? Est-ce le drapeau des voleurs et des assassins ?

— Non, camarade Peppone, répondit don Camillo en allumant un cigare. C'est un drapeau politique, et il ne peut venir à la procession. Il s'agit de religion en l'occurrence et non de politique.

— Mais alors vous devez laisser aussi où elles sont les bannières de l'Action catholique !

— Pourquoi ? L'Action catholique n'est pas un parti politique, puisque le secrétaire, c'est moi ! Je te conseille même de t'y inscrire et d'y inscrire tes camarades.

Peppone ricana :

— C'est plutôt vous qui devriez vous inscrire à notre parti pour sauver votre âme.

Don Camillo étendit plaisamment ses bras.

— Faisons une chose : nous restons chacun comme nous sommes et amis comme devant.

— Vous et moi, nous n'avons jamais été amis, affirma Peppone.

— Même quand nous étions au maquis ? interrogea don Camillo.

— Non ! ce n'était qu'une alliance stratégique.

Pour le triomphe de la Cause on peut faire alliance même avec les prêtres.

— Bien, dit calmement don Camillo ; en tout cas si vous voulez venir à la procession, laissez votre drapeau chez-vous.

Peppone grinça des dents :

— Si vous croyez que vous pouvez faire le Duce, vous vous trompez, Révérend ! Sans notre drapeau, pas de procession !

Don Camillo ne se troubla point pour si peu. « Ça lui passera », se dit-il. Et de fait on n'entendit pas un mot sur le sujet pendant les trois jours qui précédèrent la fête paroissiale. Mais le dimanche de la fête, des gens épouvantés firent irruption au presbytère une heure avant la messe. Le matin, de très bonne heure, les copains de Peppone avaient passé dans toutes les maisons pour avertir les gens que, s'ils tenaient à leur peau, ils feraient mieux de ne pas aller à la procession.

— On n'est pas venu chez moi, répondit don Camillo ; donc la chose ne m'intéresse pas.

La procession devait avoir lieu à la fin de la messe. Don Camillo alla donc à la sacristie revêtir les habits sacerdotaux pour la messe, et c'est là que le trouvèrent un groupe de paroissiens angoissés.

— Que fait-on ? lui demandèrent-ils.

— On fait la procession, bien sûr, répondit tranquillement don Camillo.

— Mais les autres sont capables d'envoyer des bombes sur le cortège ! dirent-ils. Vous ne pouvez exposer vos fidèles à un pareil danger ! À notre avis, il faudrait remettre la procession, avertir la gendarmerie de la ville et faire la procession quand il serait arrivé assez de gendarmes pour assurer la sécurité publique ; pas avant.

— Juste ! convint don Camillo. En attendant, nous nous amuserions à expliquer aux martyrs qu'ils ont été mal inspirés de prêcher la religion quand elle était interdite et qu'ils auraient dû attendre l'arrivée des gendarmes.

Après quoi, don Camillo montra à ses paroissiens où était la porte et ils s'en allèrent en rechignant.

Peu après arrivait un groupe de petits vieux et de petites vieilles qui tenaient à faire savoir à don Camillo qu'ils viendraient à la procession.

— Rentrez chez-vous tout de suite au contraire, leur dit don Camillo. Dieu tiendra compte de vos pieuses intentions. C'est un cas

justement où les vieillards, les femmes et les enfants doivent rester chez eux.

Le petit groupe d'audacieux qui, malgré tout, attendait don Camillo devant l'église se dispersa aux premières détonations. Ce n'étaient pourtant que des coups tirés en l'air par Brusco à titre de démonstration. Don Camillo trouva donc le parvis désert et lisse comme un billard.

— Alors, on y va ? demanda le Christ de l'autel. Le fleuve doit être magnifique avec tout ce soleil. Je le verrai vraiment avec plaisir.

— On y va, oui ! mais vous n'aurez que moi pour vous accompagner, dit don Camillo, si vous vous en contentez...

— Quand il y a don Camillo quelque part, il suffit largement, dit en souriant le Christ.

Don Camillo ajusta rapidement à sa taille la ceinture de cuir et le support, prit la grande croix sur l'autel, l'ancra dans le support et soupira :

— On aurait tout de même pu la faire un tantinet plus légère, cette croix !

— C'est à moi que tu viens le dire, à moi qui ai dû la traîner jusque là-haut ; et certes je n'avais pas ta carrure !

Quelques secondes après, don Camillo, portant la Croix, passait la porte de l'église, solennellement.

Le pays était désert. Les gens apeurés se terraient chez eux et regardaient don Camillo à travers leurs jalousies.

— Je dois avoir l'air de ces frères qui erraient seuls avec leur croix noire dans les villes dépeuplées par la peste, dit par-devers soi don Camillo. Puis il se mit à chanter avec sa grosse voix de baryton que le silence enflait démesurément. Il traversa la place, atteignit la rue principale ; mais là aussi le silence était complet. Un petit chien sortit d'une rue latérale et se mit innocemment à trotter derrière don Camillo.

— Allons, ouste ! dit don Camillo.

— Laisse-le, murmura le Christ du haut de sa croix. Ainsi Peppone ne pourra pas dire qu'il n'y avait même pas un chien à la procession !

Les maisons s'espaçaient, la rue faisait un tournant, puis se transformait en un chemin qui allait finir sur la berge du fleuve. Mais, au tournant, don Camillo se trouva brusquement devant un barrage : il y avait là deux cents hommes, muets, jambes écartées et bras croisés. Devant eux Peppone, les poings sur les hanches.

Don Camillo aurait bien voulu être un char d'assaut. Mais il n'était que don Camillo et, quand il fut à un mètre de Peppone, il s'arrêta. Il libéra la croix de sa ceinture et la brandit comme une

massue.

— Jésus, murmura-t-il, tenez-vous bien ! je frappe !

Mais Jésus n'eut pas besoin de se tenir parce que les hommes, comprenant tout aussitôt la situation, se tassèrent sur les trottoirs et un large sillon s'ouvrit dans le bloc. Seul Peppone resta au milieu de la rue, planté sur ses jambes et les poings sur les hanches. Don Camillo remit le pied de la croix dans la ceinture et marcha droit sur Peppone qui s'écarta.

— Je ne m'efface pas devant vous, mais devant lui, fit-il remarquer en indiquant le Christ.

— Alors enlève ce chapeau ! dit don Camillo sans le regarder.

Peppone ôta son chapeau et don Camillo passa solennellement entre les hommes de Peppone. Quand il fut sur la berge, il s'arrêta.

— Jésus, dit don Camillo à haute voix, si les quelques rares maisons honnêtes de ce cochon de pays pouvaient se mettre à flotter comme l'arche de Noé, je vous prierais de susciter une crue qui arrache la digue et submerge tout le pays. Mais comme les honnêtes gens vivent dans des maisons de brique tout comme les bandits, et qu'il serait injuste de les punir pour les fautes de cette fripouille de Peppone et de ses complices sans foi ni loi, je vous prie de sauver le pays des eaux et de lui donner la prospérité.

— Amen, dit la voix de Peppone dans le dos de don Camillo.

— Amen, répondirent en chœur les hommes derrière le dos de Peppone.

Don Camillo prit le chemin du retour ; quand il eut atteint le parvis, il se retourna pour que le Christ pût bénir une dernière fois le fleuve lointain.

Il aperçut alors, devant lui, le caniche, Peppone, les hommes de Peppone, et tous les habitants du pays – le pharmacien compris, bien qu'il fût athée : mais un prêtre de cette trempe, tonnerre de Zeus ! et qui rendit sympathique le Père Eternel, il n'en avait jamais vu !

LE MEETING

À peine Peppone lut-il sur les murs du village le manifeste qui annonçait un meeting du parti libéral, qu'il fit un bond et hurla :

— Ici, dans la place forte des Rouges, je permettrais une provocation pareille ? Nous verrons bien qui commande ici !

Il convoqua son état-major et l'on étudia et l'on analysa ce fait inouï. La proposition de mettre immédiatement le feu au siège du parti libéral fut écartée. Celle de supprimer le meeting également.

— C'est là le danger de la démocratie, conclut Peppone ; le premier imbécile venu peut se mettre à parler sur la place publique !

Ils décidèrent de rester dans l'ordre et la légalité : mobilisation générale de toutes les forces, organisation de brigades de surveillance pour éviter les pièges, occupation des points stratégiques, occupation permanente du siège de la Section, pelotons prêts à appeler du renfort.

— S'ils viennent tenir un meeting ici, c'est qu'ils se sentent plus forts que nous ; mais du moins ils ne nous prendront pas au dépourvu.

Les sentinelles postées à l'entrée de toutes les voies d'accès devaient signaler les mouvements suspects aux abords du pays, et elles entrèrent en service dès le samedi matin. Mais il n'y avait pas un chat sur les routes. Dans la nuit du samedi, Smilzo avisa un individu suspect qui se trouva être un banal ivrogne à bicyclette. Le meeting devait se tenir dans l'après-midi du dimanche et jusqu'à trois heures on ne vit personne.

— Ils arriveront tous par le train de 15 h 35, dit Peppone.

En conséquence il établit un service parfait aux environs de la gare. Mais le train arriva et il n'en descendit qu'un petit homme maigre, portant une mauvaise valise.

— Ils ont sûrement appris quelque chose et n'ont pas osé faire leur coup, dit Peppone.

Au même moment, le petit homme salua courtoisement Peppone et lui demanda s'il pouvait lui indiquer le siège du parti libéral.

Peppone le regarda interloqué.

— Le siège du parti libéral ?

— Oui, expliqua l'homme ; je dois prononcer un petit discours dans vingt minutes et je ne voudrais pas être en retard.

Peppone se grattait le crâne et les autres le regardaient faire.

— Vraiment c'est un peu difficile de vous expliquer, parce que le centre du village est à deux kilomètres environ.

L'homme eut l'air affolé.

— Puis-je trouver un moyen de transport ?

— J'ai mon camion devant la gare, grogna Peppone. Si vous voulez monter, venez.

Ils sortirent de la gare. Mais quand l'homme vit le camion plein de visages féroces, de foulards rouges et de décorations, il eut un moment d'hésitation.

— C'est moi le chef, dit Peppone. Montez donc devant avec moi.

À mi-chemin Peppone stoppa et regarda le petit homme en face de lui. Il avait un visage fin et maigre.

— Donc vous êtes libéral ? demanda Peppone.

— Oui, monsieur, répondit l'autre.

— Et vous n'avez pas peur de vous trouver au milieu de cinquante communistes ?

— Non, répondit tranquillement l'homme.

Des murmures pleins de menaces s'élevèrent parmi les hommes du camion.

— Qu'est-ce que vous avez dans cette valise ? Un jouet ? interrogea Peppone.

L'homme se mit à rire et souleva le couvercle.

— Pyjama, pantoufles, brosse à dents.

Peppone se tapa sur les cuisses et envoya son chapeau valser.

— Mais vous êtes fou ! Peut-on savoir pourquoi vous n'avez pas peur ?

— Mais justement parce que vous êtes cinquante et que je suis seul, expliqua tranquillement le petit homme.

— Cinquante ou pas cinquante, hurla Peppone, vous ne voyez pas qu'à moi tout seul et d'un seul revers de main, je peux vous envoyer rouler dans le canal ?

— Oh ! non ; non, je ne pense pas ! fit gentiment l'homme.

— Alors, vous êtes fou, ou inconscient, ou vous cherchez à embobiner les gens.

— C'est beaucoup plus simple, monsieur, dit l'homme en riant : je suis un honnête homme.

Peppone bondit sur son siège.

— Non, cher monsieur ; si vous étiez un honnête homme, vous ne seriez pas l'ennemi du peuple, l'esclave de la réaction, l'instrument du capitalisme.

— Je ne suis l'ennemi de personne et l'esclave de personne. Je pense autrement que vous ; c'est tout.

Peppone remit en marche et démarra en trombe.

— Vous avez fait votre testament avant de venir ? ricana-t-il en route.

— Non, répondit l'homme en toute innocence ; mon unique richesse est mon travail et je ne peux le laisser à personne.

Avant de pénétrer dans le village, Peppone stoppa un moment pour faire une communication à Smilzo qui était commissionnaire motorisé. Puis il fit quelques détours et s'arrêta devant le siège du parti libéral.

Ils trouvèrent portes closes.

— Ils doivent tous être sur la place, à m'attendre ; il est tard, dit l'homme.

Peppone fit un clin d'œil à Brusco.

— C'est probable, oui, fit-il.

Arrivés sur la place, Peppone et ses hommes descendirent, encerclèrent l'homme et lui ouvrirent un passage jusqu'à la tribune. L'homme monta et trouva une audience de deux mille personnes en foulards rouges.

L'orateur se tourna alors vers Peppone et lui demanda si, par hasard, il ne s'était pas trompé de meeting.

— Non, répondit Peppone. Le fait est que les libéraux sont en tout vingt-trois et ils ne ressortent pas distinctement dans la masse. Pour dire le vrai, à votre place, je ne me serais pas dérangé pour venir parler en un tel endroit.

— C'est que les libéraux ont plus confiance dans la correction démocratique des communistes que les communistes dans celle des libéraux, répondit le libéral.

Peppone la trouva un peu amère ; mais il se ressaisit et s'approcha du micro.

— Camarades ! cria-t-il. Je vous présente cet orateur qui prononcera un discours à l'issue duquel vous irez vous inscrire au parti libéral.

Un rire énorme accueillit cette présentation. Puis, le silence rétablit, l'orateur prit la parole.

— Je remercie votre chef de son amabilité ; mais j'ai le devoir de réfuter sa déclaration ; car si à la fin de mon discours vous alliez tous vous inscrire au parti libéral, je me sentrais obligé d'aller m'inscrire au parti communiste ; ce qui serait contraire à mes principes.

Il ne put poursuivre parce que, au même instant, une tomate rutilante vint s'écraser sur sa figure. La foule se mit à ricaner, mais Peppone pâlit.

— Ceux qui rient sont des cochons ! hurla-t-il dans le microphone.

Et la foule fit silence. L'homme n'avait pas bougé. Il s'essuya le visage du revers de sa main, tant bien que mal. Peppone était un impulsif : il lui tendit son mouchoir rouge. Sans le savoir il était

capable de gestes splendides.

— Je le portais au maquis, dit-il ; essuyez-vous !

— Bravo, Peppone ! hurla une voix tonnante d'un premier étage.

— Je n'ai pas besoin de l'approbation du clergé ! répondit superbement Peppone tandis que don Camillo se mordait *la* langue.

L'homme secoua la tête, puis s'approcha du microphone.

— Trop d'histoire est enfermée dans ce foulard rouge pour que je le trempe dans un épisode vulgaire de la vie quotidienne la moins héroïque. Un simple mouchoir suffira.

Peppone rougit et détourna la tête ; alors il se fit un grand mouvement dans la foule et les applaudissements éclatèrent tandis que le petit garçon qui avait lancé la tomate était chassé à coups de pied hors de la place.

L'homme reprit calmement son discours ; il parla sans amertume, en adoucissant les angles et en évitant de porter des coups trop durs ; il savait que, se fût-il déchaîné, personne ne lui aurait rien dit ; et c'eût été une lâcheté d'en profiter. Quand il eut fini on l'applaudit et la foule s'écarta pour le laisser passer. Il passa donc, mais, arrivé devant la mairie, il s'arrêta embarrassé, sa valise à la main ; il ne savait que faire ni où aller. Alors apparut don Camillo.

— Vous avez vite fait de vous mettre d'accord, les sans-Dieu communistes et les mange-prêtres libéraux ! s'exclama-t-il à haute voix.

— Quoi ! fit Peppone stupéfait en se retournant vers le petit homme. Vous êtes donc un mange-prêtre ?

— Mais... balbutia l'homme.

Taisez-vous, coupa don Camillo. Vous devriez avoir honte ; quand je pense que vous demandez l'Église libre dans l'État libre !

L'homme voulut protester, mais Peppone ne lui en laissa pas le temps.

— Bravo ! hurla-t-il. Serrons-nous la main. Quand il s'agit de bouffer le curé, je suis l'ami même des libéraux réactionnaires.

— Bien ! approuvèrent les hommes de Peppone.

— Vous êtes mon hôte ! poursuivit Peppone.

— Pas le moins du monde, répliqua don Camillo ; monsieur est mon hôte. Moi, je ne suis pas de ces mal embouchés qui lui ont envoyé des tomates à la figure.

Peppone se planta d'un air menaçant devant don Camillo.

— J'ai dit qu'il était mon hôte, dit-il en détachant ses mots.

— Comme je l'ai dit moi-même, repartit don Camillo ; nous allons le jouer au poing, ainsi tu recevras les coups qu'aurait dû prendre ta minable « Dynamo ».

Peppone serra les poings.

— Viens donc, lui dit Brusco, tu ne vas pas te battre avec un prêtre dans la rue !

On se décida, pour finir, en faveur d'une rencontre en terrain neutre. Ils allèrent tous les trois dîner hors du village chez Gigiotti, hôte absolument apolitique, et ainsi la bagarre de la démocratie se termina, elle aussi, par un match nul.

SUR LE BORD DU FLEUVE

De midi à trois heures, la chaleur, en ces pays étouffés entre le blé noir et le chanvre, est quelque chose qui se voit et se touche, quelque chose comme un voile de verre liquide bouillant qui se balance devant le visage, à deux centimètres du nez. Si vous passez sur un pont et regardez le canal, le fond apparaît tout sec et tout craquelé ; par-ci par-là un poisson mort. Et si, de la route, vous jetez un coup d'œil sur le cimetière placé en contrebas, il vous semble entendre le crépitement des ossements sous le soleil battant. Sur la route nationale navigue quelque charrette et sa montagne de sable ; le charretier dort étendu de tout son long sur le chargement, la panse au frais et le dos rôti, à moins qu'il ne soit occupé à pêcher avec un canif dans une demi-pastèque serrée entre ses genoux comme une gamelle. Par-delà la Grande-Digue, le fleuve s'étend désert, immobile, silencieux ; plutôt que fleuve, cimetière des eaux mortes.

Don Camillo se dirigeait vers la Grande-Digue avec un grand mouchoir blanc entre son crâne et son chapeau, par un après-midi d'août entre une heure et deux heures ; et à le voir tout seul sous le soleil, on ne pouvait rien imaginer de plus noir ni de plus prêtre.

— Si en ce moment même, dans un rayon de vingt kilomètres, il y a un seul être humain qui ne dorme pas, je veux bien qu'on me coupe la tête, se murmura-t-il à lui-même.

Il enjamba la digue et alla s'asseoir à l'ombre d'un épais bouquet d'acacias ; l'eau brillait à travers les feuilles. Il se dévêtit, plia soigneusement ses frusques, en fit un paquet qu'il dissimula dans les branches et n'ayant gardé que ses caleçons, il se jeta à l'eau. Pas un chat, personne ne pouvait le voir. C'était l'heure morte, et, en outre, il avait choisi un endroit retiré. Il ne voulut pas exagérer tout de même et après un bain d'une demi-heure il sortit de l'eau, se faufila sous les acacias et revint à sa cachette. Mais adieu les vêtements ! Ils n'y étaient plus. Don Camillo sentit le cœur lui manquer.

Ce ne pouvait être un vol. Une vieille soutane de prêtre toute déteinte ne fait envie à personne. Il y avait une machination là-dessous, à coup sûr ! Et d'ailleurs don Camillo ne tarda point à entendre des voix qui venaient de la digue. Bientôt il aperçut une troupe de garçons et de jeunes gens qui avançaient, Smilzo en tête ; alors il comprit. Tout aussitôt il fut pris du violent désir d'arracher une branche d'acacias et de l'essayer sur le dos des garnements. Mais les garnements n'attendaient que cela : voir sortir don Camillo en caleçon et jouer du spectacle.

Alors don Camillo replongea, nagea sous l'eau jusqu'à une petite île, grimpa et disparut dans les joncs. Mais, bien que les gars n'eussent rien vu, car don Camillo avait contourné l'île avant d'aborder, ils soupçonnèrent la chose et, riant et chantant, ils attendirent ! Don Camillo était assiégé. Comme l'homme fort est faible quand il se sent ridicule !

Don Camillo s'étendit au milieu des joncs et, lui aussi, attendit. C'est ainsi que, toujours dissimulé, il vit arriver Peppone, suivi de Brusco, de Bigio et de tout l'état-major. Smilzo donnait des explications avec de grands gestes et tout le monde riait. Puis il en arriva d'autres et don Camillo comprit que les Rouges s'apprêtaient à lui faire payer tous ses comptes, les vieux et les récents. Cette fois ils avaient trouvé le « hic », car, lorsqu'un homme s'est rendu ridicule, il ne fait plus peur à personne, même s'il a des poings qui cognent mille kilos et même s'il représente le Père Eternel.

— Jésus, dit-il, je suis honteux de m'adresser à vous en caleçon, mais c'est grave ; si vous ne jugez pas que j'ai commis un péché mortel en prenant un bain par cette chaleur, aidez-moi, parce que, seul, je n'arriverai pas à m'en sortir.

Ils avaient apporté des bouteilles de vin, des jeux de cartes et des accordéons ; la rive ressemblait à une plage en vogue. On voyait bien qu'ils n'avaient pas la moindre envie de quitter les lieux. Loin de là ! ils occupaient maintenant un demi-kilomètre de rivage et avaient dépassé en amont le gué fameux, envahi de broussailles à ses deux extrémités parce que depuis 1945 personne n'y mettait plus les pieds. En se retirant, les Allemands avaient fait sauter les ponts ; ils avaient pris aussi la précaution de miner la plage de part et d'autre du gué. Les détecteurs de mines, après quelques tentatives désastreuses, avaient renoncé à assainir l'endroit tant il était mal en point et ils l'avaient isolé avec du fil de fer barbelé. En ces points précis, il n'y avait pas de gars ; ce n'était pas nécessaire. Seul un fou aurait pu avoir l'idée d'aborder à ce terrain de choix. Ainsi aucune possibilité en amont à cause des mines, aucune possibilité en aval : don Camillo aurait débouché en plein milieu du village ; c'est un luxe que ne peut s'offrir un prêtre en caleçon. Don Camillo ne fit pas un mouvement. Étendu sur la terre humide, il se contentait de suivre le fil d'un raisonnement de sa façon tout en mastiquant un jonc.

— Eh bien, se dit-il pour finir, un homme respectable est respectable même en caleçon. L'important est qu'il fasse quelque chose de respectable et alors le vêtement ne compte plus.

Et voilà que le soir était tombé. Ses ennemis allumèrent des torches et des lampions. On aurait dit une soirée mondaine. Dès que le vert de l'herbe fut devenu noir, don Camillo se laissa glisser dans l'eau et remonta prudemment le courant jusqu'à ce que son pied heurtât le

fond, près du gué. Alors il obliqua carrément vers la rive. On ne pouvait pas encore l'apercevoir parce qu'il nageait sous l'eau, ne sortant la tête que pour aspirer l'air, de loin en loin. Mais le difficile était d'aborder. Il s'agrippa des deux mains à un buisson et se hissa ; mais le buisson céda et don Camillo retomba. Les assiégeants entendirent le bruit du plongeon et accoururent, mais don Camillo était déjà dans les broussailles. Ils se pressèrent de part et d'autre du terrain miné contre le fil de fer barbelé. La lune se leva et illumina le spectacle.

— Don Camillo ! hurla Peppone. Don Camillo !

Personne ne répondit et le silence retomba sur les assiégeants glacés d'effroi.

— Don Camillo ! hurla de nouveau Peppone. Ne bougez pas, au nom de Dieu ! Vous êtes dans la zone minée !

— Je le sais ! répondit tranquillement don Camillo du milieu des broussailles maudites.

Smilzo s'avança, un paquet à la main.

— Don Camillo ! hurla-t-il. Ne bougez pas ; il suffirait que vous touchiez une mine du bout du doigt pour sauter !

— Je le sais, répondit calmement don Camillo.

— Don Camillo, répéta Smilzo, c'était une stupide plaisanterie. Arrêtez-vous. Voilà vos vêtements !

Le visage de Smilzo ruisselait de sueur.

— Mes vêtements ? Merci, Smilzo ; si tu veux me les apporter, je suis là.

Un buisson s'agita parmi d'autres. Smilzo ouvrit la bouche ; puis se retourna vers les autres, perplexe. On entendit le petit rire ironique de don Camillo dans le silence. Peppone arracha le paquet de hardes des mains de Smilzo et s'écria :

— Je vous les apporte, moi, don Camillo.

Et il s'approcha du fil de fer barbelé. Il allait l'enjamber quand Smilzo, d'un bond, le rejoignit.

— Non, chef ! Qui casse, paye.

Et, reprenant le paquet, il pénétra dans l'enclos. Les spectateurs se retirèrent un peu ; ils se mordaient nerveusement les mains et s'essuyaient le front. Smilzo avançait lentement vers don Camillo ; le silence était lourd.

— Voilà, dit Smilzo avec un filet de voix quand il eut atteint le fourré où se cachait don Camillo.

— Bien ! dit don Camillo. Mais viens donc jusque-là ; tu as gagné le droit de voir ton prêtre en caleçon.

Smilzo s'exécuta.

— Et alors ? demanda don Camillo, que t'en semble ?

— Je ne vois rien ; que du noir partout et des points rouges qui tournent et puis la lune qui tourne aussi, balbutia-t-il.

Il haletait.

— J'ai bien chipoté quelque bêtise, j'ai bien donné quelques gifles, mais je n'ai jamais fait de mal à personne, poursuivit-il éperdu.

— Je te donne l'absolution, dit don Camillo.

Ils s'acheminèrent lentement vers la digue ; la foule retenait son souffle ; elle attendait l'explosion.

Ils enjambèrent le fil de fer barbelé et prirent la route ensuite, don Camillo toujours devant, suivi de Smilzo qui continuait à marcher sur la pointe des pieds comme si la route aussi était minée. Il avait la tête vide et tout à coup il s'affaissa. Peppone, qui suivait à vingt mètres avec la foule, se baissa sans quitter des yeux les épaules de don Camillo et attrapant Smilzo par le col de sa veste, il le traîna derrière lui comme un paquet de chiffons. À la porte de l'église, don Camillo s'arrêta un instant et salua la foule d'un geste plein de dignité, puis il entra.

La foule se dispersa dans le plus profond silence. Peppone resta seul planté sur le parvis, à regarder la porte fermée ; il tenait toujours par le col de sa veste Smilzo évanoui. Enfin il s'en alla, traînant derrière lui son fardeau.

— Jésus, demanda don Camillo au Christ crucifié, on sert aussi l'Église en sauvegardant la dignité d'un prêtre en caleçon ?

Le Christ ne répondit pas.

— Jésus, supplia don Camillo, j'ai peut-être fait un péché mortel en allant prendre un bain ?

— Non, répondit le Christ, mais tu as fait un péché quand tu as défié Smilzo de t'apporter tes habits.

— Je ne pensais pas qu'il me les apporterait. J'ai été imprudent, mais non pas assassin.

On entendit une explosion au loin, du côté du fleuve.

— Parfois un lièvre traverse le champ miné et fait éclater une mine, tenta d'expliquer don Camillo d'une pauvre voix. Alors je dois conclure que vous...

— Ne conclus rien, don Camillo, dit en souriant le Christ. Quand on a la fièvre, on ne peut rien conclure.

Cependant Peppone était arrivé à la porte de Smilzo. Il frappa et un vieillard vint lui ouvrir. Le vieux ne dit rien, prit le paquet et au même instant la mine explosa. Peppone hocha la tête ; il pensa une foule de choses apparemment, car il reprit le paquet, et donna à Smilzo une taloche qui lui remit les cheveux droits.

— En avant ! marche ! murmura Smilzo d'une voix lointaine, tandis que le vieux reprenait livraison.

LES BÊTES FÉROCES

Don Camillo courait en tous sens depuis une semaine ; il en oubliait de manger. Toujours à droite, à gauche ! Et voici que revenant d'un pays voisin, certain après-midi, il fut obligé de descendre de bicyclette : des hommes creusaient un fossé en travers de la route ! Le matin même il n'y avait encore rien...

— Nous faisons un nouveau conduit pour les eaux d'écoulement, expliqua un ouvrier. Ordre du maire.

Don Camillo ne fit qu'un saut jusqu'à la mairie, où il trouva Peppone, et il oublia aussitôt toute modération.

— Cette fois vous êtes fous ! s'exclama-t-il. Voilà que vous vous mettez à faire cette ordure de canal alors que c'est vendredi !

— Eh bien, dit Peppone avec de grands yeux, c'est défendu de creuser un fossé le vendredi ?

— Mais tu ne vois pas qu'il n'y a plus que deux jours d'ici dimanche ! rugit don Camillo.

Peppone prit la chose en considération. Il sonna et Smilzo accourut.

— Dis donc, Smilzo, le Révérend dit qu'il n'y a plus que deux jours d'ici dimanche ? Qu'en penses-tu ?

Smilzo se mit à étudier la question avec tout le sérieux requis. Il prit un crayon et fit des comptes sur un papier.

— Effectivement, conclut-il, et même si nous considérons qu'il est quatre heures de l'après-midi et que par conséquent il ne manque plus que huit heures pour arriver à minuit, il reste trente-deux heures seulement pour arriver à dimanche.

Don Camillo, écumant, suivit la démonstration ; puis il perdit son calme.

— J'ai compris, s'écria-t-il. Tout cela c'est pour boycotter la visite de l'évêque !

— Mon Révérend, que vient faire le fossé dans la visite de l'évêque ? Et puis, excusez-moi, mais qu'est-ce que c'est que cet évêque et que vient-il faire ?

— Prendre ton âme abominable et l'envoyer au diable ! hurla don Camillo. Il faut combler immédiatement le fossé, autrement dimanche l'évêque ne pourra pas passer.

Peppone fit l'idiot :

— Il ne pourra pas passer ? Et vous, comment êtes-vous passé ? Ils ont mis des planches sur le fossé si je ne me trompe ?

— Mais l'évêque vient en automobile ! s'exclama don Camillo. On ne peut faire descendre l'évêque de sa voiture !

— Excusez-moi ; je ne savais pas que les évêques ne pouvaient pas marcher à pied, répliqua Peppone. S'il en est ainsi, c'est une autre histoire ! Smilzo, téléphone en ville pour qu'on nous envoie aussitôt une grue. Nous la mettrons près du fossé ; ainsi, dès que la voiture de l'évêque arrive, on l'accroche au palan et la grue la transporte de l'autre côté. Compris ?

— Compris, chef. De quelle couleur vous la voulez, la grue ?

— Je la veux nickelée et chromée. Ce sera mieux.

Dans des cas pareils, même quelqu'un de moins bien outillé que don Camillo n'aurait pas tardé à jouer des poings. Mais justement dans des cas pareils don Camillo avait le privilège de redevenir immédiatement un homme calme. Car voici comment il raisonnait : « Si cet individu me provoque de façon si évidente, c'est qu'il attend de moi une certaine réaction. Donc, si je lui envoie mon poing dans la figure, je fais son jeu. D'ailleurs en l'occurrence, je frapperais le maire en fonction et non Peppone. Et, ce faisant, je déclencherai un esclandre qui rejaillirait sur l'évêque. » Ceci, il le pensa, et voici ce qu'il dit :

— Aucune importance ! Même les évêques peuvent aller à pied.

Le soir même, à l'église, il trouva des accents presque tragiques pour conjurer les fidèles de prier Dieu pour qu'il éclaire l'esprit embrumé du maire de façon qu'on puisse éviter les tracasseries d'un transbordement et leur éviter à eux-mêmes d'avoir à passer un à un sur la passerelle, rompant ainsi la belle ordonnance de la procession, et surtout il les supplia de prier Dieu pour que la passerelle ne se rompît pas au passage de l'évêque, ce qui transformerait ce jour de joie en un jour de deuil.

Cette harangue, pleine de perfidie, eut pour effet de déchaîner toutes les femmes. Au sortir de l'église, elles se rendirent en masse sous les fenêtres de Peppone et elles lui en dirent tant et tant qu'il finit par se mettre à la fenêtre et promit que le fossé serait comblé.

Et tout alla pour le mieux. Mais le dimanche matin, les murs du village étaient tapissés de grandes affiches :

« Camarades ! prenant prétexte de travaux d'intérêt public, la réaction a fomenté des troubles qui offensent notre sentiment démocratique. Dimanche prochain notre village doit recevoir la visite du représentant d'une Puissance étrangère, le même représentant qui a suscité indirectement ces indignes insurrections. Tenant compte de votre juste courroux et de votre indignation, nous sommes soucieux d'éviter toutes démonstrations qui pourraient compliquer nos relations diplomatiques avec ladite Puissance. Nous nous invitons en conséquence à vous contenter d'accueillir cette personnalité avec la

plus digne indifférence.

« Vive la République démocratique ! Vive le prolétariat ! Vive la Russie ! »

Le tout pimenté d'une mobilisation générale des Rouges, qui avaient très évidemment reçu la consigne de se promener en long et en large avec « la plus digne indifférence » en agitant leurs foulards rouges et en étalant des cravates de la même couleur.

Don Camillo, blanc comme un linge, passa dans l'église comme le vent, mais Jésus l'arrêta au passage.

— Don Camillo. Pourquoi es-tu si pressé ?

— Il faut que j'aie recevoir l'évêque, expliqua don Camillo. J'ai du chemin à faire et puis les rues sont pleines de foulards rouges et si l'évêque ne me voit pas, il se croira à Stalingrad.

— Et ces gens en foulards rouges, ce sont des étrangers ou bien des gens d'une autre religion ? s'informa le Christ.

— Non ! Ce sont ces mêmes bandits qu'on voit de temps en temps à l'église.

— S'il en est ainsi, don Camillo, il vaut mieux que tu remettes dans l'armoire de la sacristie l'instrument que tu as glissé sous ta robe.

Don Camillo releva sa robe, sortit le fusil et alla le serrer dans la sacristie.

— Tu le reprendras quand je te le dirai, moi, ordonna Jésus.

Don Camillo haussa les épaules :

— Si j'attends que vous me le disiez, soyons francs, j'attendrai longtemps. Vous ne me le direz jamais. Je l'avoue, très souvent, l'Ancien Testament...

— Allons, réactionnaire ! dit en souriant le Christ, tu te perds en bavardages et pendant ce temps, ton pauvre vieil évêque, seul et sans défense, est la proie de la démoniaque bête rouge !

Effectivement le pauvre vieil évêque sans défense était livré à la démoniaque bête rouge. Depuis sept heures du matin les fidèles s'étaient rangés le long de la grand-route de façon à former deux murs d'enthousiasme. Mais Peppone avait placé une sentinelle en avant-poste et dès que l'auto de l'évêque lui fut signalée, c'est-à-dire dès qu'il aperçut la fumée du pétard annonçant l'approche de l'ennemi, il fit avancer sa troupe et dans une manœuvre foudroyante, les effectifs rouges firent un bond en avant d'un demi-kilomètre. L'évêque en arrivant trouva la route occupée par l'armée rouge, c'est-à-dire pleine de gens qui allaient çà et là, bavardaient agréablement et affichaient le plus sublime désintéressement à l'égard de l'auto qui était obligée d'avancer à pas d'homme et de se frayer un chemin à coups de klaxon. C'était ce qu'on appelle une démonstration « de la plus digne indifférence » et Peppone mêlé aux manifestants indifférents, étouffait

de joie.

L'évêque, le fameux évêque que nous connaissons déjà, tout courbé et tout blanc, dont la voix paraissait venir d'une autre planète, comprît aussitôt cette « digne indifférence » et fit arrêter sa voiture. Puis comme c'était une voiture découverte, on put le voir s'affairer contre la poignée de la porte, pauvre vieillard débile ! Brusco tomba dans le piège et se précipita ; quand il comprit (pour l'aider à comprendre, Peppone lui avait donné un bon coup de pied) il était trop tard ; l'évêque avait déjà ouvert la portière.

— Merci, petit ! Il vaut mieux que j'achève le voyage à pied.

— Mais le village est encore loin, marmonna Bigio qui lui aussi reçut le coup de pied trop tard.

— Ça ne fait rien, répondit en souriant l'évêque. Je ne veux, en aucune façon, troubler vos réunions politiques.

— Ce n'est pas une réunion politique, expliqua Peppone tout assombri. Ce sont des ouvriers qui parlent tranquillement de leurs affaires. Restez donc dans votre voiture.

Mais le vieil évêque était déjà descendu et Brusco prit un second coup de pied parce que, le voyant incertain sur ses jambes, il lui avait offert son bras.

— Merci, merci, petit ! dit l'évêque.

Et il se mit en chemin après avoir fait signe à son secrétaire de ne pas l'importuner et de le laisser avancer seul.

C'est ainsi qu'il arriva à la zone occupée par les forces de don Camillo, ayant comme suite la horde rouge silencieuse et préoccupée, et à ses côtés Peppone lui-même, entouré de ses plus fidèles sujets ; car, comme l'avait dit très justement Peppone, il eût suffi qu'un de ces crétins fit un geste malheureux pour que la réaction s'en emparât, trouvant ainsi la grande occasion de sa vie.

— Le mot d'ordre est toujours le même, dit-il en conclusion : « la plus digne indifférence ».

Don Camillo se précipita au-devant de l'évêque dès qu'il l'aperçut.

— Monseigneur, s'écria-t-il au comble de l'excitation, pardonnez-moi, ce n'est pas de ma faute ! Je vous attendais ici avec tous les fidèles, mais au dernier moment...

— Ne vous inquiétez pas, dit en souriant l'évêque ; j'ai seulement voulu faire une petite promenade. Les évêques, quand ils vieillissent, ont de ces fantaisies !

Les fidèles applaudirent, les orchestres firent entendre leur musique et l'évêque regarda avec satisfaction autour de lui.

— C'est un beau pays, dit-il en se remettant en marche, vraiment beau, riant et très bien tenu. Vous devez avoir une administration très au fait de ses devoirs.

— On fait ce qu'on peut pour le bien du peuple, répondit Brusco, recevant son troisième coup de pied.

Arrivé sur la place, l'évêque vit la nouvelle fontaine et fit une autre halte.

— Une fontaine dans le bas-pays ? s'exclama-t-il. Il y a donc de l'eau ?

— Il suffit de savoir la trouver, Excellence, expliqua Bigio, qui avait le principal mérite de l'entreprise. Nous avons creusé à trois cents mètres et l'eau est venue avec l'aide de Dieu.

Bigio encaissa le coup de pied réglementaire et comme la fontaine était devant la Maison du Peuple, l'évêque ne put manquer de la voir.

— Et ce bel édifice, qu'est-ce que c'est ? s'informa-t-il.

— C'est la Maison du Peuple, répondit, cette fois, Peppone en se rengorgeant.

— Vraiment splendide ! s'exclama l'évêque.

— Vous voulez la visiter ? demanda sans réfléchir Peppone tandis qu'un formidable coup de pied le faisait sursauter. Et c'est don Camillo qui l'avait donné.

Le secrétaire de l'évêque, un petit homme maigre à lunettes, s'était précipité, protestant que ce n'était pas convenable mais déjà l'évêque pénétrait dans l'édifice. On lui fit tout voir et donc aussi la bibliothèque. L'évêque regarda les titres sur la tranche des volumes ; au casier « Politique » il ne découvrit que des opuscules et des livres de propagande. Il soupira. Peppone, qui s'en aperçut, lui murmura :

— Personne ne les lit, Monseigneur.

Il lui épargna les bureaux, mais ne put résister au plaisir de lui faire admirer la salle de réception-théâtre, et l'évêque se trouva nez à nez avec l'homme aux petits yeux et à la grosse moustache.

— Vous savez ce que c'est que la politique, Excellence, dit à mi-voix Peppone. Et puis, croyez-moi, ce n'est pas un mauvais homme au fond.

— Que le bon Dieu l'éclaire, lui aussi, répondit à mi-voix l'évêque.

Dans tout cela, la position psychologique de don Camillo était extrêmement spéciale. D'un côté il écumait de rage à voir Peppone profiter de la bonté d'un évêque pour lui faire visiter sa Maison du Peuple ; d'un autre côté il n'était pas fâché que l'évêque pût constater combien le pays était évolué et intelligent. Et, en outre, il n'était pas fâché que l'évêque mesurât la force des Rouges, ainsi il apprécierait à sa juste valeur la cité-jardin de don Camillo.

Quand la visite fut terminée, don Camillo se rapprocha de l'évêque.

— Dommage, Monseigneur, dit-il très haut pour que Peppone entende, dommage que M. Peppone ne vous ait pas fait voir aussi le dépôt d'armes ; il paraît que c'est le plus formidable de la région.

Peppone allait répondre, mais l'évêque ne lui en laissa pas le temps.

— Il n'est sûrement pas aussi fourni que le vôtre ! répondit en riant l'évêque.

— Joli ! approuva Bigio.

— Il a même un mortier de 81 enfoui quelque part, surenchérit Brusco.

L'évêque se tourna vers l'état-major :

— Vous l'avez voulu à nouveau ? Maintenant gardez-le. Ne vous avais-je pas dit qu'il était dangereux ?

— Il ne nous fait pas peur, dit Peppone avec une grimace.

— Il faut l'avoir à l'œil ! reprit l'évêque.

Don Camillo secoua la tête :

— Vous plaisantez toujours, Monseigneur ; mais vous n'avez pas idée de ce que sont ces gens-là.

En sortant, l'évêque vit l'affiche et s'arrêta pour la lire.

— Ah ! dit-il ; il doit venir ici le représentant d'une Puissance étrangère ? Quelle Puissance, don Camillo ?

— Je ne m'intéresse pas à la politique, répondit-il ; il faut le demander à celui qui a fait mettre l'affiche. Monsieur Peppone, Monseigneur désirerait savoir qui est le représentant de la Puissance étrangère qui doit venir ?

— Bah ! répondit Peppone, après un moment d'hésitation ; l'Amérique comme d'habitude.

— Je vois, dit l'évêque ; il s'agit encore de ce pétrole que les Américains viennent chercher par ici, je parie ! Je me trompe ?

— C'est cela, répondit Peppone ; c'est une honte ! le pétrole est à nous !

— Je comprends parfaitement, dit gravement l'évêque ; et vous avez bien fait de recommander le calme à vos hommes ainsi que la plus digne indifférence. À mon avis, nous n'avons rien à gagner à nous fâcher avec l'Amérique. Vous ne croyez pas ?

Peppone écarta ses deux bras.

— Monseigneur, vous me comprenez, on supporte tant qu'on peut puis un jour la moutarde vous monte au nez.

Quand l'évêque arriva devant l'église il trouva tous les enfants de la cité-jardin rangés en bon ordre, qui chantèrent un chant de bienvenue. Puis du groupe se détacha un énorme bouquet ; le bouquet avança lentement, puis se haussa devant l'évêque et parmi les fleurs apparut un enfant si petit, si joli, si bien frisé et si bien habillé que les

femmes en devinrent folles. Il se fit un grand silence et l'enfant récita tout d'un trait sans une hésitation, avec une voix claire comme un ruisseau, une petite poésie en l'honneur de l'évêque. À la fin la foule hurla d'enthousiasme, et l'on parla de prodige.

Peppone se rapprocha de don Camillo.

— Lâche ! lui dit-il à l'oreille, lâche, qui profitez de l'innocence d'un enfant pour me rendre ridicule devant tout le monde. Je vous romprai les os ! Quant à celui-là, je lui ferai voir de quel bois je me chauffe ! Vous me l'avez contaminé ; il ne me reste plus qu'à le jeter dans le Pô.

— Bon voyage ! répondit don Camillo ; c'est ton fils ; fais-en ce que tu voudras.

Cette brute de Peppone traîna le pauvre enfant jusqu'à la digue et là, il lui fit réciter trois fois de suite la poésie de bienvenue.

LA CLOCHE

Après avoir assailli Bigio au moins trois fois par jour et pendant une semaine en quelque lieu qu'il le rencontrât, en l'accusant de s'enrichir sur le dos du peuple ainsi que tous les autres peintres en bâtiment du village, en le traitant de chenapan et de bandit, don Camillo était arrivé à ses fins. Ils s'étaient mis d'accord sur le prix et Bigio avait refait la façade du presbytère. Maintenant don Camillo s'en donnait à cœur joie de contempler tant de blancheur, le vert tout frais des persiennes et ce plant de jasmin qui festonnait la porte ; il s'asseyait sur le banc au milieu du parvis, sortait sa moitié de cigare et jouissait de tant de beauté.

Mais à chaque fois, don Camillo levait finalement la tête sur le clocher et soupirait, pensant à Gertrude. Les Allemands la lui avaient emportée, sa Gertrude ; il y avait donc trois ans que don Camillo se mangeait le foie en pensant à Gertrude. C'est qu'elle était sa plus grosse cloche et, pour la remplacer, il fallait des sous ; tant de sous que, à moins d'un miracle, on ne les trouverait jamais.

— Ne te fais pas de mauvais sang, don Camillo, lui dit un jour le Christ de l'autel. Les paroisses marchent même avec une cloche de moins. En ces matières, ce n'est pas une question de vacarme ; Dieu a l'oreille fine ; il entend parfaitement même si on l'appelle en faisant tinter une clochette de la grosseur d'une noix.

— Bien sûr ! admit don Camillo. Mais les hommes sont durs d'oreille et les cloches servent surtout à appeler les hommes. Avec les hommes il faut parler fort. Celui qui parle le plus fort a raison.

— Persiste, don Camillo, et tu réussiras.

— J'ai tout essayé, Jésus ! Ceux qui seraient disposés à donner de l'argent n'en ont pas et les riches ne lâchent pas un sou même avec le couteau sur la gorge. En jouant aux courses, j'ai été par deux fois à deux doigts de... Hélas ! Si seulement quelqu'un m'avait donné un petit tuyau, un tout petit, l'ombre d'une indication ! Dix cloches, j'aurais acheté !

Le Christ sourit.

— Pardonne-moi ma négligence, don Camillo ; l'année prochaine, je suivrai les courses avec plus d'attention. Est-ce que les paris sportifs t'intéressent aussi ?

Don Camillo rougit.

— Vous m'avez mal compris ; je ne pensais pas à vous. Je parlais comme ça en général...

— J'aime mieux cela, dit gravement le Christ ; il est plus sage de

parler « en général », sur ces questions.

Quelques jours plus tard don Camillo fut appelé chez Mme Giuseppina, la patronne du Boscaccio, et quand il revint il étouffait de joie.

— Jésus ! s'exclama don Camillo en s'arrêtant au pied de l'autel. Demain vous verrez brûler devant vous un cierge de dix kilos ! Je vais aller moi-même l'acheter en ville, et s'ils n'en ont pas, je le ferai fabriquer spécialement pour moi.

— Et qui te donne les sous, don Camillo ?

— Ne vous inquiétez pas. Devrais-je vendre mon matelas, vous aurez votre cierge. Vous avez trop fait pour moi !

Enfin don Camillo se calma.

— Mme Giuseppina offre à l'église l'argent nécessaire pour refaire Gertrude.

— Mais comment lui en est venu l'idée ?

— Elle dit qu'elle avait fait un vœu, expliqua don Camillo. « Si Dieu m'aide dans une certaine affaire, j'offrirai la cloche à l'église. » L'affaire a marché et, grâce à votre aide, dans un mois la Gertrude élèvera de nouveau sa voix vers le ciel. Je vais commander le cierge !

Le Christ rappela don Camillo qui était parti à toute vapeur.

— Pas de cierge, don Camillo, dit-il sévèrement, pas de cierge !

— Et pourquoi ? s'étonna don Camillo.

— Parce que je ne suis pour rien dans cette affaire, répondit le Christ. Je n'ai pas aidé Mme Giuseppina. Je ne m'occupe pas de ces sortes de choses. Si je m'intéressais au commerce, celui qui gagne aurait des raisons, bien sûr, de me bénir, mais celui qui perd aurait des raisons de me maudire. Si tu trouves un porte-monnaie plein d'argent, ce n'est pas moi qui te l'ai fait trouver parce que ce n'est pas moi qui l'ai fait perdre à ton voisin. Allume le cierge devant l'intermédiaire qui a aidé Mme Giuseppina à gagner neuf millions. Je ne suis pas un intermédiaire.

Jamais la voix du Christ n'avait été aussi dure, et don Camillo mourait de honte.

— Pardonnez-moi ; je ne suis qu'un pauvre curé de campagne grossier et ignorant. Et j'ai le cerveau fumeux.

Le Christ sourit :

— Ne calomnie pas don Camillo ; don Camillo entend toujours ma voix ; il n'a donc pas un cerveau fumeux. C'est la culture qui enfume l'esprit, bien souvent. Ce n'est pas toi qui as péché non plus ! Ta reconnaissance m'émeut parce que, à la moindre joie, tu crois voir la main de Dieu. Et tes remerciements sont le fait d'un homme honnête. C'est Mme Giuseppina qui est malhonnête puisqu'elle croit pouvoir acheter la complicité de Dieu pour ses noires combinaisons.

Don Camillo qui avait écouté tête basse releva le front.

— Je vous remercie, Jésus. Je vais dire à cette usurière qu'elle garde ses sous. Mes cloches sont toutes honnêtes. Plutôt mourir sans avoir entendu de nouveau la voix de Gertrude.

Il s'éloigna fier et décidé et le Christ le laissa faire ; mais quand don Camillo fut à la porte, le Christ le rappela.

— Don Camillo, dit-il, je sais parfaitement ce que représente pour toi la cloche parce que je lis constamment dans ton cœur. Ton renoncement est si grand et noble qu'il suffirait à blanchir le bronze de la statue de l'antéchrist. Allons, va vite ; pars ! autrement, en plus de la cloche, je te passerai encore je ne sais combien de diableries !

Don Camillo ne bougeait toujours pas.

— Alors c'est vrai ? Je peux la garder ?

— Garde-la. Tu l'as bien gagnée !

En pareille circonstance don Camillo perdait immanquablement le nord. Il fit la génuflexion, se retourna, partit au pas de course, puis arrivé au milieu du chemin en patinant, il ne s'arrêta que sur le parvis.

Le Christ se réjouissait de voir cela aussi car, ce faisant, don Camillo louait encore le Seigneur.

Mais quelques jours plus tard, il se produisit du vilain. Don Camillo surprit un enfant qui gribouillait avec du charbon sur la façade blanche du presbytère ; l'enfant fila comme un écureuil, mais don Camillo bondit à sa poursuite ; la grâce de Dieu l'avait quitté.

— Je t'attraperai, dussé-je y laisser mes poumons ! cria-t-il.

Ce fut une course effrénée à travers champs et à chaque enjambée, la colère de don Camillo augmentait. Tout à coup l'enfant se trouva arrêté par une haie épaisse ; il se retourna et, terrifié, il cacha son visage dans ses mains ; aucun son ne sortait de sa bouche ouverte. Don Camillo arriva sur lui comme un tank, l'empoigna de la main droite et leva la gauche pour lui administrer un déluge de taloches. Mais le bras qu'il tenait dans sa main était si mince et si léger, que ses doigts s'ouvrirent d'eux-mêmes et le bras levé retomba. En regardant enfin l'enfant, il reconnut le fils de Straziami. Straziami était le plus misérable des acolytes de Peppone. Non qu'il fût paresseux, car il était toujours en train de chercher du travail ; mais parce que, sitôt qu'il en avait trouvé, il s'empressait de se disputer avec le patron qui le mettait à la porte ; il travaillait ainsi cinq jours par mois.

— Don Camillo, implora l'enfant, je ne le ferai plus !

— File ! lui dit brusquement don Camillo.

Mais tout de même, don Camillo n'était pas satisfait ; alors il envoya chercher Straziami qui arriva l'œil insolent, les mains dans les poches et le chapeau bien enfoncé sur le crâne.

— Que veut de moi le curé du peuple ? demanda-t-il avec arrogance.

— D'abord que tu enlèves ton chapeau, sinon je le fais voler d'un revers de main ; et ensuite que tu cesses de faire le mariole, parce qu'avec moi, ça ne prend pas.

Straziami était aussi maigre et minable que son fils ; une gifle de don Camillo l'aurait envoyé par terre. Il jeta donc son chapeau sur une chaise et prit un air excédé :

— Je suppose que vous voulez me parler de mon fils qui vous a sali votre palais épiscopal ? Je le sais déjà ; Votre Éminence grise sera servie ; ce soir il sera battu.

— Si tu as le courage de le toucher, je te tords le cou ! hurla don Camillo. Donne-lui plutôt à manger. Tu ne vois pas que ce malheureux n'est plus qu'un squelette ?

— Tout le monde n'a pas reçu du Seigneur la chance..., commença Straziami. Mais don Camillo ne le laissa pas achever.

— Quand tu trouves une place, garde-la au lieu de jouer au révolutionnaire.

— Vous, mêlez-vous de vos sales affaires ! répondit Straziami avec violence.

Puis il fit mine de s'en aller. Don Camillo l'attrapa alors par le bras. Mais le bras qu'il serra dans ses doigts était aussi maigre que celui de l'enfant et il lâcha prise.

Alors don Camillo alla s'en prendre à Jésus.

— Jésus, est-ce possible que je ne trouve jamais dans mes mains que des paquets d'os ?

— Tout est possible dans un pays travaillé par tant de guerres et de haines, répondit le Christ en soupirant. Cherche plutôt à tenir tes mains tranquilles.

Don Camillo alla au garage voir Peppone.

— En qualité de maire tu dois faire quelque chose pour le fils de ce malheureux Straziami, dit don Camillo.

— Avec les fonds que nous avons en caisse, je peux tout juste lui acheter un sucre d'orge.

— Alors, fais quelque chose en qualité de chef communiste. Straziami est l'un de tes plus acharnés acolytes si je ne me trompe.

— Idem, je peux lui acheter un autre sucre d'orge.

— Je t'en prie ! et tout l'argent que vous envoie la Russie ?

Peppone continua de limer avec application.

— Le courrier du Tzar a un peu de retard ; pourquoi ne me prêtez-vous pas un peu de l'argent que vous envoie l'Amérique.

Don Camillo haussa les épaules.

— Si tu ne comprends pas en qualité de maire ni en qualité de

chef de parti, tu devrais comprendre au moins en tant que père. Tu as un fils (d'où qu'il te vienne !) tu devrais comprendre la nécessité d'aider ce malheureux qui vient me salir le mur du presbytère avec du charbon. À ce propos, dis à Bigio qu'il vienne nettoyer ça, et gratis, sinon j'attaque votre parti dans le journal mural des démocrates chrétiens.

Peppone continua à limer, puis il dit :

— Le fils de Straziami n'est pas le seul malheureux qui aurait besoin de soleil et de bains de mer. Si j'avais trouvé l'argent, j'aurais fait une colonie.

— Mais cherche ! s'exclama don Camillo. Tant que tu restes là à limer des boulons, tu ne risques pas d'en trouver ! Les paysans sont pleins d'or !

— Mais ils ne lâchent pas un centime, mon Révérend, ils donneraient de l'argent si la colonie était destinée à engraisser leurs veaux ; pas pour autre chose. Mais pourquoi n'allez-vous pas taper le Pape ou Truman ?

Ils discutèrent deux heures et frôlèrent la bagarre au moins trente fois. Don Camillo rentra fort tard.

— Qu'y a-t-il de neuf ? interrogea le Christ. Tu me parais bien agité.

— Comment ne le serais-je pas ! J'ai dû discuter deux heures pour convaincre un maire prolétaire de la nécessité de fonder une colonie de vacances ; puis j'ai dû discuter encore deux heures pour convaincre un avare capitaliste de lâcher l'argent nécessaire. Il n'y a pas de quoi être gai !

— Je te comprends ! répondit le Christ.

— Jésus ! finit par dire don Camillo, il faut me pardonner si je vous ai enrôlé aussi dans cette affaire.

— Moi ?

— Oui ! Pour persuader cette usurière de se séparer de son argent, je lui ai dit que cette nuit vous m'étiez apparu en songe pour me dire que vous préféreriez voir l'argent utilisé pour une œuvre de charité plutôt que pour l'achat d'une cloche.

— Et après cela, tu as encore le courage de me regarder, don Camillo ?

— Oui ! répondit tranquillement don Camillo, la fin justifie les moyens.

— J'ai le sentiment que les textes de Machiavel ne sont pas de ces textes sacrés sur quoi tu doives asseoir ta conduite ! s'exclama le Christ.

— Jésus, répliqua don Camillo, je dis peut-être un blasphème, mais Machiavel est parfois bien utile lui aussi.

— Ce n'est pas faux, admit le Christ.

Quand dix jours plus tard les enfants qui partaient pour la colonie passèrent devant l'église en chantant, don Camillo courut leur dire au revoir et les inonda d'images saintes. Le dernier de la file était le fils Straziami. Quand il l'aperçut, le visage de don Camillo se rembrunit.

— Quand tu auras forci, toi, nous réglerons nos comptes ! dit-il, menaçant.

En se retournant, il aperçut le père qui suivait à quelque distance la troupe des enfants et il eut une grimace de dégoût.

— Famille de criminels ! marmonna-t-il en lui tournant le dos. Puis il rentra au presbytère.

Dans la nuit, il rêva que Jésus lui apparaissait pour lui dire que l'argent de Mme Giuseppina serait mieux employé pour une œuvre de charité qu'à l'achat d'une cloche.

— Déjà fait ! murmura don Camillo dans son sommeil.

UN VIEIL ENTÊTÉ

Quand, en 22, on brûlait les coopératives socialistes dans le bas-pays, Maguggia était déjà le « vieux Maguggia » ; grand, maigre, la barbe longue. En ce temps-là, arriva jusque dans notre village une de ces brigades en camion et tout le monde s'enferma chez soi ou s'enfuit du côté des digues ; sauf toutefois le vieux Maguggia qui resta à son poste. Aussi, quand les saboteurs arrivèrent à la coopérative, trouvèrent-ils notre Maguggia à pied d'œuvre derrière son comptoir.

— Ici la politique n'a rien à voir, dit-il au meneur. C'est une question administrative. Cette coopérative, c'est moi qui l'ai fondée et je l'ai toujours administrée. Les comptes ont toujours été réguliers et je veux qu'ils le restent. J'ai fait sur cette feuille le compte de ce que j'ai en magasin ; donnez-moi une décharge et puis brûlez tout ce que vous voulez.

C'étaient tous des têtes de bois, sans l'ombre de bon sens, car il faut être dépourvu de bon sens pour faire de la politique en brûlant le fromage à râper, le lard, la charcuterie, la farine, en défonçant à coups de hache les récipients de cuivre des laiteries et en assommant les porcs à coups de crosse, toutes méthodes adoptées alors dans les bas-pays pour supprimer les coopératives socialistes. Les têtes de bois répondirent à Maguggia qu'ils lui donneraient une décharge, oui, mais de coups de bâton. Toutefois ils prirent le temps de se gratter un peu la panse ; après quoi ils contrôlèrent le relevé de Maguggia et inscrivirent au bas de la feuille : « Exact ».

— Pour le remboursement, adressez-vous à l'administration, dirent-ils en riant.

— Je ne suis pas pressé ; j'ai le temps ; faites donc à votre convenance, répondit le vieux Maguggia en s'en allant.

Il s'arrêta à quelques mètres pour voir brûler la coopérative ; quand elle ne fut plus qu'un tas de charbon, il rentra chez lui. Personne ne chercha à lui faire du tort ; il vécut sur son morceau de terre et on ne l'aperçut plus jusqu'à ce jour de 1944 où don Camillo le vit arriver au presbytère.

— On m'a proposé d'être maire ; j'ai refusé ; alors ils veulent envoyer mon fils travailler en Allemagne. Pouvez-vous m'aider ?

— Oui, dit don Camillo.

— Un moment, don Camillo ; qu'il soit bien clair que je vous demande votre aide à vous, don Camillo, parce que je vous estime, non au prêtre ; car en tant que prêtre, je ne dois pas vous estimer.

Le vieux Maguggia était un « socialiste historique », de ceux qui

attendent avec impatience de mourir pour infliger au prêtre l'affront de refuser les derniers sacrements et pour demander qu'on joue l'Internationale à leur enterrement. Don Camillo croisa ses mains derrière son dos et pria mentalement le Christ de bien les tenir.

— Écoutez ! reprit don Camillo. Comme homme, je vous mettrais volontiers dehors à coups de pied. Comme prêtre, je dois vous aider. Mais qu'il soit bien clair entre nous, que j'aide l'honnête homme que vous êtes, non l'anticlérical.

Il garda le fils de Maguggia caché dans le clocher pendant dix jours, puis il l'expédia en lieu sûr sous un chargement de foin.

Fini le pétrin, les années se remirent à couler et un jour l'on apprit que le vieux Maguggia était très malade, que ce n'était plus qu'une question d'heures. Don Camillo vit arriver enfin un voisin de la part du vieux Maguggia.

Don Camillo sauta sur sa bicyclette et partit comme le vent. Le fils de Maguggia l'attendait devant la maison.

— Je regrette, don Camillo, mais il vous faut passer par-là.

Il lui fit contourner la maison et l'amena sous la fenêtre de la chambre du vieux.

— Je regrette, dit Maguggia de son lit de mort que l'on avait tiré près de la fenêtre, mais j'avais juré qu'aucun prêtre ne passerait le seuil de cette maison ; il ne faut pas vous offenser.

Don Camillo avait une envie folle de s'en retourner, mais il resta.

— Puis-je vous parler comme à un homme et non comme à un prêtre ? demanda le vieux.

— Parlez.

— Je veux mourir sans laisser de dettes. Je vous ai fait venir pour vous remercier d'avoir sauvé la vie à mon fils.

— Je n'y ai aucun mérite ; il faut remercier Dieu si votre fils en a réchappé, pas moi.

— Don Camillo, ne mêlons pas ces choses à la politique. Laissez-moi mourir en paix.

— Vous ne pouvez mourir en paix si vous ne mourez pas dans la grâce de Dieu ! s'exclama don Camillo. Pourquoi donc vous haïssez-vous tant vous-même, vous qui avez tant aimé les autres.

Le vieux Maguggia secoua la tête.

— Qu'est-ce que ça vous fait, à vous ? demanda-t-il.

Puis il ajouta :

— Je comprends ; vous pensez à l'enterrement civil, parce que les enterrements civils vous font du tort, à vous, prêtres. Bon ; s'il n'y a que cela pour vous faire plaisir, je demanderai par testament des funérailles religieuses ; je ne veux pas laisser de rancœur et je vous le

dois.

— Mon plaisir, ce serait de vous expédier en enfer ! s'écria don Camillo ; je ne tiens pas boutique !

Le vieux poussa un soupir et don Camillo reprit son calme.

— Maguggia, réfléchissez un instant et moi je vais prier Dieu qu'il vous éclaire.

— C'est parfaitement inutile, répliqua le vieux. Dieu m'a toujours éclairé sinon je n'aurais pas observé ses commandements comme je l'ai fait. Mais je ne veux pas me confesser parce qu'autrement vous penseriez que le vieux Maguggia a tenu bon contre les prêtres tant qu'il était en bonne santé, puis que, se voyant en mauvaise posture, il a eu la frousse et il a cédé.

Don Camillo haletait.

— Mais si vous croyez en Dieu et à l'enfer, pourquoi ne voulez-vous pas mourir comme un bon chrétien ?

— Pour ne pas donner cette satisfaction à un prêtre ! répondit, tête, le vieux Maguggia.

Don Camillo retourna chez lui dans la plus extrême agitation et alla tout raconter au Jésus de l'autel.

— Est-il Dieu possible qu'un honnête homme accepte de crever comme un chien par simple orgueil ?

— Don Camillo, tout est possible quand la politique entre en jeu, soupira le Christ. Sur un champ de bataille, l'homme peut pardonner à son ennemi et partager avec lui son pain ; mais l'homme politique hait son adversaire, et le fils peut tuer le père, et le père le fils pour un mot.

Don Camillo marcha en tous sens dans l'église puis s'arrêta de nouveau.

— Jésus, dit-il avec un grand geste, s'il est écrit que Maguggia doit mourir comme un chien, il est inutile d'insister. Que la volonté de Dieu soit faite !

Deux jours plus tard, on apprit que le vieux Maguggia avait été opéré et que tout s'était merveilleusement passé. Et un mois plus tard, don Camillo le vit apparaître en personne au presbytère, tout ragaillardi.

— Maintenant les choses sont bien différentes, dit-il sans préambule. Je dois remercier le Bon Dieu, comme ça se fait ; donc je désire communier. Mais comme c'est une affaire entre moi et le Père Éternel et non entre mon parti et le vôtre, je vous serais reconnaissant de ne pas convoquer à la cérémonie tous les rats d'église de la région, avec fifres et lampions.

— Ça va, dit don Camillo ; demain à cinq heures il n'y aura que le chef de mon parti.

Quand Maguggia fut parti, le Christ demanda à don Camillo qui était le chef de son parti.

— C'est vous, répondit don Camillo.

— Don Camillo, ne fais pas dégénérer la chose en politique, lui dit le Christ en souriant. Et avant de dire que la volonté de Dieu est de faire mourir un honnête homme comme un chien, réfléchis cinq minutes.

— On dit tant de choses ! répondit don Camillo. Il ne faut pas y faire attention.

GRÈVE GÉNÉRALE

Don Camillo fumait son demi-cigare devant le presbytère quand un cycliste arriva à fond de train et c'était Smilzo. Il avait appris une nouvelle façon de freiner : « le frein à la Togliatti » comme il l'appelait ; toute une manœuvre compliquée à l'issue de laquelle il se retrouvait debout à l'arrière de la bicyclette, la roue serrée entre les jambes, ou alors, étendu de tout son long par terre sous la bicyclette. Don Camillo le regarda faire : il freina à la Togliatti, abandonna sa machine contre le mur de l'église et se jeta sur la porte du clocher. Il la secoua, inutilement d'ailleurs parce qu'elle était fermée à clef.

— Il y a le feu ? s'informa don Camillo en s'approchant.

— Non ; il y a que le gouvernement est un porc ; alors il faut convoquer l'assemblée du peuple.

Don Camillo retourna s'asseoir.

— Va le convoquer à bicyclette, le peuple. On met un peu plus de temps, mais on fait moins de bruit.

Smilzo eut un geste résigné.

— Ça va, dit-il ; celui qui commande a toujours raison ; le chef fait la loi.

Il reprit sa bicyclette et s'éloigna ; mais à peine arrivé à l'angle du presbytère, il lâcha sa bicyclette et piqua une course jusqu'au clocher. Quand don Camillo s'en aperçut il était trop tard ; Smilzo était déjà en train de grimper comme un écureuil le long du câble du paratonnerre. Arrivé au dernier étage de la tour, il atteignit l'échelle, continua à grimper jusqu'à la chambre des cloches et sonne que tu sonneras ! Don Camillo prit la chose comme elle venait ; inutile d'espérer que Smilzo redescende et de lui casser un balai sur le dos ; si vraiment la corde était usée cela ne servirait qu'à mettre tout le monde contre lui ; don Camillo s'abstint donc. Toutefois, avant de rentrer au presbytère, il alla faire un petit tour du côté de la bicyclette, desserra l'écrou du moyeu, détacha la roue avant et l'emporta chez lui.

— Comme ça, tu pourras freiner à la Gasperi, marmonna-t-il en tirant son verrou.

Les cloches sonnèrent pendant une demi-heure. Quand tout le monde fut rassemblé, Peppone se mit au balcon de la mairie et prit la parole.

— Sous un gouvernement réactionnaire et antidémocratique, l'abus devient légal. C'est ainsi que la loi commande que la sentence d'expulsion prononcée contre le métayer Polini Artemio soit exécutée ;

mais le peuple ne le permettra pas et défendra ses droits.

— Bravo ! hurla la foule.

Peppone continua sur ce ton pendant vingt minutes ; son discours fut suivi d'une huée de protestation à l'adresse du gouvernement, puis on procéda à l'élection d'une commission, laquelle commission rédigea un ultimatum pour le préfet : ou la sentence serait suspendue et le procès effectivement entamé en vue de l'annulation de la sentence, ou ce serait la grève générale. Délai : vingt-quatre heures.

La ville envoya des émissaires, puis la commission alla en ville ; puis il y eut un échange de télégrammes et des coups de téléphone, puis les vingt-quatre heures furent portées à quarante-huit, puis à quatre-vingt-seize ; mais après tout cela, ils n'étaient pas plus avancés et ils décrétèrent la grève générale.

— Personne ne doit travailler pour quelque raison que ce soit, déclara Peppone. Quand on dit : grève générale, cela veut dire qu'on s'abstient de travailler ; il n'y a pas d'exception. Nous instituerons des brigades de surveillance et à la première infraction, nous interviendrons immédiatement.

— Et les vaches ? intervint Brusco. Il faudra bien leur donner à manger et les traire ! Et si on les traite, on ne peut jeter le lait. Il faut donc faire fonctionner les fromageries.

Peppone éclata.

— C'est la malédiction des pays agricoles ! En ville, on a vite fait d'organiser une grève générale ! On ferme les usines et les bureaux et puis bonsoir ! Pas besoin de les traire, les machines ! Même après quinze jours de grève il n'arrive rien ; il suffit de les remettre en marche et elles marchent. Mais si on laisse crever une vache, impossible de la remettre en marche ! Toutefois, nous avons la chance d'être sur une route importante ; en la bloquant nous arrêtons le trafic de toute la région. En outre, nous pourrions donner à la grève un caractère national en enlevant cinquante mètres de rail sur la voie ferrée. La ligne serait ainsi interrompue.

Bigio haussa les épaules.

— Toi, tu enlèves les rails ; mais deux heures après arrivent trois autos blindées ; elles remettent les rails ; après quoi, tu ne les enlèves plus.

Peppone répliqua qu'il se fichait des autos blindées ; mais il demeura sombre.

— Bah ! dit-il ensuite pour se consoler, la grève générale aura l'effet qu'elle aura ; l'important est que la sentence ne soit pas mise à exécution. C'est là l'essentiel. Nous organiserons des groupes de défense et s'il faut tirer, nous tirerons !

Bigio se mit à rire.

— S'ils veulent l'expulser, ils l'expulseront, dit-il ; c'est comme pour les rails. Arrivent cinq autos blindées et tu es refait.

Peppone s'assombrit encore davantage.

— Toi, pense à organiser les barrages, les systèmes de liaison, et des postes de surveillance avancés. Envoie Smilzo et Patirai avec des fusées. Place quelqu'un le long des digues. Peu importe qui ; les blindés ne se promènent pas sur les digues ni dans l'eau. Pour le reste, je m'en occupe.

Dans les trois jours qui suivirent, on vit beaucoup de meetings et de défilés ; mais il ne se passa rien. Le blocus de la région fonctionnait à merveille : les voitures arrivaient, s'arrêtaient, les chauffeurs juraient, faisaient machine arrière, et allaient prendre des voies transversales à huit ou neuf kilomètres de là.

Don Camillo ne mit pas le nez dehors ; mais il n'ignorait rien. Grâce à la mobilisation générale spontanée des vieilles femmes, c'était un va-et-vient continu de grand-mères et d'arrière-grand-mères entre le presbytère et les maisons du village. Mais elles ne lui apportaient que des broutilles. La seule nouvelle importante lui arriva vers la fin du troisième jour et c'est la veuve Gipelli qui la lui apporta.

— Peppone a fait un grand meeting et j'ai tout entendu, dit-elle. Il était d'humeur noire ; il doit y avoir du vilain par-là autour. Il criait comme un damné. Il a dit que ceux de la ville peuvent décider ce qu'ils voudront, mais l'expulsion ne se fera plus. Il a dit que le peuple défendrait ses droits à tout prix.

— Et le peuple, que disait-il ?

— C'étaient tous des Rouges ; il en était venu des autres sections et ils criaient comme des sauvages.

— Que Dieu les éclaire ! dit don Camillo, en étendant les bras.

Vers les trois heures de la nuit, don Camillo s'éveilla. Quelqu'un envoyait des cailloux sur ses volets. Don Camillo connaissait son monde ; aussi, se garda-t-il de se mettre à la fenêtre. Il descendit au rez-de-chaussée sans faire de bruit et s'approcha de la lucarne à demi dissimulée sous la vigne grimpante de la façade du presbytère. Il aperçut alors entre les volets Brusco et alla ouvrir.

— Que t'arrive-t-il, Brusco ?

Brusco entra et pria don Camillo de ne pas faire de lumière. Il lui fallut quelques minutes avant de se décider ; puis il se mit à parler à voix basse.

— Don Camillo, dit-il, ça y est ; ils arrivent demain.

— Qui ?

— Les gendarmes et la police avec les autos blindées, pour faire exécuter la sentence d'expulsion.

— Je ne vois rien d'étonnant à cela. C'est la loi. La justice a

décidé que Polini a tort et Polini doit s'en aller.

— Belle justice ! s'exclama Brusco ; ça s'appelle se moquer du peuple !

— J'ai l'impression, fit observer don Camillo, que ce n'est pas l'heure de venir discuter sur ce sujet.

— La question n'est pas là en effet, répliqua Brusco. La question, c'est que Peppone a déclaré que l'expulsion ne se ferait pas et quand il a pris une décision, vous savez ce que c'est ; il y a de quoi avoir des sueurs froides.

Don Camillo se mit les poings sur les hanches.

— Viens au fait, Brusco !

— Eh bien, murmura Brusco, voilà : si nous voyons une fusée verte puis une fusée rouge du côté de la ville, ça signifie que les autos blindées arrivent de ce côté et alors le pylône du pont sur le Petit Fleuve saute. Si nous voyons une fusée verte puis une fusée rouge du côté opposé, alors c'est le Grand Canal qui saute.

Don Camillo empoigna Brusco par le devant de la veste.

— Nous les avons minés, poursuivit tant bien que mal Brusco, Peppone et moi, il y a deux heures ; Peppone attend le signal sur le Petit Fleuve et moi je l'attends sur la digue du Grand Canal.

— Toi, tu es là et tu ne bouges plus, ou je t'étends ! s'exclama don Camillo. Et même tu vas m'accompagner ; nous allons désamorcer la mine.

— C'est fait, répondit Brusco. Je suis le dernier des lâches parce que j'ai trahi Peppone. Mais il m'a semblé que c'était une lâcheté plus grande encore de ne pas le trahir. Dès qu'il l'apprend, il me tue !

— Il ne le saura pas, répondit don Camillo ; reste là et ne bouge pas. Je vais m'occuper de ce fou. Devrais-je lui fracasser le crâne.

Brusco était inquiet.

— Qu'allez-vous faire ? Dès qu'il vous apercevra, il comprendra tout et, plutôt que de se laisser avoir, il fera sauter la mine sans attendre les fusées. Et puis, comment arriverez-vous jusqu'à la digue ? Il faut traverser le pont, et cent mètres avant le pont Bigio monte la garde.

— Je passerai par les champs.

— Mais alors, il vous faudra traverser le fleuve !

— Dieu m'aidera !

Don Camillo s'enveloppa d'un grand manteau noir, sauta par-dessus la haie de son jardin et tomba en plein champ. Il était maintenant quatre heures et l'aube blanchissait. Il passa entre les rangées de vigne, se mouilla les pieds dans la luzerne, mais il arriva tout de même sans être découvert jusqu'à la digue du Petit Fleuve. À cent mètres du pont sur la rive opposée, Peppone était aux aguets.

Don Camillo n'avait pas de plan ; il est difficile de faire un plan en pareille circonstance. Il faut venir sur les lieux et puis voir. On décide sur place.

Il se faufila sous un buisson, s'agrippa au talus et regarda par-dessus la digue. Peppone était debout sur la digue opposée, presque en face de lui, et regardait vers la ville. Il avait à côté de lui la boîte contenant la mèche et sa main était sur le détonateur. Don Camillo mit au point en deux : minutes une manœuvre qui devait lui éviter de se noyer sous le pont où le courant est rapide et l'eau profonde ; mais comme il s'apprêtait à courir vers l'amont, un sifflement se fit entendre et la fusée verte monta dans le ciel du côté de la ville. La fusée rouge allait suivre.

— Jésus ! implora don Camillo, fais-moi oiseau et poisson pendant dix minutes !

Et renonçant à sa manœuvre, il se jeta dans l'eau sous le pont. Ses brassées de titan y furent pour beaucoup, le Père Eternel fit le reste, mais le fait est que don Camillo était déjà collé à un pilier du pont comme une huître quand Peppone s'entendant appeler se retourna. Et au même instant monta dans le ciel la fusée rouge.

— Don Camillo, ôtez-vous de là ! hurla Peppone. Laissez-vous porter vers l'aval ! Tout va sauter !

— Nous sauterons ensemble, répondit don Camillo.

— Enlevez-vous de là ! répéta Peppone la main toujours sur le détonateur. Le pont va vous engloutir !

— Tu t'arrangeras ensuite avec le Seigneur, répondit don Camillo en se serrant davantage contre le pilier.

On entendait les autos approcher. Peppone se démena comme un fou en hurlant de nouveau, puis il lâcha le détonateur et s'assit sur la digue. Les voitures passèrent en vrombissant sur le pont. Après un peu de temps, Peppone se leva ; don Camillo était toujours agrippé au pilier.

— Enlevez-vous de là, satané prêtre ! s'écria Peppone hors de lui.

— Si tu ne coupes pas les fils et ne jettes pas la mine dans l'eau je reste là jusqu'à l'année prochaine. Il me plaît beaucoup ce pilier.

Peppone s'exécuta, la rage au cœur. Alors don Camillo lui dit :

— Maintenant viens me donner un coup de main.

— Si vous m'attendez, vous allez prendre racines, dit Peppone et il se coucha contre un pied de mimosa. C'est là que le rejoignit don Camillo.

— Je suis déshonoré, dit Peppone ; je vais démissionner.

— J'ai le sentiment, au contraire, que tu te serais déshonoré en faisant sauter le pont.

Et qu'est-ce que je dirai au peuple ? J'avais promis d'empêcher

l'expulsion !

— Tu diras qu'il t'a paru stupide de t'être battu pour l'Italie, et ensuite de te battre contre elle.

Peppone approuva.

— C'est assez vrai, admit-il. Du moins dans la mesure où je suis maire. Mais en tant que chef du parti, que dois-je dire ? J'ai compromis le prestige des miens.

— Pourquoi ? Est-il dit dans les règlements du Parti que vous devez tirer sur les gendarmes ? Explique donc à ces têtes de bois que les gendarmes sont, eux aussi, des prolétaires exploités par les capitalistes !

— En effet, par les capitalistes et par les prêtres cléricaux ! surenchérit Peppone.

Don Camillo était trempé et n'avait pas envie de se disputer. Il se contenta d'une petite mise au point.

— Prêtres cléricaux ! ça ne veut rien dire !

— Bien au contraire ! ça signifie quelque chose ; vous par exemple, vous êtes prêtre, oui, mais pas prêtre clérical.

Tout rentra dans l'ordre ensuite, parce que, en compensation de l'expulsion de Polini, on accorda finalement à la commune les fonds nécessaires pour reconstruire en pierre le pont de bois sur le Grand Canal, et ainsi s'acheva la grève générale. (« Devant l'intérêt de la masse, nous avons cru bon de sacrifier l'intérêt d'un individu, le métayer Polini Artemio. De toute façon la dette est remise ; elle n'est pas réglée ; nous avons un compte ouvert avec le gouvernement, camarades ! »)

Par la suite, don Camillo fit savoir en chaire qu'un paroissien avait retrouvé une roue de bicyclette ; qu'on pouvait venir la réclamer au presbytère. Smilzo se présenta donc au presbytère dans l'après-midi ; il prit sa roue, et au derrière, un coup de pied de deux tonnes !

— Nous réglerons, nous aussi, nos comptes plus tard, quand ce sera la deuxième vague.

— N'oublie pas que je sais nager ! répondit don Camillo.

CEUX DE LA VILLE

Mais les Rouges que don Camillo n'arrivait pas à digérer, c'étaient ceux de la ville. Les prolétaires de la ville se tiennent normalement tant qu'ils sont en ville ; mais à peine lâchés hors de leur milieu naturel, ils se mettent à faire les citadins et ils deviennent plus odieux que des moustiques. Naturellement ils sont spécialement odieux quand ils voyagent en groupe – mettons en camion. Ils traitent de « vieux tableaux » les malheureux villageois qu'ils rencontrent sur la route. Ils les qualifient en outre de « grosses tripes » ou de « sac de graisse » s'ils sont gras. S'ils tombent sur une femme, alors n'en parlons pas.

Mais le vrai spectacle commence quand ils sont arrivés et qu'ils descendent de camion. Ils prennent aussitôt un pas de conquérant et, avec leur cigarette collée au coin de la bouche comme si elle avait été fichée là par une fronde, ils s'en vont caracolant sur le cheval du pantalon ; et il en résulte quelque chose qui tient du matamore et du marin néerlandais en goguette. Puis ils s'entassent devant une table de café, et, retroussant leurs manches, ils montrent des bras blancs dévorés de puces, parlent comme des charretiers, tapent à coups de poing sur la table et hurlent en tirant leur voix du fond de leurs boyaux. Tout cela couronné par le massacre d'une poule si, au retour, ils en rencontrent une qui erre sur la campagne. Car naturellement ils ne la laissent pas échapper.

Par un après-midi de dimanche, il arriva un camion plein de Rouges de la ville sous prétexte de faire escorte à une « grosse légume » de la Fédération, qui venait parler aux petits propriétaires. Après la réunion, avant de se retirer pour faire le rapport qu'il devait remettre à « la légume », Peppone dit à ceux de l'escorte qu'ils étaient les hôtes de la Section et qu'ils pouvaient aller au café de Molinetto où les attendait une bonbonne de piquette gratis.

Ils étaient une trentaine, plus cinq ou six petites enrubannées de rouge, et ils s'amusaient à leur jeu favori ; on les entendait crier tout à coup : « Eh ! Gigioti, lance ! » et ledit Gigioti sortait sa cigarette de sa bouche et l'envoyait à la petite qui l'attrapait au vol et se mettait à tirer de longues bouffées ; elle crachait ensuite la fumée par tous ses orifices et même par ses oreilles. Ils s'assirent devant le café et se mirent à boire et à chanter. On ne peut dire qu'ils chantaient mal d'ailleurs, spécialement les airs d'opéra. Mais ils se lassèrent vite et se mirent à critiquer les passants. Or, parmi les passants, il y eut don Camillo ; il était à bicyclette et nos gens se divertirent follement à voir s'avancer un tel monument.

— Regarde ! Un prêtre de course ! s'écria-t-on.

Don Camillo encaissa tranquillement et affronta les rires comme un empereur romain. Mais arrivé au bout de la rue, au lieu de tourner l'angle, il refit le chemin en sens inverse. Le second voyage eut encore plus de succès et les Rouges de la ville crièrent d'un commun accord :

— Courage, grosses tripes !

Don Camillo encaissa sans ciller. Mais naturellement, arrivé au bout du village, il dut revenir en arrière et le troisième voyage fut mémorable parce que, des tripes, les malins passèrent facilement au contenu et donc, ils traitèrent don Camillo de sac plein de quelque chose.

N'importe qui se serait fâché à la place de don Camillo ; mais don Camillo avait des nerfs d'acier et un formidable contrôle de soi. « S'ils croient me provoquer ils se trompent d'adresse ! » pensa don Camillo. « Un prêtre ne s'abaisse pas au niveau d'un ivrogne de débardeur. »

Donc, il freina, jeta sa bicyclette sur le côté de la route, s'avança vers le café, empoigna la table, repoussa les buveurs, souleva la table et la balança en plein milieu du groupe ; puis s'étant trouvé un banc entre les mains, il se mit à l'agiter comme un bâton ; à ce moment précis survint Peppone avec un tas de gens. Don Camillo se calma et rentra au presbytère sous escorte, parce que, passé l'orage, les malins étaient sortis de dessous leur table et s'étaient mis à hurler qu'ils voulaient pendre don Camillo. Les femmes étaient les plus acharnées.

— Belle affaire ! Magnifique ! monsieur le curé, gronda Peppone quand ils furent arrivés au presbytère. La politique vous fait perdre véritablement le *dominus tecum* !

— Vous n'êtes pas un prêtre ! vous êtes un chef d'expédition ! s'écria la « grosse légume » de la Fédération arrivée sur ces entrefaites.

Puis il regarda la masse énorme de don Camillo, ses mains comme des pelles, et il se reprit :

— Vous êtes un corps expéditionnaire au complet !

Don Camillo se jeta sur son lit ; puis il se leva, ferma la fenêtre, ferma la porte, mit le cadenas et se recoucha, cacha sa tête sous l'oreiller. Mais rien n'y faisait. On l'appelait d'en bas et la voix le poursuivait. Alors il descendit et alla se présenter au Christ de l'autel.

— Don Camillo, tu n'as rien à me dire ?

Don Camillo étendit ses bras.

— Ç'a été une chose indépendante de ma volonté, dit-il. Pour éviter tout incident, je me suis éloigné du village pendant la réunion. Je ne pouvais deviner que ces gens-là viendraient s'asseoir devant le café de Molinetto. Si j'avais su, je serais resté hors du village jusqu'à la nuit.

— Mais quand tu es retourné en arrière pour la première fois, tu savais bien qu'ils y étaient ? Pourquoi es-tu retourné en arrière ? insista Jésus.

— J'avais oublié mon bréviaire dans la maison d'où je venais.

— Ne dis pas de mensonges, don Camillo, s'exclama le Christ. Le bréviaire, tu l'avais dans la poche. Peux-tu le nier ?

— Je m'en garderais bien, protesta don Camillo ; je l'avais en poche et croyais l'avoir oublié. Quand je mis la main à la poche pour prendre, mon mouchoir et que j'ai trouvé le bréviaire, il était trop tard ; j'avais déjà dépassé le café et je dus repasser devant le café une troisième fois, parce que, comme vous le savez, il n'y a pas d'autre route.

— Tu pouvais retourner à la maison d'où tu venais puisque tu savais qu'il y avait des Rouges au café. Pourquoi n'as-tu pas évité de leur donner cette occasion de manifester leur hostilité ?

— Jésus, dit gravement don Camillo, pourquoi Dieu a-t-il donné aux hommes l'usage de la parole, s'il ne voulait pas qu'ils blasphèment ?

— Mais ils auraient trouvé le moyen de blasphémer par écrit ou en se servant de l'alphabet des muets, répondit en souriant le Christ. Mais la vraie raison, c'est que la vertu consiste à ne pas pécher tout en possédant les moyens de pécher et les instincts du péché.

— Donc, si je veux, par pénitence, jeûner trois jours, je ne dois pas prendre une drogue qui me fasse passer la faim ; mon devoir est de laisser ma faim croître naturellement pour la dominer ?

— Don Camillo, interrogea le Christ inquiet, où veux-tu en venir ?

— *Ergo*, si moi, arrivé au fond de la rue, j'entends démontrer à Dieu que je sais dominer mes instincts et pardonner aux offenses, je ne dois pas éviter l'épreuve ; je dois l'affronter sereinement.

— Tu as fait une grosse faute, don Camillo, dit Jésus en secouant la tête. On ne doit pas induire son prochain en tentation ; on ne doit pas l'inviter à pécher. On ne doit pas le provoquer.

Don Camillo prit un air désolé.

Pardonnez-moi, dit-il ; maintenant je comprends mon erreur. Puisque se montrer aujourd'hui dans cet habit dont j'étais naguère si fier est une provocation et peut conduire au péché, ou je resterai chez moi, ou je ne sortirai plus qu'habillé en wattman.

Le Christ ne laissait pas d'être inquiet.

— Ce sont là raisons spécieuses de sophiste. Mais je ne veux pas discuter avec quelqu'un qui coupe les cheveux en quatre pour se justifier. Je veux bien admettre que tu étais de bonne foi quand tu es passé la troisième fois. Pourquoi alors, au lieu de montrer à Dieu que

tu sais te dominer, et pardonner les offenses, es-tu descendu de bicyclette et t'es-tu mis à manœuvrer tables et bancs ?

— J'ai péché par présomption ; car je croyais mériter que Dieu me vînt en aide et pouvoir ainsi dominer mes instincts. Voilà, Jésus, j'ai eu trop de confiance en vous. Si vous pensez que l'excès de foi soit condamnable chez un prêtre, alors condamnez-moi.

Le Christ soupira :

— Don Camillo, ton cas est grave ! Le démon est venu habiter en toi, sans que tu t'en aperçoives. Il se mêle à tous tes discours et blasphème par ta bouche. Essaie de rester trois jours au pain et à l'eau, sans fumer. Tu verras que le diable se sentira si mal en toi qu'il en partira.

— Parfait, dit don Camillo, et merci du conseil.

— Attends le troisième jour avant de me remercier.

À peine finis les trois jours de diète anti-démoniaque (excellente cure qui le guérit complètement des sophismes) don Camillo vit arriver au presbytère un fonctionnaire de la police suivi de Peppone et de son état-major.

— La justice a fait son enquête sur le crime, expliqua Peppone d'un air pincé, et elle a découvert que la déposition écrite que vous avez remise à la gendarmerie locale ne correspond pas à la déposition faite par les victimes auprès de la Fédération.

— J'ai dit toute la vérité et je n'ai rien à ajouter, affirma don Camillo.

L'agent de police secoua la tête.

— Ici pourtant on déclare que votre attitude était provocatrice, nettement provocatrice.

— C'est mon attitude habituelle quand je suis à bicyclette, répondit don Camillo. Ici, jamais personne ne l'avait trouvée provocatrice.

— Bah ! ça dépend, dit Peppone ; il y a beaucoup de gens ici qui vous voyant passer à bicyclette n'ont qu'un désir, c'est qu'elle se fende en deux et vous envoie valser.

— Dans tous les pays, il y a des mauvais sujets, expliqua don Camillo ; ça ne veut rien dire.

— Secondement, continua le fonctionnaire, vous dites que vous étiez seul et les autres affirment que l'on est venu à votre aide. Et cela me paraît vraisemblable, étant donné les résultats de la bagarre.

Don Camillo protesta fièrement :

— J'étais seul et sans compter les coups de banc, la table que j'ai envoyée sur toute cette vermine suffisait à en amocher cinq ou six.

— Quinze, rectifia le policier.

Puis il demanda à Peppone si la table était bien celle qu'ils

venaient de voir et Peppone dit oui.

— Rendez-vous compte, mon Révérend, dit ironiquement le policier, qu'il est un peu difficile de croire qu'un homme seul a pu jongler avec une table de deux quintaux ou presque !

Don Camillo enfonça son chapeau sur sa tête.

— Je ne sais pas combien elle pèse, dit-il avec brusquerie, mais ce n'est pas loin ; nous pouvons aller la peser.

Il s'en alla et les autres suivirent.

— C'est celle-là, mon Révérend ? demanda le policier quand ils furent arrivés au café.

— Oui, dit don Camillo.

Il prit la table, Dieu sait comment, la porta au-dessus de sa tête à bras tendus et l'envoya dans le pré.

Alors Peppone s'avança d'un air sombre, s'enleva la veste, prit la table, grinça un peu des dents, la leva au-dessus de sa tête et l'envoya dans le pré. Le spectacle avait attiré une grande affluence et l'enthousiasme unit les deux rivaux dans le cœur de la foule.

Le policier en était resté bouche ouverte ; il s'approcha de la table, la palpa, essaya de la déplacer, puis regarda don Camillo et Peppone avec de nouveaux yeux.

— On est comme ça chez nous, dit Peppone fièrement.

Alors le policier dit gravement :

— Parfait !

Puis il sauta sur sa bicyclette et partit comme la foudre.

Peppone et don Camillo se regardèrent féroceement puis ils se tournèrent le dos et se quittèrent sans un mot.

— Moi, je n'y comprends rien, marmonna le patron du café. Prêtre, communistes, tout le monde en a contre cette table. Au diable la politique et ceux qui l'ont inventée.

La chose finit comme elle devait finir. Don Camillo reçut une convocation de l'évêque pour la ville, les jambes tremblantes.

L'évêque, un petit vieux tout de blanc vêtu, était dans son salon du rez-de-chaussée, perdu dans un immense fauteuil de cuir.

— Nous y revoilà, don Camillo ! dit l'évêque. Et maintenant il ne te suffit plus de faire voler les bancs ; tu prends aussi les tables !

— Un moment de faiblesse... Monseigneur, balbutia don Camillo. Moi...

— Je suis au courant, interrompit l'évêque. Je vais être obligé de t'envoyer dans un pays perdu parmi les chèvres.

— Monseigneur, eux...

L'évêque s'était levé et s'appuyant sur sa canne, il vint se placer en face de don Camillo. Il leva la tête pour essayer d'apercevoir son sommet.

— Eux n'ont rien à voir ici, entre nous, s'exclama-t-il. Un prêtre, un homme de Dieu à qui a été confiée la mission de prêcher l'amour et la douceur, ne peut se permettre de faire le lutteur de foire en lançant une table à la tête de son prochain ! Honte ! Et à moi, tu ne viendras pas faire croire que tu étais seul ! Tu avais préparé ton coup, c'était un guet-apens. Un seul homme ne peut assommer quinze individus.

— Non, Monseigneur ! j'étais seul ; je vous le jure. Mais la table est tombée sur les gars entassés ; c'est ça le malheur. Vous comprenez, la table était comme celle-là à peu près.

Don Camillo montra du doigt la grosse table sculptée qui était au milieu du salon. L'évêque le regarda d'un air de défi.

— C'est le moment de montrer ce que tu sais faire ! Si tu n'es pas un menteur, j'attends la preuve.

Don Camillo s'approcha de la table et la prit à bras-le-corps ; elle était beaucoup plus lourde que l'autre, mais quand il se mettait quelque chose en tête, don Camillo était pire que l'Amérique. Ses os crissaient et les veines de son cou ressemblaient à des sarments. Mais cependant la table quitta le sol, s'éleva au-dessus de la tête de don Camillo et s'y maintint.

L'évêque retenait son souffle. Quand il vit la table haut dressée, il frappa le plancher de son bâton.

— Lance-la ! ordonna-t-il.

— Mais Monseigneur !... implora don Camillo.

— Lance-la, c'est un ordre !

La table alla s'écraser dans l'angle du salon et la maison trembla. Par bonheur le salon était au rez-de-chaussée ; sinon la maison s'écroulait et c'était la fin du monde ! L'évêque regarda les débris de près ; il les tapota du bout de son bâton ; puis il se retourna vers don Camillo en hochant la tête.

— Pauvre don Camillo ! soupira-t-il. Tu ne deviendras jamais évêque.

Il soupira encore, ouvrit les bras et reprit :

— Si j'avais été capable de manœuvrer une table pareillement, je serais toujours curé de mon village.

Cependant des gens affolés arrivaient de tous les coins du palais. Les yeux exorbités, ils pénétrèrent dans le salon pour demander la cause d'un tel fracas.

— Ce n'est rien, leur dit l'évêque.

Cette réponse ne les satisfaisait nullement et ils continuaient à regarder les débris de la table.

— Ah ! dit l'évêque. C'est moi ; don Camillo m'a fait perdre patience. C'est très vilain de se laisser aller à la colère, mes enfants. Que Dieu me pardonne ! *Deo Gratias !*

Ils s'en allèrent et l'évêque toucha la tête de don Camillo agenouillé devant lui.

— Va en paix, mousquetaire du Roi des cieux ! dit-il en souriant. Et merci de t'être donné tant de mal pour distraire un peu un pauvre évêque.

Don Camillo retourna chez lui, et raconta tout au Christ. Et le Christ secoua la tête et dit en soupirant :

— Quelle bande de fous !

ROMÉO ET JULIETTE

Quand on disait : « C'est un de la Bruciata », on avait tout dit ; et si un de la Bruciata avait été mêlé à quelque affaire on était sûr qu'elle ne s'était pas terminée sans casse. La Bruciata était une longue bande de terre, plus pelée que le crâne d'un mort, qui s'allongeait entre le Boscaccio et la Grande-Digue. Tout ce qu'on pouvait y semer c'était de la dynamite. Il n'y avait que des pierres en dessous. Ciro l'avait achetée quand il était revenu d'Argentine ; il s'y était cassé les reins mais continuait à semer du grain. Cependant les enfants se multipliaient et se trouvant un beau jour avec une armée à nourrir, il avait mis ses derniers sous dans l'achat d'une batteuse, d'une presse à fourrage et d'un bateau. C'étaient les premières machines qu'on trouvait dans la région ; il en avait assez non seulement pour sa méchante terre, mais pour battre sur les plus grandes aires de trois ou quatre communes à la ronde. C'était en 1908, et Ciro avait six enfants. L'aîné avait atteint ses dix-huit ans et était déjà bête comme un homme.

La Bruciata avait une voisine de l'autre côté du Boscaccio, la Torretta. Le patron de la Torretta s'appelait Filotti. En 1908, Filotti avait trente bêtes et cinq enfants ; il prospérait parce que sa terre à lui, il suffisait qu'on lui crache dessus pour qu'elle porte du sarrasin et du blé de toute beauté : des grains à exposer dans les expositions internationales.

Ces choses étant, Filotti gardait ses sous et il était dur à la détente. Dieu le Père n'aurait pu lui tirer un centime. Pourtant, plutôt que d'emprunter ses machines à ceux de la Bruciata, il préférait dépenser trois fois plus et il faisait venir toutes les années un bateau de Dieu sait où. Des histoires de rien : une poule abattue à coups de pierre, un chien corrigé à coups de bâton. Mais dans le bas-pays, où, l'été, le soleil fait éclater la tête des gens et lézarde les murs, tandis que l'hiver, on ne sait plus distinguer le cimetière et le village, une bêtise suffit pour perpétuer la guerre entre deux familles.

Filotti était l'ami des curés ; plutôt que de manquer la messe il aurait laissé crever toute sa famille. Le vieux de la Bruciata (un vieux de quarante ans à peine) se reposait le samedi et travaillait le dimanche, histoire d'embêter le voisin et il plaçait un de ses enfants en sentinelle pour surveiller le retour de Filotti. Dès que Filotti approchait de la limite, Ciro se mettait à hurler des jurons à faire fuir un cheval, Filotti encaissait, avalait son fiel et faisait des réserves en attendant l'occasion. La grève de 1908 arriva sur ces entrefaites et les

gens paraissaient devenus fous tellement ils prenaient la chose à cœur. Naturellement ils ne laissèrent pas le curé tranquille parce que le curé était du côté des bourgeois, et on put lire un peu partout sur les murs que quiconque irait à la messe s'en repentirait.

Le dimanche donc, Filotti laissa ses vieux et ses enfants à la ferme pour la garder, et il se rendit à la messe, fusil sur l'épaule. Il trouva le prêtre au presbytère.

— Ils m'ont laissé seul, gémit le vieux curé ; ils se sont tous sauvés, y compris ma gouvernante et mon sacristain. Ils mouraient de peur.

— Aucune importance, répondit Filotti ; on la dit quand même.

— Et qui servira la messe ?

— Moi, répondit Filotti.

Ainsi le vieux curé dit la messe et Filotti servait d'enfant de chœur ; un enfant de chœur sagement agenouillé avec un fusil sous le bras. Il n'y avait pas âme qui vive dans l'église et dehors on eût dit que tout le village était mort.

Au moment de l'Élévation, quand le prêtre leva l'hostie consacrée, la porte de l'église s'ouvrit à grand fracas. Le prêtre se retourna et vit la foule serrée, muette sur le parvis, et, sous le porche même, Ciro de la Bruciata, chapeau en tête et cigarette au bec. Le prêtre resta, en plein milieu de son geste, l'hostie levée, comme une statue de plâtre. Ciro enfonça un peu plus son chapeau, tira une bouffée, enfouit ses mains dans ses poches et entra dans l'église.

Filotti fit tinter sa sonnette, prit son fusil et tira. Puis il rechargea son fusil et fit tinter de nouveau la sonnette. Sur le parvis il n'y avait plus une mouche.

Ciro n'était pas mort ; il n'était même pas gravement blessé, mais il resta par terre parce qu'il avait une peur bleue d'essuyer une autre volée de plombs. Il ne se leva que la messe finie et alla chez le médecin faire retirer la grenaille ; il avait le flanc comme une passoire mais ne dit ni ah ! ni ouf !

Un mois plus tard, il était rétabli ; il fit alors venir ses quatre aînés, leur mit un fusil dans les mains et ils sortirent. La « défonceuse » était déjà sous pression ; les quatre fils lui firent escorte et le père se mit au volant. La machine démarra.

Les défricheuses ont disparu, les tracteurs à essence les ont remplacés ; c'étaient des merveilles, lentes, puissantes, silencieuses ; elles ressemblaient aux rouleaux compresseurs des routes, mais elles n'avaient pas de rouleau à l'avant. Elles servaient à ameubler les terrains vierges.

La défricheuse se mit en marche vers la maison de Filotti, à

travers champs ; un chien sauta sur le groupe mais il n'avait pas encore aboyé qu'il était roué de coups ; le vent soufflait fort et la machine put arriver jusqu'à quarante mètres de la Torretta sans attirer l'attention. Ciro manœuvra. Le fils aîné prit une extrémité du filin d'acier du cabestan et tandis que le vieux lâchait la commande, s'avança, lent et inexorable vers l'aire sombre. Les autres suivaient, leur fusil sous le bras. Il arriva au pilier principal, attacha le filin au pilier et repartit au pas de course.

— Vas-y !

Ciro embraya le cabestan, tourna la manette, et ce fut la fin du monde. Il enroula de nouveau le câble autour du cabestan, donna la vapeur et retourna à la Bruciata.

Il ne mourut personne chez les Filotti. Trois vaches en perdirent leur lait et la moitié de la ferme s'écroula. Mais Filotti ne souffla mot. Affaires privées ; la justice n'avait rien à y voir.

Il ne se produisit plus de violences semblables. Quand quelque querelle éclatait entre les plus jeunes, les deux chefs de famille se dirigeaient vers la haie limitrophe, très exactement vers le poirier sauvage, suivis de leur famille au grand complet. À vingt mètres de la limite, les familles s'arrêtaient et les deux vieux poursuivaient jusqu'au poirier. Là, ils ôtaient leur veste, relevaient leurs manches et se mettaient à se taper dessus. Quand ils s'étaient bien trituré les os, ils cessaient et rentraient chacun chez soi. Puis les enfants grandirent et les deux pères n'eurent plus l'occasion de se battre. Enfin la guerre emporta au loin un enfant ou deux de part et d'autre, et elle fut suivie de divers événements ; si bien qu'on se mit à penser à autre chose et pendant vingt ans la querelle parut dormir. Mais en 1929, le premier petit-fils de Ciro pensa qu'à deux ans on peut se faire une conception personnelle de l'existence, et qu'on a le devoir de tourner par le monde pour se la faire à bon escient ; il alla donc s'asseoir sous le poirier d'illustre mémoire, cahin-caha, et peu après survint une petite diablesse du même calibre ; c'était une certaine Gina, totalisant elle aussi deux années d'existence et petite-fille de Filotti.

Il se trouva que l'un et l'autre voulurent avoir l'exclusivité d'une poire tombée de l'arbre et à moitié pourrie. Ils s'arrachèrent les cheveux, se griffèrent et quand ils eurent épuisé leur faculté d'intervention et leurs forces, ils se crachèrent au visage et chacun rentra chez soi.

Point n'était besoin d'explication : la tribu tout entière était à table et quand Mariolino se présenta le visage en morceaux, son père fit mine de se lever : mais le vieux Ciro le cloua à son siège et suivi à distance de toute la smala, il se dirigea vers le poirier.

Le vieux Filotti l'attendait ; ils allaient sur leur cinquante-cinq ans l'un et l'autre, mais ils s'en donnèrent à cœur joie comme deux

jouvenceaux. À la suite de quoi ils s'aperçurent qu'à leur âge, il leur fallait plus d'un mois pour se remettre d'aplomb. En outre, le vieux Ciro, s'étant égaré un jour vers la limite, vit qu'elle était marquée par une clôture métallique sur la moitié de sa longueur ; il acheva la clôture et on n'en parla plus.

Dans les grandes villes, les hommes sont surtout préoccupés de trouver un mode de vie original ; ils ne découvrent rien qui vaille et leur théorie de l'existence n'a pas le moindre sens, mais ils donnent l'impression d'avoir trouvé du nouveau. Dans le bas-pays, au contraire, on naît, on vit, on aime, on déteste et on meurt selon les vieux systèmes et les gens se moquent absolument de recommencer « Roméo et Juliette », « Cavaleria Rusticana », « Tristan et Yseut » et autres histoires anciennes. Aussi c'est l'éternel recommencement, une répétition sans fin des mêmes faits ordinaires, des histoires vieilles comme le Pont-Neuf. Mais à la fin, quand le trait est tiré et que la somme est faite, ceux du bas-pays finissent sous terre exactement comme des gens qui ont des lettres, avec cette différence que les gens des villes, quand ils meurent, sont plus enragés que les autres parce qu'ils sont furieux de mourir d'une façon banale, tandis que ceux des campagnes regrettent seulement de s'en aller de la vie. La culture est la plus sale invention du monde parce que, outre la vie, elle gâche la mort.

Les années passèrent, et les guerres. Rouges comme le feu, ceux de la Bruciata ; noirs comme le charbon, ceux de la Torretta.

Les choses en étaient à ce point quand, un soir, un valet de Filotti vint chercher don Camillo.

— C'est important, dit le valet, venez vite.

Don Camillo ne se le fit pas dire deux fois et trouva la famille en assemblée plénière. Le vieux Filotti présidait.

— Asseyez-vous, dit-il gravement au prêtre, en lui indiquant un siège vide à sa droite. J'ai besoin de votre assistance spirituelle.

Il y eut un instant de silence ; puis Gina fit son entrée. Elle était devenue une belle fille. Elle se tint debout, devant son grand-père et le vieux pointa sur elle un doigt menaçant.

— Ainsi, c'est vrai ? interrogea-t-il.

La petite baissa la tête.

— Depuis combien de temps ?

— Je ne me rappelle plus, balbutia la petite. Quand il fit le trou dans la haie, nous étions encore petits, nous avions quatre ou cinq ans, je crois.

Le vieux Filotti leva les bras au ciel.

— Donc ce mauvais sujet avait fait un trou dans la haie ? s'exclama-t-il.

— Du calme ! dit don Camillo. Quel est celui que vous appelez mauvais sujet ?

— Mariolino de la Bruciata, hurla le vieux.

— Cet antéchrist ! s'exclama don Camillo bondissant sur sa chaise. L'âme damnée de Peppone, le délinquant rouge, celui qui fait des harangues sur les places, pour exciter le peuple à la révolte ! Réponds, fille sans pudeur ; comment as-tu pu poser ton regard de fille honnête et craignant Dieu sur ce suppôt de Satan ?

— Nous étions enfants, expliqua la petite.

— Un trou dans la haie ! ricana le vieux et lentement et il se leva et gifla la jeune fille.

Elle se cacha le visage dans les mains, mais bientôt après releva la tête.

— Nous nous marierons, dit-elle, la voix dure.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que don Camillo, occupé à lire tranquillement son bréviaire, entendit frapper à sa porte. Il alla ouvrir et se trouva nez à nez avec une femme ; elle avait une écharpe enroulée autour du visage jusqu'aux oreilles. Il ne la reconnut pas ; mais quand elle fut dans le salon, bien éclairée, il n'en crut pas ses yeux : c'était Gina.

— Qu'est-ce que tu viens faire à cette heure ? s'exclama-t-il, éberlué.

— Me marier ! répondit la petite.

Don Camillo se mit à rire.

— Et que ferons-nous de ton Rodrigue, après ? Quand on se marie, il faut être deux.

— Nous sommes deux, dit une voix. Et Mariolino fit son entrée.

Don Camillo serra les poings.

— Que viens-tu faire dans la maison du ministre de Dieu, toi, émissaire du Komintern ?

Mariolino prit Gina par le bras.

— Allons-nous-en, marmonna-t-il. Je te l'avais dit que ces cléricaux ont la dent empoisonnée par la politique !

Le jeune homme envoya ses cheveux trop longs en arrière et découvrit une cicatrice.

— Qu'as-tu fait ? demanda don Camillo.

Gina intervint rageusement.

— Ils lui ont sauté dessus, tous les gens de sa famille, ils lui ont bourré la tête de coups de poing et le dos de coups de chaise parce qu'une ordure nous avait épiés et est allée dire que nous nous faisions des signes. Ce sont de damnés bolcheviks ; il faudrait les excommunier !

Mariolino poussa brutalement la petite sous la lampe et lui

demanda en la regardant sous le nez :

— Les miens sont de maudits bolcheviks ? Mais les tiens sont peut-être des anges du ciel ! Regardez !

Il fit tomber le châle qui lui couvrait les épaules et ombrageait son visage et don Camillo vit qu'elle avait les joues zébrées de coups et on eût dit qu'un chat sauvage s'était promené dans ses cheveux.

— Il y a quinze jours qu'ils la tiennent enfermée dans sa chambre et dès qu'ils ont su qu'elle me faisait des signes, ils l'ont battue comme plâtre. Vous êtes tous d'hypocrites Judas, tout tant que vous êtes !

— Et vous de la Bruciata, vous êtes tous des sacrilèges et des criminels sans Dieu et sans conscience ! répliqua avec fougue la petite.

— Staline viendra et il vous remettra à vos places ! s'exclama le jeune homme.

— La justice viendra et vous enverra tous en prison ! s'exclama la jeune fille. Je voudrais être déjà ta femme pour t'arracher les yeux !

— Et moi je voudrais être ton mari sur l'heure pour t'assommer de gifles !

Don Camillo se leva.

— Si vous n'arrêtez pas, je vous fais votre affaire à tous les deux, dit-il d'un air décidé.

La petite se laissa choir sur une chaise, cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

— Voilà, sanglota-t-elle, mes parents veulent me battre, lui veut me battre, le curé veut me battre. Tout le monde veut me battre. Mais qu'ai-je fait de mal pour que tout le monde en ait contre moi ?

Le jeune homme lui mit la main sur l'épaule.

— Ne t'en fais pas, lui dit-il affectueusement ; ne suis-je pas dans les mêmes conditions que toi ? J'ai fait quelque chose de mal, peut-être ?

— Toi, non, gémit la petite. Toi, tu n'es que la victime de tes bandits de parents.

— Halte-là ! s'écria don Camillo. Ne recommençons pas le disque. Si vous êtes venus pour vous disputer, vous pouvez vous en aller.

— Nous sommes venus pour nous marier.

— Oui, nous marier ! confirma le jeune homme ; vous avez quelque chose contre ? Ne sommes-nous pas majeurs ? Ne sommes-nous pas libres de nous marier ou nous faut-il la permission de la démocratie chrétienne ?

Don Camillo étendit les bras.

— Ne t'emballe pas, répondit-il avec calme ; je n'ai pas dit que je ne voulais pas vous marier. Je vous marierai comme j'ai marié tous ceux qui étaient en règle et sont venus me le demander. Tout se passera selon la loi.

— Mais nous sommes pressés ! s'exclama la petite.

— Je suis ici pour vous servir : passé le temps minimum des bans, vous vous marierez.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Les bans ! mais si nos parents l'apprennent, cette fois ils nous tuent. Non, mon Révérend, c'est un cas d'urgence, il faut nous marier tout de suite.

Don Camillo leur parla alors avec douceur :

— Mes enfants, le mariage n'est pas une plaisanterie. Il se fait en dix minutes, mais il dure toute la vie. C'est un acte grave, solennel, même, s'il est célébré très modestement. Il y a des règlements auxquels on ne peut que se plier. Ayez patience !

Le garçon intervint :

— Si un malheureux est à l'agonie et veut épouser une femme, ne peut-on passer outre aux publications ? Ou sera-ce l'évêque qui donnera à cet homme le souffle nécessaire pour durer jusqu'au jour prescrit ?

— C'est un cas spécial, dit don Camillo.

— Notre cas est le même, expliqua le jeune homme. Ici il est également question de vie et de mort. Vous le savez parfaitement et vous pouvez donc nous marier *in articulum mortorum*.

— L'*articulum mortorum* avec vos quarante ans à deux et une santé à vivre jusqu'à cent cinquante ans chacun ! Laissez-moi considérer la chose. J'irai consulter Monseigneur pour savoir comment, étant donné la situation, assurer votre protection.

— Il faut que nous nous mariions tout de suite, affirma catégoriquement la jeune fille.

— Et pourquoi ? Dans quelques jours il sera encore temps ; il ne meurt personne.

— C'est à voir justement, dit le jeune homme.

— Nous nous sommes enfuis de chez nous, dit enfin la jeune fille et nous n'y retournerons plus. Mais nous ne pouvons quitter le village sans nous être mariés d'abord.

— Si nous ne sommes pas déjà mariés, c'est impossible, répéta le jeune homme.

Don Camillo se sentit frissonner : cette affirmation calme, précise, assurée, faite du ton de quelqu'un qui constate qu'on ne peut marcher sur l'eau ni voir avec les oreilles, lui coupa le souffle. Il regarda les deux jeunes gens avec admiration.

— Ayez patience, dit-il d'une voix angoissée ; laissez-moi réfléchir jusqu'à demain. Je vous donne l'assurance que tout s'arrangera.

— Ça va, répondit le jeune homme ; nous reviendrons demain.

Ils sortirent ; quand don Camillo se retrouva seul, il serra les

poings et gonfla sa poitrine.

— Je les marierai, quitte à faire une révolution mondiale ! s'exclama-t-il.

Peppone travaillait à un moteur de tracteur dans son garage quand il entendit grincer la porte ; il leva la tête et vit avancer Mariolino et Gina. Pour Peppone avoir devant les yeux une Filotti ou une vipère cornue, c'était pareil. Mais il en avait particulièrement contre Gina Filotti, parce qu'elle avait discrédité toute la section féminine avec sa mauvaise langue.

— Tu me l'amènes pour que je lui rectifie le cerveau ? demanda-t-il au jeune homme.

Il savait parfaitement ce qu'il y avait entre eux et connaissait leurs querelles de familles ; mais il n'avait jamais voulu en discuter avec Mariolino parce que pour lui – c'était une question de principe – il suffisait qu'il fût communiste de la tête aux pieds ; quand le travail du parti était fait, les camarades pouvaient aussi bien aller courtiser la reine du Pérou, il s'en moquait.

— Je n'en ai pas besoin, monsieur le maire, répliqua la jeune fille.

— Vous, faites attention à votre ton, s'écria Peppone en lui mettant son gros doigt sous le nez. Autrement je vous tords le cou comme à un pigeon.

— Comme à un de ces pigeons que vous avez volés pour fêter le premier mai, répartit la jeune fille imperturbable. Mais ne vous mettez pas en colère, poursuivit-elle. Nous avons parfaitement compris que vous l'avez fait dans un esprit démocratique et qu'il s'agissait de pigeons fascistes.

L'idée de l'épuration de la basse-cour de Filotti était une initiative personnelle de Smilzo. Le fait remontait à 1945 et donc tombait sous le coup de l'amnistie, comme le reste. Toutefois, dans les moments de tiraillement politique, la réaction tirait encore argument de la malheureuse affaire des pigeons de Filotti, et chaque fois le pauvre Smilzo recevait un certain nombre de coups de pied.

Peppone s'approcha un peu plus de la jeune fille, menaçant, et Mariolino se serra contre elle pour la défendre ; mais alors Peppone aperçut la plaie sur le front du jeune homme et vit le visage de Gina marbré de coups.

— Il s'est passé quelque chose de grave ? demanda-t-il.

Mariolino fit son rapport et Peppone alla se gratter la nuque un peu plus loin, pour faciliter la réflexion.

— Sale affaire, conclut-il enfin. Moi je ne comprends pas le plaisir que vous prenez à recevoir des coups ; il y a tant de femmes et tant d'hommes !

— Il y a aussi tant de partis ! répondit durement la jeune fille. Pourquoi alors vous entêtez-vous à défendre celui qui vous fait détester par quatre-vingt-dix pour cent de la population ?

— Quatre-vingt-dix, ma mignonne ? Ton œil ! Ici soixante pour cent de la population est pour nous !

— Nous verrons aux prochaines élections ! répliqua la jeune fille. Peppone coupa court.

— De toute façon ce sont vos affaires ; moi je ne veux rien savoir de tout ça. Je suis le secrétaire du Parti ; mais les partis du mariage ne sont pas de mon ressort.

— Vous êtes le maire ! dit la jeune fille.

Certes, et je m'en vante ! et alors ?

— Alors vous devez nous marier tout de suite !

— Vous êtes fous à lier ! Après tout, je suis surtout mécanicien ! Laissez-moi travailler ! ricana-t-il en fourrant son nez dans le ventre du tracteur et en se remettant à donner des coups de marteau.

La jeune fille tourna vers Mariolino un visage railleur.

— Donc, c'est là ce fameux Peppone qui n'a peur de rien ni de personne ? s'exclama-t-elle.

Peppone sortit sa tête du carter.

— Il n'est pas question d'avoir peur ou non ; il est question de loi. Je ne peux vous marier dans un garage. D'ailleurs, il y a certains règlements que je n'ai pas dans la tête. Venez demain matin à la mairie. Nous réglerons tout cela. Je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de vous marier à dix heures et demie du soir. Je n'ai jamais vu un amour aussi pressé.

— Il n'est pas question d'amour, expliqua Mariolino, mais de nécessité. Nous nous sommes enfuis de la maison et nous n'y retournerons plus. Mais nous ne pouvons pas quitter le pays si nous ne sommes pas mariés. Dès que tout est réglé selon la loi et la conscience, on prend le train et adieu ! On arrive où on arrive et tout est bien parce qu'on part de rien.

Peppone se gratta la tête.

— Je comprends tout, murmura-t-il, et vous avez raison ; mais il faut attendre au moins jusqu'à demain. Nous verrons à arranger les choses. Pour cette nuit, toi tu dors dans le garage sur le camion et la petite peut aller dormir chez ma mère.

— Moi, je ne dors pas bien hors de la maison si je ne suis pas mariée.

— Personne ne vous oblige à dormir ; vous pouvez rester éveillée, dire votre rosaire et prier pour l'Amérique. Parce que, ne vous déplaie, nous avons la bombe atomique nous aussi maintenant.

Il tira un journal de sa poche et le déplia. Mariolino prit la jeune

fille par le bras.

— Merci, chef. Nous reviendrons demain matin.

Ils sortirent et Peppone resta immobile le journal dans ses mains :

— Au diable la bombe atomique ! s'exclama-t-il en froissant le journal et en le jetant dans un coin.

Cent ans auparavant le fleuve en crue avait rompu la Grande-Digue ; il était arrivé jusqu'aux Pioppi et il était resté, reconquérant en une minute ce que les hommes avaient mis trois siècles à lui arracher. Entre la Digue et les Pioppi, au fond d'une dépression, il y avait une petite église surmontée d'une tour trapue ; l'eau l'avait prise là, comme elle était, avec son bedeau, et elle l'avait recouverte. Quelques mois plus tard, un gars eut l'idée d'aller récupérer la cloche prisonnière dans son campanile ; il se jeta à l'eau en tenant à la main l'extrémité d'une corde pourvue d'un crochet. Comme il tardait à revenir à la surface, les copains restés sur la rive se mirent à tirer la corde ; et tire, et tire ; mais la corde n'en finissait pas, comme si l'homme eût été à des lieues au fin fond de l'océan. Enfin on vit apparaître le crochet... mais seul. À ce moment précis, on entendit le battement sourd d'une cloche.

La cloche engloutie se fit entendre une seconde fois, plusieurs années après, la nuit où un certain Tolli se noya. Puis de nouveau quand la fille du patron du Ponte se jeta à l'eau. Très vraisemblablement personne n'entendit jamais rien, parce qu'il est impossible d'entendre le battement d'une cloche engloutie, mais la légende vécut. Dans les campagnes du bas-pays, les légendes viennent avec l'eau ; de temps en temps le courant entraîne un fantôme à la dérive.

Il y eut une autre crue qui fit sombrer l'un de ces moulins naviguant, peints à carreaux blancs et noirs, que l'on voit encore aujourd'hui ancrés au milieu du fleuve et sur lesquels il est écrit : « Dieu me garde ». Le meunier boiteux, un vieux plein de malice, coula aussi. Dieu fit bien de l'envoyer au diable. Mais son fantôme continua à errer sur les eaux. Certains soirs gris d'hiver, le moulin apparaissait et jetait l'ancre dans tel ou tel village. Le meunier boiteux accostait et allait par les champs ramasser les grains de blé un à un. Quand son sac était plein, il rentrait au moulin, moulait les grains et jetait la farine au vent. Il en sortait une neige à couper au couteau et cette année-là, la terre ne donnait pas de blé.

Stupidités auxquelles personne ne croyait mais auxquelles tout le monde pensait par les nuits venteuses d'hiver. La nuit de nos deux fiancés était justement une de celles où l'on pensait au meunier boiteux et à la cloche engloutie.

Vers les onze heures, don Camillo entendit frapper à sa porte et il se jeta hors de son lit. C'était un des Filotti.

— Gina a disparu ! dit-il tout agité ; le Vieux vous demande.

La bicyclette vola par les routes noires et don Camillo trouva les Filotti tous réunis dans la grande cuisine, y compris les enfants en chemise qui ouvraient des yeux comme des portes cochères.

— Nous avons entendu battre la fenêtre de la chambre de Gina, expliqua le Vieux, Antonia est allée voir ; il n'y avait plus personne. Enfuie par la fenêtre. Elle a laissé ce billet sur la commode.

Don Camillo lut le billet ; il contenait peu de mots : « Nous partons. Ou nous nous marierons à l'église comme tous les chrétiens, ou nous nous marierons à l'église engloutie et alors vous entendrez sonner la cloche. »

— Il ne peut y avoir plus d'une heure, expliqua le Vieux. À neuf heures quarante, quand Antonia lui a apporté la lampe, Gina était encore dans sa chambre.

— En une heure, on fait beaucoup de choses, marmonna don Camillo.

— Don Camillo, savez-vous quelque chose ?

— Que voulez-vous que je sache ?

— Tant mieux ; je pensais que ces malheureux étaient allés vous voir et vous avaient apitoyé. Qu'ils aillent en enfer, ces maudits ! hurla le vieillard. Retournons nous coucher.

Don Camillo se dirigea vers la porte et toute là tribu le suivit à l'exception du Vieux resté seul dans l'immense cuisine déserte.

Sur la Grande-Digue, le vent soufflait fort. Mais au-delà dans les acacias, l'air était presque immobile, comme pris dans les branches nues. Le jeune homme et la jeune fille cheminèrent en silence et ne s'arrêtèrent que devant le fleuve.

— Le vieil oratoire est là-dessous, dit Mariolino.

— Ils entendront sonner la cloche, murmura la jeune fille.

— Qu'ils soient tous maudits ! marmonna Mariolino.

— Ne maudis personne, murmura Gina ; quand on est sur le point de mourir, on ne maudit personne. Maudits nous sommes, nous qui nous ôtons la vie ; c'est un crime abominable.

— Ma vie est à moi et j'en fais ce que je veux, répliqua-t-il âprement.

— Peut-être aurons-nous comme témoins le vieux sacristain de l'église et le meunier boiteux, soupira-t-elle.

Une vague rapide s'avança sur la plage et mouilla leurs pieds.

— Elle est froide comme la mort, dit-elle en frissonnant.

— C'est question d'un instant. Nous allons nager, jusqu'au Grand-Fond, puis nous nous embrasserons étroitement et nous nous laisserons couler.

— Ils entendront sonner la cloche, reprit-elle, plus fort qu'elle n'a jamais sonné. Parce que nous sommes deux pour aller retrouver le vieux sonneur. Nous nous tiendrons étroitement embrassés et personne ne pourra rien dire.

— La mort sait mieux unir que le prêtre ou le maire.

La jeune fille ne répondit pas. Le fleuve, la nuit, attire comme l'abîme et de tout temps des jeunes filles ont marché le long de la rive, puis ont quitté la rive et ont continué à marcher jusqu'à ce que l'eau les recouvre.

— Nous marcherons en nous tenant par la main, murmura la jeune fille. Quand la terre viendra à manquer brusquement, alors c'est que nous aurons atteint le Grand-Fond et nous nous embrasserons.

Ils se prirent par la main et la promenade mortelle commença.

Don Camillo, suivi de la tribu des Filotti, était sorti de la propriété et était arrivé à la route qui conduisait au fleuve.

— Là, au réverbère, nous nous diviserons ; les uns iront vers l'amont et battront la digue de ce côté-là ; les autres vers l'aval ; s'ils ne sont pas arrivés au fleuve, ils n'y arriveront pas.

Chacun avait une lampe, une bougie, un fanal, et ils se déployèrent en silence, explorant la nuit.

Ils n'avaient pas fait cent mètres qu'ils butèrent sur une autre tribu, celle de la Bruciata – la tribu moins le Vieux, s'entend ! Rien de bien surprenant parce que don Camillo avait pris la précaution d'envoyer la vieille servante des Filotti chez Peppone pour que Peppone avisât ces bolcheviks de la Bruciata. Le chef de brigade était d'ailleurs Peppone lui-même. Les deux chefs se regardèrent fixement ; Peppone ôta son chapeau et salua. Don Camillo répondit en ôtant lui aussi son chapeau et les deux brigades continuèrent leur route de concert. On aurait dit un opéra en plein air, dans la nuit.

— On monte, puis on se divise, dit le commandant en chef don Camillo.

— Oui, chef ! dit Peppone. Et don Camillo le regarda de travers.

Un, deux, trois pas ; l'eau arrive à leurs genoux ; elle n'est même plus froide. La marche en avant continue implacable ; mais voici que de la rive viennent des voix ; ils se retournent et la digue est pleine de lumières.

— Ils nous cherchent ! dit la jeune fille.

— S'ils nous prennent, ils nous tuent ! s'exclame le jeune homme.

Quelques pas encore, et ils sont au bord du gouffre. Mais désormais le fleuve et la mort ont perdu leur charme. De la digue on les réclame et c'est la vie qui les appelle.

D'un bond, ils furent de nouveau sur la rive, puis sur la digue. Au-delà c'était la campagne et les bois déserts. Mais ils avaient été repérés

et les brigades se mirent à leur poursuite. La chasse commença. Les deux fiancés couraient sur la digue et les deux tribus déchaînées les suivaient, l'une à droite de la digue, l'autre à gauche, un peu en contrebas. Ils furent dépassés ; puis Peppone qui soufflait comme un troupeau, hurla, et les deux escouades montèrent sur la digue où elles firent leur jonction. Quand don Camillo arriva, la soutane remontée jusqu'à l'estomac, la manœuvre était terminée, la tenaille refermée.

— Malheureuse ! hurla la mère de Gina en se précipitant sur sa fille.

— Vaurien ! s'écria la mère de Mariolino en s'avançant menaçante vers son fils.

Les Filotti prirent leur fille, les Ciro leur fils, et les femmes des deux bords s'unirent brusquement dans un accès de fureur. Mais don Camillo et Peppone s'approchèrent munis l'un et l'autre d'un inquiétant bâton de chêne.

— Au nom de Dieu ! dit don Camillo.

— Au nom de la loi ! hurla Peppone.

Tout le monde fit silence, le cortège se recomposa et se dirigea vers le village : devant, Roméo et Juliette, les fiancés, derrière, don Camillo et Peppone et leurs gros bâtons, puis les tribus voisinantes et silencieuses. Le cortège toutefois dut s'arrêter parce que la route était barrée : Filotti n'avait pu attendre seul plus longtemps ; dès qu'il vit sa petite-fille, il leva les poings vers le ciel, et en cet instant précis le vieux Ciro – bien sûr ! arriva en traînant la jambe. Ils se trouvèrent donc côte à côte, on peut dire, miraculeusement ! ils se regardèrent avec férocité : cent quatre-vingt-seize ans à eux deux, mais autant de rage que des jouvenceaux.

Les deux tribus se séparèrent sans dire mot, chacune se plaça sur l'un des côtés de la route et haussa ses lumières pour éclairer l'inévitable combat. Les deux vieux commencèrent à se marteler la tête respectivement, mais avec plus de haine que de force ; après un premier assaut, ils se préparèrent pour la reprise ; Filotti soufflait sur ses doigts comme on le fait, enfant, pour donner plus de force au poing ! Alors don Camillo dit à Peppone :

— Vas-y !

— Je ne peux pas, je suis le maire ; et puis mon geste prendrait une couleur politique.

Alors don Camillo s'approcha des deux vieillards, appuya délicatement sa main droite sur la nuque de Filotti et la gauche sur celle de Ciro, puis d'un coup sec il fit cogner les deux caboches. On ne vit pas d'étincelles, parce que c'étaient de vieux os, mais le bruit s'entendit de loin.

— Amen ! dit Peppone en reprenant la marche.

Ainsi finit l'histoire, comme toutes les histoires. Les années passèrent ; maintenant il y a toujours ce fameux trou dans le grillage qui délimite les propriétés et un tout petit enfant s'amuse à passer d'un domaine à l'autre. Le vieux Filotti et le vieux Ciro se sont finalement mis d'accord. Ils vivent en bons voisins sans se disputer et le fossoyeur a même dit qu'il n'avait jamais vu deux morts s'accorder aussi bien.

LE PEINTRE

Gisella allait sur ses quarante ans ; c'était une de ces femmes qui ne peuvent apercevoir quatre personnes assemblées sans se précipiter tête baissée et entonner la tierce : « Allez-y ! Au mur ! Pendez-le ! Éventrez-le ! » Elles ne se préoccupent même pas de savoir si les gens se sont réunis pour écharper un criminel ou simplement pour écouter un camelot. Dans les manifestations, elles marchent toujours en tête, affublées de quelque chose de bien rouge et elles hurlent d'une voix féroce. Quand un gros bonnet vient parler, on les voit de temps en temps bondir sur l'orateur en criant : « Tu es beau, tu es un Dieu ! » Leur voix est alors chargée d'une telle ferveur amoureuse que le bureau exécutif du Parti, avec en sus la Section Agit-Prop tout entière, peuvent en prendre leur part. Gisella était, pour le village, la Révolution Prolétarienne en personne ; elle parlait « galvaniser » le peuple dès qu'en un point quelconque éclatait entre propriétaires et ouvriers une querelle petite ou grosse. Si le domaine était éloigné elle enfourchait le vélo de course de son mari.

Le vent découvrait parfois un peu trop de sa personne et les passants ne manquaient pas de lui crier une plaisanterie douteuse ; elle répondait alors que seuls les sales bourgeois ont quelque chose de sale à cacher ; mais que le peuple peut montrer, le front haut, même son derrière.

À l'occasion de la grève des journaliers, Gisella s'agita beaucoup à pied, à bicyclette et sur le camion de la brigade de surveillance. Aussi un beau soir, entre chien et loup, il se trouva quelqu'un pour lui fourrer la tête dans un sac, la traîner derrière une haie, lui soulever ses jupes et lui peindre le postérieur en rouge. Après quoi il l'abandonna la tête toujours dans le sac et s'en alla en ricanant. Ce fut une grosse affaire ; pour se débarrasser de la peinture, en effet, Gisella dut prendre un bain de siège prolongé dans de la benzine et, en outre, Peppone vit dans cet attentat une offense sanglante faite à la masse prolétarienne tout entière. Il fut pris d'une colère folle, réunit ses gens, lança des paroles enflammées contre les délinquants réactionnaires et proclama une grève générale de protestation.

— On ferme tout, on arrête tout, on bloque tout, tant que les autorités n'ont pas arrêté le coupable !

Le brigadier et quatre gendarmes se mirent à l'œuvre. Mais vouloir dénicher le plaisantin qui, le soir et en pleine campagne, fourre la tête d'une femme dans un sac et lui peint le derrière en rouge, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Ayez patience, monsieur le maire, dit le brigadier à Peppone après le premier jour de recherches. Ayez patience ; il ne semble pas que vous deviez persister dans cette idée de grève générale pour un cas pareil. La justice fonctionne même sans grève.

— Tant que vous n'aurez pas attrapé ce bandit, rien ne démarrera, répliqua-t-il ; rien !

Les recherches reprirent le lendemain à l'aube. Gisella n'avait rien vu ; elle ne pouvait donner d'indications ; seuls auraient pu parler le sac et le postérieur. Le brigadier s'acharna sur le sac, l'étudia à la loupe, centimètre par centimètre, le pesa, le mesura, le flaira, le brutalisa ; mais les sacs ne sont pas bavards et celui-là était particulièrement anonyme et renfermé de nature ; le brigadier envoya chercher alors le médecin de la commune.

— Allez voir cette femme, lui dit-il, visitez-la.

— Et que puis-je trouver ? dit le médecin. D'abord la partie couverte de peinture a été traitée à la benzine ; puis, il ne s'agit pas ici de ces peintures qui portent la signature de leur auteur.

— Docteur, déclara le brigadier avec quelque sévérité, il ne s'agit pas de raisonner, ici. Parce que si l'on raisonne tant soit peu, on ne peut que rire et passer à autre chose ; mais nos gens n'ont pas le sens du comique ; ils sont en train de préparer une belle tragédie.

Le médecin alla visiter Gisella et revint une heure après.

— Elle a un excès d'acidité dans l'estomac et les amygdales irritées, déclara le médecin ; j'ai pris sa tension, si ça vous intéresse.

Les quatre gendarmes rentrèrent le soir bredouilles : pas un indice, pas une empreinte, rien.

— Parfait, dit férocement Peppone ; demain je ferme aussi les boulangeries. On distribue la farine et les gens feront leur pain chez eux !

Don Camillo prenait le frais devant le presbytère sur son banc, quand il vit apparaître tout à coup Peppone.

— Mon révérend, dit Peppone sombre mais dictatorial, faites venir le sonneur et dites-lui d'aller arrêter l'horloge. On arrête tout, y compris les horloges. Je lui ferai voir, à ce cochon comment on organise une grève générale.

Don Camillo secoua la tête.

— Tout bloqué, y compris la cervelle du maire.

— La cervelle du maire fonctionne très bien ! hurla Peppone.

Don Camillo alluma une moitié de cigare.

— Peppone, dit-il doucement, tu crois que ta cervelle fonctionne, mais ce n'est pas vrai ; l'esprit, le parti l'a bloquée et t'empêche de voir que tu es en train de sombrer dans le ridicule. Et je le regrette. Fais-toi rouer de coups, je ne te plaindrai pas ; mais ne te rends pas

ridicule : ça me fait de la peine.

— Le jugement d'un clérical ne m'importe pas, s'écria Peppone. L'horloge doit être arrêtée, ou je l'arrête moi-même à coups de fusil.

Peppone avait dans sa fureur quelque chose de désespéré et don Camillo se sentit touché.

— Le sonneur n'est pas là ; montons nous-mêmes.

Ils s'agrippèrent aux échelles de la tour et atteignirent l'horloge ; le mécanisme en était ancien, les deux hommes regardèrent les énormes rouages.

— Voilà, expliqua don Camillo, en montrant une roue, il suffit de mettre une cheville là, et tout s'arrête.

— Oui, oui, il faut l'arrêter ! s'écria Peppone qui suait à grosses gouttes.

Don Camillo s'appuya contre le mur, près d'une fenêtre qui donnait sur la campagne.

— Peppone, dit-il doucement, un jour un homme simple avait un enfant malade. Tous les soirs l'enfant avait la fièvre et il n'y avait pas moyen de la faire baisser ; le thermomètre marquait toujours 39 ; alors l'homme simple prit le thermomètre et l'écrasa sous ses pieds.

Peppone regardait toujours les rouages de l'horloge.

— Tu veux arrêter l'horloge, Peppone, poursuivit don Camillo, mais je n'ai pas envie de rire. Les imbéciles seuls riront ; moi je suis peiné de te voir faire, comme de voir cet homme simple écraser le thermomètre sous ses pieds. Peppone, sois sincère, pourquoi veux-tu arrêter cette horloge ?

Peppone ne répondit pas.

— Tu veux arrêter l'horloge, poursuivit doucement don Camillo, parce qu'elle est au sommet de la tour et que tu la vois cent fois par jour... Où que tu ailles, l'horloge te regarde comme l'œil de la sentinelle dans les camps de prisonniers. Tu tournes la tête de l'autre côté ; mais tu sens ce regard peser sur ta nuque. Si tu t'enfermes chez toi, il t'y poursuit et tu entends la cloche sonner l'heure et te dire le temps qui passe. C'est la voix du temps. Inutile de cacher le Crucifix sous le lit, si l'on craint Dieu parce que l'on a péché. Dieu reste et te parlera toute ta vie. Il est inutile, Peppone, que tu arrêtes l'horloge. Tu n'arrêtes pas le temps. Passent les heures, passent les jours mais tu voles chaque jour et chaque heure qui passent.

Peppone dressa la tête et gonfla sa poitrine.

— Dégonfle-toi, ballon de fumée ! s'écria don Camillo ; et arrête donc l'horloge, les moissons languiront dans les champs, les vaches dépériront dans les étables, le pain diminuera de jour en jour sur la table des hommes. La guerre est une infamie ; et tu fais la guerre à ton semblable pour satisfaire ton orgueil d'homme de parti ; c'est une

guerre de « prestige », une guerre de la pire espèce, impie et maudite entre toutes.

— La justice...

— Il existe des lois – que tu as acceptées – qui assurent la protection des citoyens. Il n'est pas nécessaire de faire intervenir le Parti pour protéger l'arrière-train de cette visionnaire à la noix. Arrête la grève, plutôt que l'horloge.

Ils descendirent ; mais Peppone ne paraissait pas satisfait.

— Don Camillo, dit-il brusquement, nous pouvons, je crois, nous parler net. Dites la vérité, c'est vous qui avez fait le coup ?

— Non, Peppone, dit don Camillo en soupirant ; ma qualité de prêtre m'interdit de descendre si bas ; tout au plus aurais-je pu lui peindre la figure en rouge, mais alors la chose aurait perdu sa signification.

Peppone le regarda dans les yeux.

— Moi, dit don Camillo, je me suis contenté de lui mettre le sac sur la tête, de la lier et de la porter derrière la haie. Puis je suis retourné à mes affaires.

— Et qui était derrière la haie ?

Don Camillo se mit à rire.

Peppone prit un ton d'extrême gravité.

— Quand il s'agissait de risquer notre peau, vous vous fiez à moi et je me fiais à vous. Faisons comme alors ; la chose restera entre nous.

Don Camillo ouvrit les bras.

— Peppone, une pauvre créature opprimée, qui souffre depuis des années en silence, est venue demander de l'aide à son prêtre ; comment pouvais-je refuser ? Comment résister à sa déchirante imploration ? Derrière la haie, il y avait le mari de Gisella.

Peppone vit alors en pensée ce petit homme maigre et souffreteux qui devait se raccommode lui-même ses caleçons et se faire la cuisine pendant que sa femme allait « activer » les masses ; et il rentra les épaules. Mais il se rappela subitement que le mari de Gisella faisait partie des démocrates chrétiens et il plissa le front.

— Don Camillo, dit-il durement, est-ce le démocrate chrétien qui a agi ?

— Non, Peppone, le mari seulement, le mari !

Peppone s'en alla ordonner la reprise du travail.

— Mais vous ? s'exclama-t-il quand il fut sur le pas de la porte ; et il pointa le doigt menaçant sur don Camillo.

— Moi, je l'ai fait aussi pour encourager la peinture, expliqua don Camillo.

LA FÊTE

Peppone envoya le texte de la proclamation à la dernière minute et le vieux Barchini, papetier-typographe, mit cinq heures pour le composer. Quand il eut terminé il était mort et saoul de sommeil. Toutefois il trouva encore la force d'arriver jusqu'au presbytère avec la première épreuve.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda don Camillo en jetant un regard de défiance sur la feuille.

— Du joli travail ! dit Barchini en clignant de l'œil.

Une « démmocratie » avec deux m sauta tout d'abord aux yeux de don Camillo et ces deux m paraissaient trois, tellement ils étaient deux. Il fit remarquer qu'il n'en fallait qu'un.

— Très bien ! répondit Barchini satisfait, je n'aurai qu'à mettre un m de plus à Camarade, à l'avant-dernière ligne ; j'ai dû le composer avec un seul m parce que je n'avais plus de caractères.

— Ce n'est pas la peine, marmonna don Camillo.

Laisse les choses comme elles sont ; il vaut mieux mettre l'accent sur Démocratie que sur Camarade.

Il se mit en devoir de lire soigneusement la proclamation. Ce n'était que le programme de la fête donnée en l'honneur de la presse rouge, avec les inévitables considérations de caractère politico-social.

— Que signifie, au paragraphe 6, cette « Course cyclico-artistico-patriotique de coupes mixtes représentant les villes italiennes ambisexuellement allégoriques » ?

— Eh bien, il s'agit, expliqua Barchini, d'une course de bicyclette où chaque concurrent mâle porte sur le cadre une petite, et chaque petite est vêtue de façon à représenter une ville italienne. L'une représente Milan, l'autre Venise ; l'une est Rome, l'autre Bologne, etc. Et chaque cycliste est vêtu selon la ville représentée ; par exemple, celui qui porte Milan est habillé en ouvrier à cause du développement industriel de la ville. Celui qui porte Bologne est habillé en paysan parce que l'Émilie est agricole. Celui qui porte Gênes est vêtu en marin et ainsi de suite.

Don Camillo demanda d'autres éclaircissements.

— Et ce « Tir à la cible politico-satirico-populaire » ?

— Je ne sais pas, don Camillo. Ils installeront la baraque au dernier moment. On dit que ce sera le clou de la journée.

Don Camillo était resté de glace jusqu'au dernier moment mais les dernières lignes le firent sursauter !

— Mais non ! s'écria-t-il.

— Mais oui ! répliqua en riant Barchini, mais oui ! Exactement ! Dans la matinée de dimanche, Peppone et les autres dirigeants de la Section vendront le journal du Parti dans les rues, à la criée en somme !

— C'est une plaisanterie !

— Pas le moins du monde ! on l'a fait dans toutes les villes d'Italie ! Et à jouer aux crieurs, il n'y a pas eu seulement les dirigeants des sections mais les directeurs de journaux et même certains députés. Vous ne l'avez pas lu quelque part.

Dès que Barchini l'eut quitté, don Camillo fit un moment les cent pas dans la pièce ; puis il alla s'agenouiller devant le Christ de l'autel.

— Jésus, dit-il, faites venir dimanche très vite !

— Et pourquoi, don Camillo ? Ne trouves-tu pas que le cours du temps est assez rapide ?

— Oui ! mais il y a des occasions où les minutes paraissent des heures... Il est vrai, ajouta-t-il après un moment de réflexion, qu'il y a des heures qui paraissent des minutes, et il y a compensation. Laissez donc aller les choses normalement ; j'attendrai jusqu'à dimanche.

Le Christ soupira.

— Que machines-tu encore de machiavélique ?

— Machiner, moi ? Si l'innocence pouvait avoir un visage humain, je dirais, me regardant dans un miroir : « Voilà l'innocence ! »

— Peut-être ferais-tu mieux de dire : « Voilà le mensonge ! »

Don Camillo se signa et partit.

— Je ne me regarderai pas dans un miroir, dit-il en s'éloignant rapidement.

Le dimanche matin arriva enfin. Après la première messe, don Camillo alla mettre sa meilleure soutane, fit briller ses souliers, brossa soigneusement son chapeau, et refrénant son envie de courir, il pénétra nonchalamment dans la rue principale. Il y avait grande affluence ; tous les visages affectaient l'indifférence, mais il était évident qu'on attendait quelque chose. Enfin résonna au loin le clairon de Peppone :

— Le maire qui vend le journal ; s'exclama-t-on.

La foule subitement excitée se rangea sur les trottoirs pour attendre le passage du héros. Don Camillo se plaça en première ligne et gonfla le thorax.

Apparut Peppone, un grand paquet de journaux sous le bras. De temps à autre l'un des fidèles se détachant de la foule et venait lui acheter un journal. Le reste était muet parce que de le voir ainsi hurler, cela donnait fort envie de rire ; mais d'autre part, Peppone

lançait à droite et à gauche des regards si féroces que l'envie de rire passait aussitôt. Le spectacle de cet homme seul au milieu d'une foule immobile et pressée contre les murs, l'écho de ce cri dans le silence, tout cela était plutôt tragique.

Peppone passa devant don Camillo qui le laissa passer. Puis brusquement la voix de don Camillo éclata comme une canonnade.

— Vendeur !

Peppone s'arrêta net et foudroya don Camillo d'un regard à la Komintern ; don Camillo n'en fut pas ému. Il s'avança tranquillement vers Peppone et fouillant dans son porte-monnaie, il dit d'un ton distrait :

— *L'Osservatore Romano*, s'il vous plaît.

La voix était calme mais assez forte pour être entendue à l'autre bout du département.

Peppone se retourna complètement vers don Camillo ; il ne dit mot mais son regard était tout un discours. Alors don Camillo parut reprendre ses esprits et il s'excusa avec un sourire.

— Pardon, monsieur le maire ; je vous avais pris pour le crieur de journaux. Donnez-moi donc un exemplaire de votre journal.

Peppone serra davantage les dents et tendit le journal à don Camillo qui le mit sous son bras tout en continuant à fouiller dans son porte-monnaie. Finalement il en tira un billet de cinq mille et le tendit à Peppone.

Peppone commençait à voir clair ; il regarda encore don Camillo et gonfla le thorax.

— Je comprends, je comprends ! fit alors don Camillo plein d'onction. Comment pourriez-vous me rendre la monnaie ? je suis stupide. Vous ne devez pas avoir encaissé beaucoup ; vos journaux sont encore tous là ! et il montra le paquet de journaux que tenait Peppone.

Peppone n'accomplit aucun acte de violence. Il prit le paquet de journaux entre ses jambes, mit la main à la poche, et en tira une liasse de billets. Puis il rendit sa monnaie à don Camillo.

— Ne vous en déplaît, j'ai déjà vendu le quart du paquet, siffla-t-il en continuant à compter les billets.

Don Camillo sourit de satisfaction.

— J'en suis ravi ! Quatre mille cinq cents ! ça me suffit. Gardez le reste. L'honneur d'avoir acheté un journal à son maire vaut bien cinq cents lires et puis laissez-moi aider un journal qui, en dépit de ses louables efforts, ne parvient pas à s'assurer une distribution suffisante pour vivre.

Peppone suait à grosses gouttes.

— Quatre mille neuf cent quatre-vingt cinq ! s'écria-t-il, pas un

centime de moins, mon Révérend. Nous n'avons pas besoin de vos sous !

— Je le sais, je le sais, dit don Camillo d'un ton ambigu, en empochant le reste.

— Que voulez-vous dire ? hurla Peppone en serrant les poings.

— Pour l'amour du ciel, je ne veux rien dire !

Il déplia le journal tandis que Peppone se calmait.

— *U-N-I-T-A*, épela don Camillo. Comme c'est étrange ! c'est écrit en italien !

Peppone poussa un bref rugissement puis se remit à hurler le titre du journal avec une telle rage qu'on eût dit la déclaration de guerre aux Puissances Occidentales.

— Excusez-moi ! balbutia don Camillo, je pensais vraiment que c'était écrit en russe !

Dans l'après-midi quelqu'un vint dire à don Camillo que le discours était terminé et que les festivités populaires avaient commencé. Alors don Camillo sortit de chez lui et alla rouler ses énormes épaules ça et là dans la foule.

La course des allégories à bicyclette fut un spectacle de choix. Arriva première au poteau, Trieste, sur la bicyclette de Smilzo. On racontait précisément que Trieste avait été beaucoup discutée à cause des incidences politiques qu'on ne manquerait pas d'exploiter, mais Peppone avait clamé que son frère était mort pour libérer Trieste et interdire à Trieste de participer à la course c'était déclarer que son frère était un traître. Alors on avait accepté que Trieste fût représentée et c'est Carola, l'amie de Smilzo, qui, vêtue d'une robe tricolore et serrant une hallebarde sur sa valeureuse poitrine, était Trieste. Smilzo était vêtu en fantassin de la guerre de 14-18. Il avait un casque sur la tête et un antique fusil en bandoulière. Il étouffait de chaleur mais Peppone lui avait donné l'ordre d'arriver le premier. « Tu dois faire cela pour moi et pour mon frère », avait-il solennellement déclaré. Et Smilzo arriva premier. Mais on dut lui faire la respiration artificielle parce qu'il s'était noyé dans des flots de sueur. Don Camillo délira d'enthousiasme quand il vit arriver en tête Trieste sur la bicyclette de l'infanterie. Il se divertit beaucoup également au spectacle de la course en sac, et au casse-marmite. Mais quand on lui dit que le tir à la cible politico-satirique allait commencer, il bouscula tout le monde pour gagner les premiers rangs. Il y avait une grande presse autour de la baraque et tout cela riait et hurlait, mais ce n'était pas pour décourager don Camillo. Quand il se mettait en mouvement rien ne pouvait l'arrêter. En définitive, la trouvaille n'était pas extraordinaire : il s'agissait de culbuter à coups de balle des mannequins de bois d'un

mètre cinquante de haut. Ces poupées étaient peintes, mais par un peintre tout à fait à la hauteur vraiment – quelqu'un de la ville ! Elles représentaient (et c'était là l'important) les têtes principales des partis du centre et de la droite. La poupée la plus grosse représentait don Camillo. Il se reconnut immédiatement ; il était ridicule, ainsi caricaturé, et la foule riait à gorge déployée. Il ne dit rien, serra les dents, croisa les bras et attendit.

Un jeune homme s'approcha avec assurance ; il acheta six balles et commença le jeu de massacre. Il y avait six poupées ; la sixième à droite était don Camillo. Le gars tirait bien. La première à gauche tomba ; la foule poussa un hurra ! qui ébranla la baraque. Puis la seconde tomba, puis la troisième ; les cris de la foule diminuaient à chaque coup. Quand la cinquième poupée tomba, la foule fit silence. Le jeune homme loucha vers don Camillo en chair et en os qui était à côté de lui, remit la balle sur le comptoir et s'en alla.

La foule se mit à murmurer. Personne ne se proposait. Mais voici que survint Peppone.

— Donnez ! dit-il.

L'affecté spécial, chargé de la baraque, remit les poupées debout et Peppone commença à lancer ses balles. La foule se retira tant soit peu. Tomba la première poupée, puis la seconde, puis la troisième ; Peppone tirait avec rage, avec férocité. Tomba la quatrième – la cinquième. Don Camillo tourna lentement son visage vers Peppone et les yeux de Peppone rencontrèrent les yeux de don Camillo ; ils durent échanger une conversation extraordinaire, parce que le visage de Peppone devint couleur de terre. La conversation avait duré quelques secondes seulement. Peppone retroussa ses manches comme si de rien n'était, se planta solidement sur ses jambes, visa, porta lentement son bras en arrière et envoya la lourde balle d'étoffe sur la sixième poupée. Un coup pareil eût tué un bœuf. Mais la poupée était de bois et la balle rebondit. La poupée resta debout, miraculeusement.

— La charnière s'est bloquée, expliqua le préposé au tir après avoir fait son inspection.

— Habituelles manœuvres du Vatican ! ricana Peppone.

Il remit sa veste et s'éloigna ; la foule soulagée soupira et se remit à rire ; le cauchemar était passé.

Don Camillo s'en alla lui aussi. Ce n'est que beaucoup plus tard que Peppone fit son apparition au presbytère.

— Voyez un peu ! dit-il, à peine vous étiez-vous éloigné que je faisais enlever votre mannequin. Je n'aurais pas voulu porter offense à la religion. Je vous en veux seulement en tant qu'homme politique. Le reste ne m'intéresse pas.

— Ça va ! répondit don Camillo.

Peppone se dirigea vers la porte.

— Je regrette d'avoir tiré sur votre image, en un sens. De toute façon, ça s'est bien passé.

— En effet, répondit don Camillo ; car si la poupée était tombée, tu tombais toi aussi. J'avais un coup de poing à assommer un éléphant, tout prêt.

— J'avais compris, marmonna Peppone. Mais l'honneur du Parti était en jeu. Je devais tirer. D'ailleurs vous m'en avez fait une raide ce matin. J'avais belle figure !

Don Camillo soupira.

— Ce n'est pas faux non plus ! dit-il.

— Donc nous sommes quittes, conclut Peppone.

— Pas encore, Peppone, marmonna don Camillo. Il lui tendit un billet et ajouta :

— Rends-moi celui que je t'ai donné ce matin ; il était faux.

Peppone mit ses deux poings sur ses hanches.

— Vous voyez bien que vous êtes un bandit ? Ce sont des bombes qu'il faudrait vous lancer ! et à la tête, non sur un mannequin ! Mais que faire, maintenant que j'ai déjà versé la somme au fondé de pouvoir de la Fédération. Il est venu aujourd'hui justement avec l'orateur.

Don Camillo reprit son argent et le mit dans son portefeuille.

— Comme je le regrette ! soupira-t-il. Je n'aurai plus de repos ma vie durant, à l'idée d'avoir lésé ton Parti.

Peppone s'en alla pour ne pas se compromettre.

LA VIEILLE INSTITUTRICE

Le monument national du village était la vieille institutrice ; Mme Cristina était une petite femme maigre qui avait enseigné à tout le village et tout le monde la connaissait. Elle vivait d'une petite pension et s'en tirait parce que les commerçants lui donnaient trois cents grammes de beurre et lui en faisaient payer cent, et de même pour la viande et le reste. Pour les œufs la question était plus délicate ; il était difficile de lui donner six œufs et de lui en faire payer trois parce que Mme Cristina savait compter ; une institutrice sait toujours compter même si elle a trois mille ans et si elle a perdu la notion du poids. Alors le médecin remédia à la chose en lui interdisant les œufs.

Tout le monde craignait Mme Cristina ; don Camillo lui-même prenait le large quand il la rencontrait parce qu'un jour, par malheur, son chien avait sauté dans le jardin de Mme Cristina et avait cassé un pot de géranium. Toutes les fois qu'elle rencontrait don Camillo depuis cet événement fatal, elle le menaçait de son bâton et lui criait qu'il y avait un Dieu, même pour les prêtres bolcheviques.

Elle ne pouvait pardonner à Peppone qui, enfant, venait à l'école les poches pleines de grenouilles, d'oiseaux et autres saletés. Un jour il était arrivé monté sur une vache ; Brusco lui servait de palefrenier.

La vieille dame sortait rarement et ne parlait à personne parce qu'elle n'aimait pas les commérages ; mais quand on lui dit que Peppone avait été élu maire et rédigeait les arrêtés municipaux, elle sortit. Quand elle fut arrivée sur la Place, elle s'arrêta devant une affiche, enfourcha ses lunettes et se mit à lire de la première ligne à la dernière, le sourcil sévèrement froncé. Puis elle ouvrit son sac, tira un crayon rouge, souligna les fautes et inscrivit un 4 en marge avec la mention : « Âne ».

Les plus gros bonnets rouges la regardaient faire, l'air sombre, et les lèvres serrées. Mais personne ne dit mot.

Le bûcher de Mme Cristina était au fond du jardin et il était toujours bien fourni parce qu'il se trouvait toujours quelqu'un pour enjamber la haie et ajouter deux bûches ou un fagot à son tas de bois. Mais cet hiver-là fut glacial et la pauvre vieille avait désormais de trop nombreuses années sur les épaules pour affronter un froid pareil sans se geler les os ; on ne la vit plus. Quand elle envoyait chercher trois œufs elle ne s'apercevait même plus qu'on lui en apportait six. Or, un soir que Peppone était en conseil, on vint lui dire que Mme Cristina le demandait et qu'il devait se dépêcher parce que Mme Cristina n'avait pas le temps d'attendre son bon plaisir pour mourir.

Don Camillo avait été appelé d'abord et il était accouru ; il savait que c'était une question d'heures. Il n'avait trouvé qu'une petite vieille. Dans son grand lit blanc elle ne paraissait pas plus grande qu'un enfant. Mais elle n'avait pas perdu conscience et dès que la grande masse noire de don Camillo apparut, elle eut un petit sourire.

— Vous seriez content, hein ? que je vous confesse maintenant une montagne d'horreurs. Mais non, rien, mon cher curé ! Je vous ai appelé parce que je veux mourir avec une âme bien propre, et sans regrets. Aussi je vous pardonne de m'avoir cassé un pot de géranium.

— Je vous pardonne de m'avoir appelé prêtre bolchevique, murmura don Camillo.

— Merci, mais ce n'était pas nécessaire, répliqua la vieille. Parce que ce qui compte c'est l'intention, et moi je vous traitais de bolcheviste, comme je traitais le maire d'âne, sans vouloir le blesser.

Don Camillo commença un long discours d'une grande douceur pour faire comprendre à la vieille que c'était le moment de se défaire de toute humaine morgue parce que, pour aller en Paradis...

— Mais je suis sûre d'y aller ! s'écria la vieille en l'interrompant.

— Vous péchez par présomption, dit doucement don Camillo. Aucun mortel n'est assuré d'aller en Paradis.

— Aucun mortel sauf Mme Cristina, coupa de nouveau la vieille ; parce que cette nuit le Christ est venu dire à Mme Cristina qu'elle irait en Paradis. Donc Mme Cristina est sûre d'aller en Paradis ! À moins que vous en sachiez plus long que Jésus-Christ !

Devant une foi aussi formidable, aussi péremptoire, don Camillo resta muet ; il se retira dans un coin de la pièce pour dire ses prières.

Alors arriva Peppone.

— Je te pardonne pour les grenouilles et autres saletés que tu apportais en classe, lui dit la vieille femme. Je te connais ; au fond tu n'es pas méchant. Je prierai Dieu qu'il te pardonne tes plus grands crimes.

— Madame, balbutia Peppone, mais je n'ai pas commis de crime !

— Ne dis pas de mensonges ! repartit la vieille sévèrement. Toi et tes pareils vous avez relégué le roi et ses petits enfants dans une île déserte où ils sont morts de faim.

L'institutrice se mit à pleurer. Quand il vit pleurer une si petite vieille, Peppone eut toutes les peines du monde à se retenir de hurler.

— Ce n'est pas vrai ! s'exclama-t-il.

— Oui, c'est vrai ! M. Bilotti me l'a dit ; et il le sait : il lit les journaux et il écoute la radio.

— Demain, je lui casse la figure à ce cochon de réactionnaire ! mugit Peppone. Don Camillo, dites-le-lui, vous, que ce n'est pas vrai !

Don Camillo s'approcha.

— On vous a mal informée, fit-il. Ce ne sont que des mensonges. Pas d'île déserte, pas d'affamés, je vous assure, mensonges que tout cela.

— Ça va mieux ! soupira Peppone soulagé. Et puis, ajouta-t-il, nous n'avons pas été les seuls à le renvoyer. On a voté et il s'est trouvé qu'il y avait plus de voix contre lui que de voix pour ; alors on l'a renvoyé. C'est comme ça que fonctionne la démocratie.

— Quelle démocratie ! les rois ne se renvoient pas ! répondit péremptoirement la vieille.

— Excusez-moi ! répondit Peppone tout confus.

Et que pouvait-il répondre ?

Ensuite la petite vieille prit un instant de repos pour retrouver des forces, et enfin elle parla :

— Toi, tu es le maire, dit-elle ; voici mon testament. La maison n'est pas à moi ; le peu de vêtements que je possède donne-le à qui en manque. Garde mes livres car tu en as besoin. Il faut que tu fasses de nombreuses rédactions et que tu étudies les verbes.

— Oui, madame, répondit Peppone.

— Je veux un enterrement sans musique parce que c'est une chose sérieuse, et je veux un enterrement sans voiture comme dans les temps civilisés. Des hommes porteront la caisse sur leurs épaules et sur la caisse je veux un drapeau.

— Oui, madame, dit Peppone.

— Mon drapeau, précisa la vieille, celui qui est près de l'armoire. Mon drapeau avec l'écusson du roi.

Elle murmura encore :

— Dieu te bénisse, même si tu es un bolcheviste, mon enfant.

Et ce fut tout ; elle ferma les yeux et ne les rouvrit plus.

Le lendemain matin, Peppone convoqua tous les responsables du Parti. Il leur dit que Mme Cristina était morte et que la commune se devait de lui faire de solennelles funérailles pour lui exprimer sa reconnaissance.

— Je suis votre maire et je vous parle au nom de tous les citoyens sans distinction de parti. Je vous demande votre avis pour que vous ne puissiez pas me reprocher après d'avoir agi à ma tête. Voilà : Mme Cristina veut que le cercueil soit porté à bras d'hommes et que le drapeau orné de l'écusson royal recouvre le cercueil. Chacun dira son opinion. Que les représentants des partis réactionnaires toutefois se taisent parce qu'il est évident qu'ils seraient trop heureux qu'on joue la *Marche Royale* par-dessus le marché.

Le chef du parti d'Action parla le premier et il parla bien parce qu'il avait des diplômes.

— Nous ne pouvons, pour honorer un seul mort, offenser la mémoire des cent mille hommes qui se sont fait tuer pour conquérir la liberté et à qui nous devons la République...

... Et ainsi de suite ; il ressortait du discours que Mme Cristina avait travaillé avec la monarchie mais pour la patrie ; donc rien de plus juste que le drapeau représentant la patrie actuelle recouvre son cercueil.

— Bien ! approuva Begollini, le socialiste, qui était plus marxiste que Marx. Finis les temps du sentimentalisme et de la nostalgie ! Si elle voulait le drapeau avec l'écusson royal, elle n'avait qu'à mourir plus tôt.

— Vous dites des stupidités ! s'exclama le pharmacien, chef des républicains traditionnels. Il faut dire plutôt que l'exhibition publique de cet écusson susciterait aujourd'hui des réactions qui risqueraient de dénaturer le caractère de cette cérémonie funèbre et de la transformer en une manifestation politique.

Puis ce fut le tour du démocrate chrétien.

— La mort est sacrée, dit-il d'une voix solennelle, et la volonté de la défunte est particulièrement sacrée parce que nous considérons sa prodigieuse activité comme un apostolat ainsi qu'elle l'a fait elle-même. Nous la vénérons. Nous devons par conséquent éviter tout geste d'irrespect à son égard. Si nous recouvrons le cercueil avec ce vieux drapeau, nous l'exposons à des incidents qui, pour ne pas être dirigés contre elle, n'en seraient pas moins désobligeants pour sa mémoire. Donc nous nous associons à ceux de nos collègues qui sont opposés au drapeau de la monarchie.

Peppone approuva gravement du chef. Puis il se retourna vers don Camillo, car lui aussi il était convoqué. Don Camillo était fort pâle.

— Qu'en pense monsieur le curé ?

— M. le curé attend de connaître l'opinion de monsieur le maire avant de parler.

Peppone se racla un peu le gosier et prit la parole.

— En qualité de maire, je vous remercie de votre collaboration et en qualité de maire j'approuve votre décision. Toutefois, comme dans ce village ce n'est pas le maire qui commande, mais les communistes, en qualité de chef communiste, je vous dirai que je me fiche de vos conseils et que demain Mme Cristina ira au cimetière avec le drapeau qu'elle a voulu, parce que je la respecte plus, elle morte, que vous tous qui êtes en vie. Si quelqu'un a une objection à faire je le fais passer par la fenêtre. Monsieur le curé a quelque chose à dire ?

— Je cède à la violence ! dit-il en ouvrant ses bras ; car il était rentré dans la grâce de Dieu.

Ainsi le jour suivant Mme Cristina alla au cimetière portée par Peppone, Brusco, Bigio et Fulmine. Ils avaient mis tous les quatre leur foulard rouge, mais sur le cercueil il y avait le drapeau de la vieille institutrice.

Ce sont choses qui arrivent dans ce pays de fous où le soleil tape comme un marteau sur la tête des gens, où l'on raisonne à coups de pied mais où, du moins, on respecte les morts.

CINQ PLUS CINQ

Les choses s'étaient beaucoup gâtées à force, bien qu'il ne se fût rien passé de très spécial ; et quand Peppone rencontrait don Camillo, il faisait une grimace de dégoût et lui tournait le dos. Pendant un discours public, enfin, il avait fait des allusions offensantes contre don Camillo et l'avait qualifié de « calotin ».

À la suite de quoi, don Camillo se crut obligé de répondre pour la rime dans le journal de la paroisse, et pendant la nuit ses ennemis déchargèrent devant sa porte, un tombereau de fumier ; si bien que le lendemain matin, don Camillo fut obligé de descendre de sa fenêtre par une échelle. Il trouva cette note sur le tas de fumier : « Don Camillo, engraisse-toi la cervelle. »

De là naquit une polémique verbale, journalistique et murale si aiguë, si violente qu'il y avait toujours une odeur de bagarre dans les rues du village. La dernière réplique de don Camillo resta sans réponse, mais on pensa que c'était le silence qui précède la tempête.

Un soir que don Camillo était dans l'église, absorbé dans ses prières, il entendit grincer la petite porte du clocher et avant qu'il ait eu le temps de se relever, Peppone était devant lui, un Peppone au visage noir, aux cheveux en déroute et qui paraissait saoul. Il avait une main cachée derrière le dos. Don Camillo repéra du coin de l'œil un candélabre, calcula la distance et d'un bond sauta sur l'énorme outil de bronze. Peppone grinça des dents et regarda dans les yeux de don Camillo, lequel se dit que le candélabre partirait comme l'éclair dès que Peppone ferait mine de montrer ce qu'il avait dans la main.

Mais Peppone tendit lentement à don Camillo un long paquet étroit. Don Camillo plein de suspicion ne prit pas le paquet. Alors Peppone le posa sur la Sainte table, déchira le papier bleu : et apparurent cinq cierges de cire, gros comme des piquets de vigne.

— Il est mourant, expliqua Peppone d'une voix méconnaissable.

Alors don Camillo se rappela que le petit garçon de Peppone était malade. Il avait supposé que ce n'était pas grave ; mais il comprenait maintenant le silence de Peppone et pourquoi ses dernières attaques n'avaient pas eu de réponse.

— Il est mourant ; allumez-les tout de suite, dit Peppone.

Don Camillo alla chercher des candélabres dans la sacristie. Puis il alluma les cierges et les posa devant le Christ.

— Non ! dit Peppone avec rancune. Lui, Il est de votre bord ; mettez-les devant Celle-là qui ne fait pas de politique.

Don Camillo serra les dents quand il entendit appeler la Madone « Celle-là » et il lui vint une envie folle de casser la figure à Peppone ; mais il n'en fit rien et alla disposer les cierges devant la statue de la Vierge, dans la chapelle de gauche.

Puis il se tourna vers Peppone.

— Dites-le-lui ! ordonna Peppone d'une voix dure.

Alors don Camillo s'agenouilla et expliqua à la Vierge à mi-voix que les cinq cierges étaient offerts par Peppone pour qu'Elle guérisse son enfant.

Quand il se releva, Peppone avait disparu.

Don Camillo essaya de s'esquiver quand il passa devant le maître-autel, mais la voix du Christ l'arrêta.

— Don Camillo, qu'as-tu ?

Don Camillo se sentit extrêmement humilié.

— Je regrette que ce malheureux ait blasphémé de la sorte, et de ne pas avoir trouvé la force de lui répondre en conséquence. Comment peut-on discuter avec un homme qui perd la tête parce que son enfant est en train de mourir ?

— Tu as très bien fait ! répondit le Christ.

— La politique est une maudite invention, expliqua don Camillo. Il ne faut pas le prendre en mauvaise part ; il ne faut pas être sévère avec lui.

— Et pourquoi le jugerais-je mal ? murmura le Christ. En honorant ma mère, il m'emplit le cœur de douceur. Il me déplaît un peu qu'il l'ait appelée : « Celle-là ».

Don Camillo secoua la tête.

— Vous avez mal entendu, protesta-t-il. Il a dit : « Allumez-les toutes, devant la très sainte Vierge qui est dans cette chapelle-là. » Pensez donc ! S'il avait eu l'audace de dire une chose pareille, je l'aurais mis dehors à coups de pied avec ou sans fils à l'agonie !

— J'en suis très heureux, très heureux ! répondit le Christ en souriant ; mais en parlant de moi, en tout cas, il a dit « Lui ».

— On ne peut le nier, admit don Camillo. Mais je suis convaincu que c'est pour me faire affront à moi. J'en jurerais, tant je suis convaincu !

Don Camillo sortit et revint peu après tout excité.

— Je vous l'avais dit ! s'écria-t-il en brandissant un paquet. Il m'a apporté cinq bougies pour vous ! Qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est très beau tout cela ! répondit en souriant le Christ.

— Elles sont plus petites que les autres, expliqua don Camillo, mais ce qui compte ici c'est l'intention. Et puis il ne faut pas oublier que Peppone n'est pas riche ; il a dû se ruiner en remèdes et en visites.

— Tout cela est très beau ! répéta le Christ.

Les cinq bougies furent bientôt allumées et l'on eût dit qu'il y en avait cinquante tellement elles resplendissaient.

— On dirait même qu'elles donnent plus de lumière que les autres, observa don Camillo.

Et elles donnaient réellement plus de lumière que les autres, car celles-là, don Camillo avait couru les acheter à la droguerie et il avait forcé le droguiste à se lever de son lit – pour ne lui donner d'ailleurs qu'un acompte car don Camillo était pauvre comme Job. Tout cela le Christ le savait fort bien. Il ne dit rien, mais une larme glissa de ses yeux et raya d'un trait d'argent le bois noir de la croix.

Cette larme disait que le fils de Peppone était sauvé.

Et il l'était.

LE CHIEN

Ce fut l'histoire du chien qui fit perdre la tête à tout le monde. On entendit venir du fleuve une longue plainte ; les gens frissonnèrent et dirent : « C'est lui ! »

En remontant le fleuve en amont du village, on trouvait trois hameaux : La Rocca, Casa Bruciata et les Stoppie. On raconta pendant des mois qu'un chien, aux Stoppie, poussait tous les soirs le cri du loup ; mais personne ne réussit à voir le chien ; histoire d'ivrogne ! pensa-t-on. Mais ladite histoire se déplaça vers la vallée et bientôt on raconta qu'un chien hurlait la nuit sur la digue de Casa Bruciata. Ce n'était plus amusant du tout. On apprit ensuite que la Rocca était gagnée à son tour ; la peur alors s'empara du village et quand le premier gémissement parvint de la digue, tous les villageois se réveillèrent en sursaut et eurent des sueurs froides. La nuit suivante, le chien recommença et les villageois se signèrent. Plutôt qu'un hurlement de chien, en effet, c'était un cri d'homme. Désormais, on se mettait au lit le cœur battant et le sommeil ne venait pas : on attendait le hurlement. Comme la chose n'avait pas l'air de vouloir finir, on organisa une battue. Un matin une vingtaine d'hommes prirent leurs fusils et râtelèrent la digue ; ils tirèrent sur tout ce qui bougeait, sur tous les fourrés suspects : rien, pas l'ombre d'un chien ! Et la nuit même, la chanson recommençait.

La seconde battue fut tout aussi infructueuse et on ne fit pas la troisième parce que les gens avaient peur maintenant, même de jour. Les femmes allèrent demander à don Camillo de bénir la digue ; il refusa. Quand il s'agit d'un chien, on le prend au lasso, non avec de l'eau bénite.

— Vous crevez de peur, au Vatican comme partout, dit un beau brin de fille qui avait nom de Carola, la fiancée de Smilzo.

Alors don Camillo prit un pieu dans son jardin et se dirigea vers la digue ; les femmes suivaient à une certaine distance. Don Camillo fouilla toute la digue, donna des coups de bâton à droite et à gauche, puis reparut, bredouille.

— Il n'y a rien, dit-il.

— Pendant que vous y étiez, vous pouviez aussi bien donner quelques coups de goupillon ; ça ne vous coûtait pas plus, dit Carola.

— Si tu ne fais pas attention à ce que tu dis, je te la donne à toi et à toute la Section, la bénédiction ! gronda don Camillo. Si le chien vous embête, vous n'avez qu'à vous mettre du coton dans les oreilles et vous dormirez comme moi. Le malheur c'est qu'il vous faudrait

avoir la conscience tranquille pour dormir la nuit, et peu d'entre vous ont la conscience tranquille. Venez plus souvent à l'église, et vous guérirez de la peur.

Carola entonna *Drapeau rouge* mais la suite se perdit dans les cris parce que don Camillo lui lança le bâton à la tête.

La nuit on entendit le hurlement du chien ; don Camillo l'entendit lui aussi et, bien qu'il eût la conscience tranquille, il ne put dormir.

— On m'a dit que vous étiez allé sur la digue, pour ce chien, dit Peppone à don Camillo le lendemain. J'y suis allé moi aussi ; pas plus de chien que de poil sur ma main.

— Si le chien hurle la nuit sur la digue, marmonna don Camillo, cela signifie qu'il y a un chien la nuit sur la digue.

— Et alors ?

— Et alors, celui qui veut trouver le chien doit y aller la nuit, et non pas le jour.

Peppone rentra la tête.

— Et qui ira la nuit ? Ils ont tous peur comme s'il s'agissait du diable.

— Même toi ? interrogea don Camillo.

Peppone hésita un moment.

— Et vous ? demanda-t-il.

Ils firent quelques pas ensemble, puis don Camillo s'arrêta.

— Si quelqu'un est disposé à venir avec moi, j'y vais, dit-il.

— Moi aussi, répliqua Peppone. Moi aussi, j'y vais si quelqu'un est disposé à venir avec moi ; mais c'est difficile de trouver ce quelqu'un !

— Oui ! admit don Camillo qui refusait impudemment de voir que si tous deux cherchaient cet homme, tout était réglé.

Il y eut un instant d'embarras, puis Peppone ouvrit ses bras d'un geste résigné.

— Alors nous nous retrouverons ce soir après neuf heures.

Ils se retrouvèrent le soir après neuf heures et s'éloignèrent entre les vignes ; le cœur leur battait si fort qu'on eût dit deux mitraillettes. Arrivés à un certain buisson, ils se postèrent silencieux et le fusil braqué. À mesure que les heures passaient, un silence de cimetière s'appesantissait sur la campagne ; puis la lune sortit d'entre les nuages et illumina cette désolation.

Brusquement un ululement prolongé glaça le cœur de nos hommes. Il venait du fleuve ; don Camillo et Peppone quittèrent leur abri avec précaution et se postèrent derrière une tranchée. Le gémissement reprit et il était clair qu'il provenait d'une cannaie qui se prolongeait sous l'eau. La lune frappait l'eau de plein fouet et la

cannaie apparaissait noire en contre-jour ; mais ils fouillèrent du regard et virent tout à coup une ombre qui bougeait ; ils visèrent et dès que le ululement recommença ils tirèrent. Le ululement s'acheva en un gémissement de douleur. Alors la peur quitta brusquement don Camillo et Peppone. Ils bondirent ; don Camillo enleva sa soutane et entra dans l'eau suivi de Peppone.

Ils trouvèrent au milieu de la cannaie, un chien noir blessé. Peppone alluma sa lampe électrique. Ce n'était pas un chien méchant, il lui lécha la main. Peppone perdit alors toute envie de lui tirer dans le crâne.

— Vous l'avez atteint à la patte, dit Peppone.

— Nous l'avons atteint, si ça ne te fait rien, répliqua don Camillo.

Peppone prit le chien par le collier et le tira sur la rive. Sous le chien il y avait un sac, pris dans les roseaux. C'était un sac militaire de grosse toile imperméable que l'eau avait durcie. Peppone trancha le fil de fer dont on s'était servi pour le fermer, mais aussitôt il se releva tout pâle et regarda don Camillo.

— Une histoire comme une autre ! dit don Camillo. Un homme en a tué un autre puis il l'a mis dans un sac et a jeté le sac dans le fleuve. L'homme assassiné avait un chien et le chien s'est jeté à l'eau ; il a suivi le sac que le courant emportait vers l'aval. Le sac a été retenu un certain temps dans une cannaie devant les Stoppie, puis devant Casa Bruciata... Pendant le jour le chien se cachait et allait chercher sa nourriture, la nuit il retournait auprès de son maître. Qui sait depuis combien de temps il hurlait ! mais on ne l'entendait que lorsqu'il s'arrêtait dans un village.

Peppone secoua la tête.

— Mais pourquoi hurlait-il ? Et pourquoi la nuit seulement ?

— Peut-être parce que la conscience emprunte aussi quelquefois la voix d'un chien pour se faire entendre. La voix des chiens s'entend mieux la nuit.

Le chien avait levé la tête.

— Conscience ! dit à haute voix don Camillo.

Le chien répondit par un gémissement.

On ne sut jamais qui était l'homme du sac ; le temps et l'eau l'avaient défiguré ; mais voici qu'il abordait enfin une terre bénite après un si long voyage. Le chien mourut. Don Camillo et Peppone l'ensevelirent dans un trou profond comme l'enfer, pour qu'il repose en paix.

Mais dans les villages et les hameaux épars le long du fleuve, il y a encore des gens qui s'éveillent la nuit, le front glacé, parce qu'ils entendent le hurlement du chien, et ils l'entendront toute leur vie.

AUTOMNE

Dans l'après-midi du 3 novembre, le papetier-typographe arriva au presbytère.

— Encore personne, dit-il. On voit bien qu'ils ont l'intention de ne rien faire.

— Nous avons encore le temps, objecta don Camillo, il n'est pas quatre heures.

Barchini secoua la tête.

— Aussi court que soit le texte, il faut toujours trois heures pour le composer. Ensuite il y a les corrections, puis le tirage. C'est un travail de Romain de faire ça feuille par feuille sur la presse. Enfin, si j'ai quelque chose, je viendrai vous avertir.

Don Camillo attendit encore une heure, pour ne rien précipiter, puis ne voyant pas venir Barchini, il enfila sa houppelande et alla à la mairie. Peppone n'y était pas ; alors don Camillo alla droit au garage et là il trouva le maire occupé à visser un boulon.

— Bonsoir, monsieur le maire.

— Il n'y a pas de maire ici, répondit l'autre malgracieux, sans même lever les yeux de son travail.

Le maire est à la mairie. Ici il n'y a que le citoyen Giuseppe Bottazzi, qui s'arrache la peau à gagner son pain tandis que les autres vont se promener.

Don Camillo ne s'émut point.

— Juste ! répondit-il. Puis-je donc demander un service au citoyen Giuseppe Bottazzi ? Ou bien le Komintern a-t-il envoyé l'ordre au camarade Peppone de se comporter comme un rustre même en dehors du service ?

Peppone interrompit son travail.

— Voyons, marmonna-t-il, plein de soupçons.

— Voilà, expliqua aimablement don Camillo ; il faudrait que le citoyen Giuseppe Bottazzi fût assez aimable pour dire au camarade Peppone de prier M. le maire, quand il le rencontrera, d'envoyer à M. le curé don Camillo un exemplaire du manifeste que la commune a fait imprimer à l'occasion du 4 novembre, car don Camillo voudrait l'afficher au tableau du Centre récréatif.

Peppone se mit à travailler.

— Dites à M. le curé qu'il mette la photographie du pape au tableau de son Centre.

— Elle y est déjà, expliqua don Camillo. Maintenant il me

faudrait un exemplaire du manifeste ; ainsi, demain, je pourrais le lire aux enfants et expliquer la signification de cette date.

Peppone ricana.

— Voyez-vous ça ! Le révérend, qui sait le latin et a étudié l'histoire dans des livres d'un demi-quintal, a justement besoin que le mécanicien Peppone, qui n'a que son certificat d'études, lui donne des idées pour expliquer le 4 novembre ! Je regrette, mais cette fois, ça ne passe pas. Si vous pensiez vous divertir avec toute votre prêtraille bourgeoise en corrigeant mes fautes de syntaxe, vous vous êtes trompé !

— C'est toi qui te trompes ! protesta calmement don Camillo. Je n'ai nullement l'intention de m'amuser des fautes du mécanicien Peppone. Je veux tout simplement exposer aux enfants ce que pense sur le 4 novembre la plus haute autorité du pays. Moi, curé, je veux être d'accord avec toi, maire. Car il y a des choses sur lesquelles nous devons tous être d'accord. Donc, pas question de politique.

Peppone connaissait parfaitement don Camillo. Il se planta devant lui, les poings sur les hanches, et lui dit :

— Don Camillo, finissons-en avec la poésie et venons au plat de résistance. Laissez tomber votre histoire de manifeste et dites-moi ce que vous voulez.

— Je ne veux rien. Je tiens seulement à savoir si tu as fait ou si tu n'as pas fait le manifeste pour le 4 novembre. Si tu ne l'as pas fait, je suis là pour te donner un coup de main.

— Merci pour votre charmante intention. Mais le manifeste, je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas.

— Ordre de l'Agit-Prop ?

— Ordre de personne ! s'écria Peppone. Ordre de ma conscience et ça suffit ! Le peuple en a plein le dos des guerres et des victoires. Le peuple sait très bien ce que sont les guerres ; il n'a pas besoin qu'on les lui explique et encore moins qu'on les exalte avec des discours et des proclamations !

Don Camillo secoua la tête.

— Tu es sur la mauvaise route, Peppone. Il n'est pas question d'exalter une guerre. Il est question de rendre hommage à ceux qui ont souffert pendant cette guerre et y ont laissé leur peau.

— Mon œil ! Avec l'excuse de rappeler à notre souvenir les morts et la souffrance des soldats, on fait une sale propagande pour la guerre et la monarchie ! L'héroïsme, le sacrifice, les beaux gestes, les destins infrangibles, tous bobards qui puent la monarchie, qui ne servent qu'à monter la tête aux jeunes gens, à asseoir le nationalisme, et à rendre odieux le prolétariat. On ressort tout : l'Istrie, la Dalmatie, Tito, Staline, le Komintern, l'Amérique, le Vatican, le Christ, les ennemis de

la religion, etc., jusqu'à ce qu'on ait prouvé que le prolétaire est l'ennemi de la patrie et qu'il faut refaire l'empire !

À mesure qu'il parlait, Peppone prenait des couleurs et amplifiait ses gestes comme dans un meeting. Quand il eut fini, don Camillo dit calmement :

— Bravo, Peppone, on dirait un article de *l'Unità*. Toutefois, réponds à ma question. Tu ne fais rien pour la Victoire ?

J'en ai fait de trop, pour la Victoire ! Ça suffit ! On m'a enlevé à ma mère quand je n'étais qu'un enfant, on m'a cloué dans une tranchée et on m'a rempli de poux et autres saletés. Puis on m'a laissé mourir de faim, on m'a fait marcher des nuits entières sous la pluie avec un quintal sur le dos, on m'a fait monter à l'assaut sous une grêle de balles et quand j'ai été blessé, on m'a dit de me débrouiller. J'ai fait le porteur, le fossoyeur, le cuisinier, l'artilleur, le mulet, le chien, le loup et la hyène. Après quoi on m'a donné un mouchoir imprimé représentant l'Italie, un complet de coton, une feuille certifiant que j'avais fait mon devoir et je suis retourné chez moi pour supplier ceux qui avaient gagné des millions sur mes épaules de me donner du travail !

Peppone s'interrompt et leva solennellement l'index.

— Voilà ma proclamation, conclut-il. Si vous voulez finir sur une phrase historique, ajoutez au crayon rouge que le camarade Peppone a honte de s'être battu pour enrichir ces sales gens et serait très fier de pouvoir dire aujourd'hui qu'il a été déserteur !

Don Camillo hocha la tête.

— Je te demande bien pardon, dit-il ; mais pourquoi as-tu pris le maquis en 43 ?

— Quel rapport ? s'écria Peppone. C'est tout autre chose. Ce n'est pas Sa Majesté qui m'a ordonné d'y aller ! J'y suis allé de moi-même. Et puis il y a guerre et guerre !

— Je vois, marmonna don Camillo, pour un Italien, se battre contre ses adversaires politiques italiens, ça a toujours été plus sympathique.

— Ne dites pas de stupidités, don Camillo, hurla Peppone. Quand j'étais là-haut, je ne faisais pas de politique ! Je défendais la patrie !

— Quoi ? s'exclama don Camillo. N'as-tu pas dit : « patrie », ou bien ai-je mal entendu ?

— Il y a patrie et patrie, expliqua Peppone. Celle de 14-18 en était une ; celle de 43-45, une autre.

L'église était comble à la messe célébrée par don Camillo pour l'âme des morts tombés au champ d'honneur. Il n'y eut pas de discours. Don Camillo dit seulement : « À la fin de la messe les enfants

du Centre récréatif iront déposer une couronne au pied du monument aux morts. » Et à la fin de la messe, tous les fidèles se rangèrent en file derrière les enfants et le cortège silencieux traversa le village jusqu'à la place. La place était déserte mais il y avait deux grosses couronnes au pied du monument. L'une ornée d'un nœud tricolore au nom de « La commune » ; l'autre toute d'œillets rouges et ornée d'un ruban rouge au nom du « Peuple ».

— La brigade de Peppone les a apportées tandis que vous disiez la messe, expliqua le patron du café de la place. Ils y étaient tous, sauf Peppone.

Les enfants déposèrent leur couronne et la foule s'éparpilla. Sur le chemin du retour, don Camillo rencontra Peppone. Il faillit ne pas le reconnaître ; il pleuvait un peu et Peppone se cachait dans son pardessus.

— J'ai vu les couronnes, dit don Camillo.

— Quelles couronnes ? dit Peppone avec indifférence.

— Celles du monument. Belles !

Peppone rentra les épaules.

— C'est sans doute une idée des gosses. Ça vous ennuie ?

— Penses-tu !

Devant le presbytère Peppone fit mine de prendre le large, mais don Camillo le retint.

— Viens donc boire un verre. Pas empoisonné, tu peux être tranquille.

— Une autre fois, balbutia Peppone. Je veux rentrer. Je ne suis pas bien ; je n'ai même pas pu travailler. J'ai froid, j'ai des frissons.

— Des frissons ? C'est de saison. L'unique remède c'est de boire un verre de vin. J'ai même d'excellents comprimés d'aspirine ; entre.

Peppone entra.

— Assieds-toi ; je vais chercher la bouteille.

Quand don Camillo revint avec la bouteille et les verres, il vit que Peppone s'était assis mais qu'il n'avait pas ôté son pardessus.

— J'ai froid jusqu'aux os, expliqua Peppone ; il vaut mieux que je le garde.

— Fais comme bon te semble.

Il lui tendit un verre plein et deux cachets d'aspirine.

— Avale !

Peppone s'exécuta. Don Camillo ressortit et rentra de nouveau avec une brassée de bois qu'il jeta dans la cheminée.

— Une flambée ne te fera pas de mal non plus, expliqua don Camillo en attisant le feu.

— J'ai repensé à tes paroles d'hier, dit-il encore. De ton point de vue, tu as raison. Pour moi, la guerre, ç'a été tout autre chose. Moi

aussi je n'étais qu'un petit curé frais sorti du séminaire quand on m'a jeté en pleine bagarre. Poux, faim, balles, souffrances, tout comme toi. Je n'allais pas à l'assaut, bien sûr ; mais j'allais ramasser les blessés. Évidemment, pour moi c'était différent car ce métier, je l'avais choisi. Toi, tu n'avais pas choisi ton métier de soldat. Heureusement d'ailleurs, parce que ceux qui ont choisi ce métier ne valent pas cher.

— Eh bien, ce n'est pas toujours vrai, marmonna Peppone ; il y a de braves gens même parmi les officiers de l'active. Et puis il faut le reconnaître, ce sont des cochons à monocle, mais quand il faut risquer sa peau, ils la risquent sans faire d'histoires !

— De toute façon, tandis que je faisais mon métier de prêtre en courant derrière les blessés pour leur administrer les sacrements, pour toi, tout n'était que duperie. Le métier du prêtre c'est d'expédier les âmes en Paradis *via* le Vatican. Donc pour un prêtre se trouver au milieu d'une épidémie de choléra, d'un tremblement de terre ou d'une guerre, c'est une aubaine. C'est une aubaine puisqu'il gagne sa vie en sauvant les âmes. Mais quelqu'un comme toi, qu'a-t-il à sauver ? Sa peau.

Peppone s'éloigna de la cheminée parce que les flammes donnaient une chaleur d'enfer ; avec ce pardessus en plus, il y avait de quoi crever.

— Non, Peppone, si tu t'éloignes ce n'est pas de jeu. On prend de l'aspirine pour transpirer. Plus tu transpires et plus tôt tu guéris.

Peppone but deux verres de vin et s'essuya le front.

— C'est exactement comme je dis, poursuivit don Camillo. Je comprends parfaitement que celui qu'on oblige à risquer sa peau, comme ça, sans but, ne désire qu'une chose : se défilér. Dans ces conditions le déserteur n'est pas un lâche mais simplement un être humain qui suit son instinct de conservation Bois, Peppone !

Peppone but. Il ruisselait et l'on eût dit qu'il allait éclater.

— Maintenant, tu peux enlever ton pardessus, lui conseilla don Camillo. Ainsi quand tu sortiras tu le remettras et tu ne sentiras pas le passage du chaud au froid.

— Je n'ai pas chaud, dit Peppone les dents serrées.

— Moi, je suis quelqu'un qui raisonne, poursuivit don Camillo. Tu as parfaitement bien fait de ne pas publier de manifeste. Tu serais allé contre tes principes. Hier je ne pensais – fort égoïstement d'ailleurs – qu'à mon propre cas. Pour moi, la guerre c'était une affaire. Figure-toi qu'un jour (avec cette manie de sauver les âmes que j'ai ! et de me faire valoir devant l'Éternel) je sautai hors d'une tranchée pour aller raconter mes petites histoires habituelles à un soldat tombé entre notre tranchée et la tranchée autrichienne. Il mourut dans mes bras tandis que je prenais une paire de balles dans le crâne. Une paille, je

sais bien ; mais c'est pour dire !

— Je l'ai su, dit sombrement Peppone ; j'ai lu l'histoire dans le journal militaire qu'ils nous apportaient dans les tranchées au lieu de nous apporter à manger, ces porcs ! On vous a même décoré si je ne me trompe !

Don Camillo se retourna et montra un cadre suspendu au mur.

— Je l'ai mise là, dit-il ; on voit trop de médailles dans la rue.

— Vous auriez le droit de la porter, protesta Peppone après avoir avalé un autre verre. Celui qui n'a pas volé ses médailles a le droit de les porter.

— Ne parlons pas de cela, puisque tu as une tout autre conception de la guerre. Mais ôte ton pardessus, Peppone !

Peppone paraissait le Déluge universel tant il transpirait. Mais têtue comme un mulet, il garda son pardessus.

— Au fond, conclut don Camillo, toi qui détestes toute cette rhétorique patriotique, toi dont la patrie est le monde, tu es dans le vrai. Pour toi le jour de la Victoire est un jour néfaste parce que le vainqueur est plus enclin à faire une autre guerre que celui qui perd. Est-ce vrai qu'en Russie on donne des médailles aux déserteurs et que l'on punit ceux qui font des actes de courage ?

— Ça y est ! s'écria Peppone, je le savais que vous en viendriez à la politique ! Je le savais !

Mais il se calma subitement.

— Je meurs de chaleur ! soupira-t-il.

— Eh ! enlève-le donc, ce pardessus !

Peppone enleva enfin son pardessus, et don Camillo put voir la médaille que Peppone avait gagnée en 18.

— Eh bien, dit don Camillo en sortant sa médaille d'argent et en l'accrochant à sa soutane, c'est une idée.

— Et maintenant, dit-il à la vieille servante qui passait sa tête dans l'embrasure de la porte, nous pouvons manger un morceau.

Ils mangèrent, ils burent un grand nombre de bouteilles et à la fin ils portèrent des toasts à je ne sais combien de vieilles carcasses de l'autre guerre.

Ce n'est que beaucoup plus tard que Peppone remit son manteau et se dirigea vers la porte.

— J'espère, dit-il, que vous n'exploiterez pas ignoblement ce moment de faiblesse ?

— Non, dit don Camillo. Mais le jour où je serai obligé de te pendre, personne ne m'empêchera de te pendre avec respect.

— Quand ce sera la seconde vague, vous la sentirez passer ! marmonna Peppone en disparaissant dans la nuit.

Les ombres des morts voltigeaient dans la lumière incertaine et

l'on eût dit un soir de bataille dans un tableau allégorique.

LA PEUR

Peppone acheva le journal que le courrier du soir avait apporté puis se tourna vers Smilzo qui attendait ses ordres, assis sur un fût dans un coin du garage.

— Prends le camion et ramène la brigade avant une heure.

— Quelque chose de grave ?

— File ! hurla Peppone.

Smilzo mit le moteur en marche et démarra. Un quart d'heure après il était de retour avec les vingt-cinq hommes de la brigade. Peppone monta sur le Dodge lui aussi et ils se rendirent à la Maison du Peuple.

— Toi, reste là, et garde le camion ! dit-il à Smilzo. Si tu vois quelque chose de louche, appelle.

Quand ils se furent installés dans la salle de réunion, Peppone fit son rapport.

— Voilà ! dit-il en frappant de sa main énorme les grands titres du journal. L'histoire a atteint son point culminant ; nous y sommes ! La réaction est déchaînée. On tire contre les camarades. On jette des bombes sur tous les sièges du Parti.

Il lut tout haut quelques passages du *Milano Sera*, un journal du soir milanais.

— Et remarquez que ce n'est pas un journal rouge qui raconte cela. C'est une feuille indépendante et ce ne sont pas des histoires. Tout est expliqué bien clairement sous le titre.

— Pensez donc ! dit Brusco. Si les journaux indépendants sont forcés de raconter la chose de cette façon, eux qui sont toujours en train de pencher vers la droite, imaginez ce que ce doit être en réalité ! J'ai hâte d'avoir l'*Unità* de demain !

Bigio haussa les épaules.

— Tu y trouveras peut-être encore moins, dit-il. À l'*Unità* il y a des camarades intelligents mais tous intellectuels ; des gens cultivés qui font de la philosophie ; ils essaient toujours de minimiser les faits pour ne pas exciter le peuple.

— Des gens instruits qui se préoccupent essentiellement de ne pas sortir de la légalité, ajouta « Peau-Rouge ».

— Des poètes avant tout ! conclut Peppone. Mais quand ils prennent une plume, ils feraient pendre le Père Éternel.

— Pourtant à Milan, reprit-il pour en revenir à la situation présente, la révolution fasciste est en marche. À Milan d'un moment à

l'autre, les milices vont ressortir pour brûler les coopératives et les Maisons du Peuple, pour donner la chasse aux communistes et les purger. Le journal parle de « sièges fascistes » et de « miliciens » ; il n'y a pas à se tromper. S'il s'agissait seulement de quelunquisme ou de capitalisme, de monarchie et autres histoires de ce genre, ils auraient dit : réactionnaires ou passéistes, etc. Mais on parle net et clair de fascisme et de milices. Et remarquez : c'est un journal indépendant. Nous devons donc nous tenir prêts à toute éventualité.

Lungo dit qu'ils devaient se mettre en mouvement sans attendre les autres. Ils connaissaient tous les réactionnaires du village et tous les « ex- ».

— Nous allons les trouver chez eux, un à un, et l'on en parle plus.

— Bah ! dit Brusco ; il me semble que nous nous mettons immédiatement dans notre tort avec cette méthode. Dans le journal, on dit qu'il faut répondre aux provocations, mais non provoquer les provocations.

Peppone approuva.

— S'il faut frapper quelqu'un, qu'on le frappe avec justice et démocratie !

Il faisait sombre. Sur les bords du fleuve, en automne, il commence à faire nuit à dix heures du matin et l'air a la couleur de l'eau. Ils discutèrent plus posément pendant une demi-heure ; puis brusquement éclata une explosion qui fit trembler les vitres.

Ils sortirent et trouvèrent Smilzo étendu derrière le camion, comme mort et le visage plein de sang. Ils abandonnèrent le corps aux soins de la famille et sautèrent sur le camion.

— Roulez ! hurla Peppone à Lungo qui prit le volant à la place de Smilzo.

Ils partirent comme des fous ; mais après deux ou trois kilomètres Lungo se retourna vers Peppone.

— Où allons-nous ?

— C'est vrai ! marmonna Peppone ; où allons-nous ?

Ils s'arrêtèrent pour rassembler leurs idées. Puis ils firent marche arrière et de retour au village, ils s'arrêtèrent devant le siège des démocrates chrétiens. Ils y trouvèrent une table, deux chaises et un portrait du pape. Ils lancèrent le tout par la fenêtre puis remontèrent sur le camion et partirent en direction de l'Ortaglia.

— Ce ne peut être que ce lâche de Pizzi qui a lancé la bombe sur Smilzo, dit « Peau-Rouge ». Il nous en veut à mort depuis la grève des journaliers. « Nous nous retrouverons », a-t-il dit.

Ils encerclèrent la maison et Peppone entra.

Pizzi était dans sa cuisine en train de tourner sa polenta. Sa femme mettait le couvert et son petit garçon agenouillé devant la

cheminée remettait du bois sur la braise.

Pizzi leva les yeux, aperçut Peppone et comprit qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Il regarda son fils qui jouait maintenant à ses pieds et demanda à Peppone :

— Que veux-tu ?

— On a jeté une bombe devant le siège et ils ont tué Smilzo, s'écria Peppone.

— Moi je n'y suis pour rien ! répondit Pizzi.

La femme eut un mouvement inquiet.

— Prends le gosse et va-t'en, lui dit son mari.

Ce qu'elle fit.

— Tu as dit que tu nous le ferais payer, au moment de la grève des journaliers. Tu es un cochon de réactionnaire.

Peppone fit un pas en avant, l'air menaçant, mais Pizzi passa derrière lui, prit un revolver sur la cheminée et le dirigea contre Peppone.

— Pas un pas de plus, Peppone, ou je tire.

Au même instant, quelqu'un, qui était aux aguets derrière la fenêtre, l'ouvrit brusquement, tira un coup de revolver et Pizzi tomba. En tombant, il laissa partir son revolver et la balle alla se perdre dans les cendres du foyer. La femme et l'enfant étaient déjà là, affolés ; la femme abaissa son regard sur le corps de son mari et l'enfant se jeta sur le corps de son père en gémissant. Peppone et ses hommes remontèrent précipitamment sur le camion et disparurent, silencieux. Avant d'arriver dans le pays, ils descendirent et continuèrent leur chemin séparément.

Il y avait un attroupement devant la Maison du Peuple et Peppone heurta don Camillo qui justement en sortait.

— Il est mort ? lui demanda-t-il.

— Il faudrait bien autre chose pour tuer un malandrin pareil ! ricana don Camillo. C'est malin d'être allé saccager le siège des démocrates ! C'est vraiment comique !

Peppone le regarda d'un air sombre.

— Les bombes n'ont rien de comique, mon révérend !

Don Camillo le regarda avec curiosité.

— Peppone, lui dit-il, ou tu es un salaud, ou tu es un crétin.

Mais Peppone n'était ni l'un ni l'autre. Il ignorait simplement que la bombe n'avait explosé que dans leur imagination : le pneu arrière de la Dodge qu'on avait réchappé avait éclaté et un morceau avait frappé Smilzo à la tête. Peppone alla regarder sous le camion et le pneu était effectivement crevé. Il pensa alors à Pizzi gisant sur le plancher de sa cuisine, à la femme qui avait mis une main sur sa bouche pour ne pas crier et à l'enfant qui hurlait. Cependant les gens

riaient. Les rires ne cessèrent que lorsque se répandit le bruit que Pizzi était grièvement blessé.

Il mourut le lendemain matin. Quand les gendarmes allèrent interroger la femme, elle les regarda les yeux écarquillés de terreur.

— Vous n'avez vu personne ?

— J'étais dans l'autre pièce ; j'ai entendu un coup de revolver et j'ai trouvé mon mari par terre. Je ne sais rien d'autre.

— Et l'enfant, où était-il ?

— Il était déjà couché.

— Et maintenant, où est-il ?

— Je l'ai envoyé chez sa grand-mère.

On ne put en tirer rien d'autre. On put constater qu'il manquait une balle dans le revolver de Pizzi ; que d'autre part la balle qui l'avait tué était du même calibre que celles qui restaient dans le revolver ; on avait retrouvé le revolver dans la main de Pizzi. On conclut au suicide.

Don Camillo lut le procès-verbal, il lut les déclarations faites par les proches du défunt, certifiant que depuis un certain temps Pizzi se montrait inquiet à cause d'une mauvaise récolte, et qu'il avait déclaré à plusieurs reprises qu'il voulait en finir avec la vie ! Don Camillo lut tout cela et alla consulter Jésus.

— Jésus, dit-il tristement, c'est le premier mort du village pour qui je ne puisse pas faire de cérémonie funèbre. Et cela est juste, je l'avoue, puisqu'il s'est suicidé ; et qui se tue soi-même tue une créature de Dieu et se damne. Je devrais lui interdire la sépulture en terre sainte.

— Certainement ! don Camillo.

— Mais si je tolère qu'il vienne en terre sainte, il devra du moins y arriver seul, comme un chien, car il s'abaisse au rang des animaux celui qui renonce à son humanité.

— C'est très triste, don Camillo, mais c'est ainsi !

Comme le lendemain était un dimanche, don Camillo prononça un terrible réquisitoire contre le suicide. Il fut sans pitié, effrayant, implacable.

— Je ne m'approcherais pas du cadavre d'un suicidé même si je savais que mon geste dût lui rendre la vie, dit-il en guise de péroraison.

L'enterrement de Pizzi eut lieu l'après-midi même. La bière fut chargée sur une voiture de troisième classe délabrée, qui se mit en marche en brimbalant. Le cercueil était suivi par l'épouse du défunt, son fils et ses deux frères, montés sur des chariots. Dès que le convoi pénétra dans le pays, les villageois fermèrent leurs fenêtres et regardèrent à travers les jalousies. Mais brusquement il se produisit un événement sensationnel : don Camillo déboucha d'un coin de rue avec

deux enfants de chœur et la Croix : il se mit devant le cercueil et conduisit la procession funèbre en psalmodiant. Le convoi traversa tout le village jusqu'à l'église. On ne vit pas une âme. Arrivé sur le parvis, don Camillo fit signe aux deux frères de décharger le cercueil et de le porter à l'intérieur de l'église. Il célébra alors la Messe des Morts et bénit le corps.

Puis il reprit la tête du cortège et traversa de nouveau le pays en sens inverse. Quand le cercueil fut porté en terre, don Camillo gonfla sa poitrine et dit d'une voix puissante :

— Que Dieu récompense l'âme de son fidèle serviteur, l'honnête Antonio Pizzi !

Il jeta ensuite une poignée de terre dans la fosse, bénit le cercueil, quitta lentement le cimetière et de nouveau traversa le village que la terreur avait dépeuplé.

— Seigneur ! dit don Camillo, avez-vous quelque chose à me reprocher ?

— Oui, don Camillo ; quand on accompagne un pauvre mort au cimetière, on ne porte pas un revolver dans sa poche.

— Je comprends, Jésus, répondit don Camillo, vous pensez que j'aurais dû le cacher dans une de mes manches pour l'avoir à portée de la main.

— Non, don Camillo ; ces outils-là, on les laisse dans un tiroir, même si le mort s'est tué.

— Jésus, dit don Camillo après une pause, combien voulez-vous parier qu'une commission composée de mes plus fidèles bigots va écrire à l'évêque pour dénoncer mon sacrilège ?

— Non, répondit le Christ ; je ne parie pas ; car ils sont déjà en train d'écrire.

— Avec cet enterrement, je me suis attiré la haine de tout le monde : des ennemis de Pizzi qui ne sont pas contents de voir que le suicide est contesté ; des propres parents de Pizzi qui préfèrent laisser croire qu'il s'est suicidé (l'un de ses frères m'a fait remarquer qu'il ne convenait peut-être pas de faire entrer le corps d'un suicidé dans une église) ; de sa femme même qui craint pour la sécurité de son enfant et préfère se taire à cause de lui.

Une porte latérale s'ouvrit en cet instant même et le fils de Pizzi entra » dans l'église. L'enfant s'approcha de don Camillo.

— Je vous remercie au nom de mon père, dit-il d'une voix dure d'homme fait. Et il disparut comme il était venu.

— Voilà quelqu'un qui ne te hait pas, dit Jésus.

— Mais son cœur est plein de haine pour les meurtriers de son père, et c'est une maudite chaîne que personne ne peut rompre ! Vous-même, qui vous êtes fait mettre en croix pour ces maudits, ne le

pouvez pas.

— Le monde n'est pas encore fini, répondit sereinement le Christ. Il commence à peine et là-haut nous mesurons le temps par milliards de siècles. Il ne faut pas perdre la foi, don Camillo. Nous avons le temps, nous avons le temps !

LA PEUR CONTINUE

Après la sortie du journal de la paroisse, où il commentait la mort de Pizzi, don Camillo se trouva fort isolé dans le village.

— Il me semble que je suis en plein désert, confia-t-il au Christ. Même quand j'ai cent personnes autour de moi, je me sens seul parce qu'il y a, entre eux et moi, une vitre épaisse de cinquante centimètres. J'entends leur voix, mais elle paraît venir d'un autre monde.

— C'est la peur, dit Jésus ; ils ont peur de toi.

— De moi ?

— De toi, don Camillo, et ils te haïssent. Ils vivaient au chaud et tranquilles dans le cocon de leur lâcheté. Ils savaient la vérité mais personne ne pouvait les obliger à reconnaître qu'ils savaient. Toi, tu as agi et parlé de telle sorte que maintenant ils ne peuvent plus faire semblant d'ignorer. Voilà pourquoi ils te craignent et ils te haïssent. Et s'ils le pouvaient, ils te tueraient ; cela t'étonne ?

Don Camillo ouvrit ses bras.

— Non, dit-il, cela m'étonnerait si je ne savais pas que pour avoir voulu dire la vérité aux hommes vous vous êtes fait mettre en croix. Cela me fait mal seulement.

Au même instant arriva un messenger envoyé par l'évêque.

— Don Camillo, Monseigneur a lu votre journal paroissial, et il a vu les réactions qu'il avait suscitées dans le pays. Ce premier numéro lui a plu ; mais il tient énormément à ce que le prochain ne contienne pas le faire-part de votre mort dans la nécrologie. Veillez-y.

— La direction n'y peut rien, répondit don Camillo ; les requêtes de ce genre doivent être adressées au Seigneur Tout-Puissant.

— C'est justement ce que Monseigneur est en train de faire, expliqua le messenger, et il tenait à vous le faire savoir.

Le brigadier de gendarmerie était un homme du monde. Quand il rencontra don Camillo – par hasard – il lui dit :

— J'ai lu votre journal ; l'histoire des traces de pneus sur l'aire des Pizzi est très intéressante.

— Vous n'y aviez pas songé ?

— J'y avais si peu songé que je les ai moulées avec du plâtre et que j'ai comparé les moulages avec les dessins de tous les pneus du pays. Le résultat de l'enquête c'est que les empreintes ont été laissées par le Dodge du maire. En outre, j'ai noté que Pizzi avait été atteint à la tempe gauche tandis qu'il tenait son revolver dans la main droite. Enfin, en fouillant dans les cendres, j'ai retrouvé la balle qui manque dans le revolver de Pizzi et qui a dû partir toute seule quand il est

tombé.

Don Camillo regarda le brigadier de travers.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit tout cela ?

— Je l'ai dit à qui je devais le dire, mon révérend. On m'a répondu que si, en un moment pareil, je faisais arrêter le maire, cette arrestation aurait un retentissement politique. Quand ces questions rencontrent la politique, elles s'enlisent ; il vaut mieux attendre une occasion pour les ressortir. Cette occasion, vous me l'offrez, don Camillo. Croyez que je n'ai pas fui mes responsabilités ; j'ai voulu seulement empêcher certaines personnes de tirer à elles cette affaire et de noyer le poisson.

Don Camillo jugea qu'il avait parfaitement bien fait.

— Je ne peux vous donner deux gendarmes comme gardes du corps, don Camillo.

— Ce serait une noire stupidité !

— Je le sais ; mais si je pouvais, je vous donnerais un bataillon entier, marmonna le brigadier.

— Ce n'est pas nécessaire, brigadier. Le Dieu Tout-Puissant y songera.

— Espérons qu'il sera plus attentif que pour Pizzi, conclut le brigadier.

L'enquête reprit le lendemain. On interrogea féroce­ment divers propriétaires et fermiers. Parmi eux se trouvait Verola qui protesta avec indignation.

— Cher ami, lui dit calmement le brigadier, des éléments nouveaux nous ont obligés à considérer la possibilité d'un homicide. Mais étant donné que Pizzi était apolitique et qu'on ne lui a rien volé, nous sommes forcés d'interroger toutes les personnes qui avaient des relations avec Pizzi et qui pouvaient avoir des raisons de le haïr.

Les interrogatoires se poursuivirent ainsi pendant plusieurs jours et les personnes interrogées étaient outrées.

Brusco lui aussi était outré, mais il se taisait .

— Peppone, dit-il pour finir, ce diable d'homme nous traite comme des gamins. Tu vas voir : quand il aura interrogé tous les autres, femmes comprises, il viendra vers toi avec le sourire et te demandera gentiment si ça ne t'ennuie pas qu'il interroge nos hommes. Tu ne pourras pas refuser ; il fera ses interrogatoires et toute l'affaire sera éventée.

— Ne dis pas de bêtises ! ricana Peppone, puisque nous ne savons même pas qui a tiré !

C'était ainsi ; personne n'avait vu lequel des vingt-cinq hommes de Peppone avait tiré. Ils étaient tous remontés en camion, dès que Pizzi était tombé ; puis ils s'étaient séparés sans dire un mot. Après

quoi, personne n'avait reparlé de l'affaire.

— Qui donc a pu tirer ? dit Peppone en regardant Brusco dans les yeux.

— Qui sait ? Toi, peut-être !

— Moi ? et comment cela, puisque je n'étais même pas armé ?

— Tu as pénétré seul chez les Pizzi. Personne n'a pu voir ce que tu y faisais.

— Mais on a tiré de la fenêtre ! On finira bien par savoir qui était posté près de la fenêtre !

— La nuit tous les chats sont gris. Même si quelqu'un a vu, il ne peut dire qu'il a vu. Mais il y a une personne qui a vu le visage de l'homme qui a tiré et c'est l'enfant, sans quoi la femme n'aurait pas dit qu'il était couché. Donc l'enfant sait ; don Camillo sait aussi ; il n'aurait pas agi comme il l'a fait s'il n'avait pas été sûr de lui et il n'aurait pas parlé comme il l'a fait.

— Maudits soient ceux qui nous l'ont envoyé !

Cependant le cercle se rétrécissait et le brigadier venait tous les soirs rendre compte des interrogatoires au maire, comme l'exigeait le règlement.

— Je ne peux vous en dire plus pour le moment, monsieur le Maire ; il me semble qu'il y ait une femme là-dessous, dit-il en conclusion un soir.

— Vraiment ! répondit simplement Peppone ; mais il l'aurait volontiers égorgé.

Il était déjà tard et don Camillo cherchait à se donner des occupations pour ne pas quitter l'église. Il dressa une échelle contre l'autel parce qu'il avait découvert qu'une fissure s'était ouverte dans le bras du Christ, le long de la veine ; il l'avait comblée avec du plâtre et maintenant il voulait y passer un peu de vernis.

Tout à coup il soupira et le Christ l'interrogea tout bas.

— Qu'as-tu, don Camillo ? Depuis quelque temps tu n'as pas l'air bien. Serait-ce un peu de grippe ?

— Non, Jésus, dit don Camillo sans tourner la tête ; j'ai peur.

— Toi, tu as peur ? Et de quoi donc ?

— Je ne sais pas ; si je le savais, je n'aurais plus peur. Il y a quelque chose qui ne va pas, quelque chose de suspendu dans l'air, contre quoi je ne peux me défendre. Vingt hommes peuvent m'attaquer, revolver au poing ; ils ne me font pas peur. Ils m'embêtent parce que je suis seul et que je ne suis pas armé. Si je me trouve en pleine mer et que je ne sache pas nager, ça m'embête parce que je sais que je vais me noyer comme un poulet ; je suis très ennuyé, mais je n'ai pas peur. Quand on peut raisonner sur un danger, on n'a pas peur.

Mais il y a des dangers qu'on sent et qu'on ne voit pas. C'est comme marcher les yeux bandés sur une route inconnue : sale histoire !

— Tu n'as plus foi en ton Dieu, don Camillo ?

— *Da mihi animam, cœtera tolle*. L'âme appartient à Dieu, mais le corps est de la terre. La foi est une chose grande mais la peur est physique. Je peux avoir une foi solide, mais si je ne bois pas pendant dix jours, j'ai soif. La foi consiste à supporter la soif d'un cœur serein comme une épreuve imposée par Dieu. Jésus, je suis prêt à supporter mille peurs comme ma peur, par amour pour vous ; mais j'ai peur.

Le Christ sourit.

— Vous me méprisez ?

— Non, don Camillo ; si tu n'avais pas peur, quelle valeur aurait ton courage ?

Don Camillo continua à passer le pinceau sur le bras du Christ avec application ; il voyait cette main traversée par le clou et il lui parut qu'elle s'animait. En cet instant un coup de feu fit retentir l'église. Quelqu'un avait tiré par la fenêtre d'une chapelle latérale. Un chien aboya, puis un autre chien. On entendit au loin une fusillade. Puis ce fut de nouveau le silence.

Don Camillo regarda le visage du Christ avec de grands yeux.

— Jésus, dit-il, j'ai senti votre main sur mon front.

— Tu rêves, don Camillo !

Don Camillo baissa la tête et son regard tomba sur la main du Christ : la balle avait traversé le poignet ! Don Camillo se sentit frissonner ; il lâcha le pinceau et le pot de peinture.

— Jésus ! dit-il haletant, vous avez poussé ma tête en arrière et la balle vous a atteint au bras.

— Don Camillo !

— La balle n'est pas restée dans le bois, s'écria don Camillo ; tenez, la voilà !

À droite, sur le mur opposé à la fenêtre d'où le coup était parti, il y avait un cœur d'argent dans un cadre ; la balle avait brisé le verre et s'était logée en plein cœur. Don Camillo courut à la sacristie et en revint avec une ficelle qu'il tendit du trou fait dans le cœur d'argent au trou fait dans la fenêtre par la balle : la ficelle passait à trente centimètres du poignet du Christ !

— La balle aurait dû traverser ma tête et non pas votre poignet ! Vous avez donc avancé votre main ! C'est une preuve !

— Don Camillo, calme-toi !

Mais don Camillo désormais ne pouvait plus se calmer. Si Dieu ne lui avait envoyé une fièvre de cheval, qui sait ce qu'aurait combiné don Camillo ! Dieu, qui savait justement ce que don Camillo aurait combiné, lui envoya une fièvre de cheval. Il se jeta au lit trempé

comme un noyé.

L'ENFANT ROSE

La fenêtre à travers laquelle on avait tiré sur don Camillo donnait sur un enclos qui appartenait à l'église : le brigadier et don Camillo étaient donc là ; ils examinaient les lieux.

— Voici la preuve, dit le brigadier en montrant du doigt quatre trous, noirs sur le mur blanc, juste au-dessous de la fenêtre.

Il prit son canif, fouilla dans les trous et en sortit quelque objet.

— À mon avis, c'est tout simple, dit-il. Le gars était posté assez loin et a tiré plusieurs coups de fusil contre la fenêtre illuminée. Quatre balles se sont fichées dans le mur ; une autre a traversé la vitre et est entrée dans l'église.

Don Camillo secoua la tête.

— Je vous ai dit que c'était un coup de revolver ; je ne suis pas encore assez ramolli pour ne pas distinguer un coup de fusil d'un coup de revolver ! On a d'abord tiré un coup de revolver, d'ici où nous sommes ; puis une fusillade a éclaté plus loin.

— Nous devrions alors retrouver la douille par ici et elle n'y est pas ! répliqua le brigadier.

Don Camillo haussa les épaules.

— Il faudrait l'oreille du critique musical de la Scala pour distinguer entre le bruit d'un revolver et celui d'un pistolet automatique ! Si l'on s'est servi d'un revolver, nous ne pouvons retrouver la douille :

Le brigadier se mit à gratter un peu partout ; il trouva pour finir ce qu'il cherchait sur le tronc d'un des cerisiers plantés à cinq ou six mètres de l'église.

— L'une des balles a éraflé l'écorce, dit-il. Et il se gratta la tête pensivement.

— Bon ! ajouta-t-il ; nous ferions aussi bien de procéder scientifiquement.

Le brigadier planta un pieu devant les trous faits par les balles dans le mur de l'église ; puis il s'éloigna du côté du cerisier et plus loin sans s'écarter du parcours probable des balles. Il se trouva ainsi devant la haie au-delà de laquelle s'étendait un terrain vague. Don Camillo le suivit et ils se remirent tous deux à chercher ; ils ne cherchèrent pas longtemps.

— Voilà les douilles ! dit don Camillo presque aussitôt.

Ils en trouvèrent quatre.

— J'ai donc raison, dit le brigadier ; le gars a tiré de là contre la

fenêtre.

— Je ne m'y entends pas beaucoup, dit don Camillo ; mais je sais que les balles ne font pas de courbes ! Voyez donc !

Survint un gendarme qui informa son chef que le village était calme.

— Merci beaucoup, dit don Camillo. Ce n'est pas contre eux qu'on a tiré, c'est contre moi !

Le brigadier se fit prêter le fusil du gendarme, s'allongea par terre et essaya de reconstituer la scène.

— Si vous tiriez, où irait finir la balle ? demanda don Camillo.

— À moins d'être une maîtresse balle, elle ne pouvait passer par le maître-autel en partant d'ici, conclut le brigadier. Ce qui signifie, don Camillo, poursuit le brigadier, que, lorsque vous êtes mêlé à une histoire, c'est à s'arracher les cheveux. Il ne vous suffisait pas d'un seul ennemi, non, monsieur ! Il fallait qu'ils fussent deux à tirer sur vous ! L'un posté derrière la fenêtre et l'autre plus loin derrière la haie !

— Eh bien, moi, je suis comme ça ! je ne regarde pas à la dépense !

Le même soir, Peppone réunit, au siège du parti, les principaux membres de la Section et son état-major. Il était sombre.

— Camarades, dit-il, un fait nouveau est venu compliquer la situation locale. Un inconnu a tiré cette nuit contre le prêtre de la paroisse. La réaction profite de l'occasion pour relever la tête et jeter de la fange sur le Parti. Vile comme toujours, elle se refuse à parler clair, mais murmure dans les coins et rejette la responsabilité de l'attentat sur nous.

Lungo leva la main et Peppone lui donna la parole.

— Avant tout, dit Lungo, on pourrait demander à madame la réaction de nous prouver qu'il y a eu attentat, parce que ledit prêtre était seul dans l'église ; il peut parfaitement avoir tiré lui-même pour avoir quelque chose à dire contre nous dans son sale journal. Commençons par demander des preuves !

— Très bien ! approuva le Conseil. Lungo a bien parlé !

— Un moment, dit Peppone reprenant la parole. Ce que dit Lungo est juste ; mais nous ne devons pas exclure la possibilité que le fait soit exact. Connaissant le caractère de don Camillo, nous ne pouvons dire honnêtement qu'il ait l'habitude d'user de pareilles méthodes...

— Camarade Peppone, coupa Spicchia, le chef de cellule de Milonetto, rappelle-toi que qui est prêtre est toujours prêtre ! Tu te laisses aller à du sentimentalisme ! Si tu m'avais fait confiance, son sale journal ne serait jamais sorti et aujourd'hui le Parti ne serait pas victime d'insinuations infamantes, sous prétexte que Pizzi s'est suicidé. Aucune pitié pour les ennemis du peuple ! Celui qui a pitié des

ennemis du peuple trahit le peuple !

Peppone frappa un coup de poing sur la table.

— Je n'ai pas besoin que tu me fasses de la morale ! hurla-t-il.

Spicchia ne se troubla point pour si peu.

— Je dirais même que si au lieu de faire de l'opposition, tu nous avais laissé faire quand il était encore temps, nous n'aurions pas maintenant entre les pattes ces salauds de réactionnaires ! Moi...

Spicchia était un petit jeune homme de vingt-cinq ans ; ses cheveux ondulés sur la nuque et plats sur les côtés lui faisaient une sorte de crête comme il est de mode dans le nord ouvrier et dans les quartiers populaires des villes. Il avait de petits yeux et les lèvres minces.

Peppone marcha sur lui d'un air agressif.

— Tu n'es qu'un crétin, lui dit-il en le regardant en face.

L'autre pâlit mais ne dit mot.

Peppone retourna à son bureau et reprit le fil de son discours.

— Exploitant un événement qui ne se fonde que sur le témoignage d'un prêtre, dit-il, la réaction tente de nouvelles manœuvres au détriment du peuple, il nous faut prendre une décision. Aux ignobles insinuations...

Tout à coup, il arriva à Peppone quelque chose qui ne lui était jamais arrivé : il s'écoula. Il lui sembla que lui, Peppone, était là-bas, dans le fond et qu'il écoutait Peppone parler.

(« ... Leur peau de vendus... la réaction à la solde des ennemis du prolétariat... les propriétaires affameurs... »)

Peppone écoutait et petit à petit il lui semblait entendre un autre que lui.

(« ... La clique de la Maison de Savoie... le clergé trompeur... l'Amérique... la ploutocratie... le gouvernement noir... »)

— Qu'est-ce que ça veut dire : ploutocratie ? Pourquoi parle-t-il de ploutocratie, celui-là, s'il ne sait même pas ce que ce mot veut dire ? pensait Peppone.

Il regarda autour de lui et ne reconnut pas les hommes qui l'écoutaient. Regards ambigus ; les plus ambigus étaient ceux de Spicchia. Peppone chercha des yeux son fidèle Brusco. Mais Brusco était tout au fond, bras croisés et tête basse.

(« ... Mais nos ennemis savent que l'esprit de la Résistance ne s'est pas affaibli dans nos cœurs...

Les armes que nous avons prises un jour pour conquérir la liberté... »).

Voilà qu'il hurlait maintenant comme un fou. Les applaudissements éclatèrent et il se retrouva enfin, lui, Peppone, sans son double.

— Comme ça, ça colle, lui murmura Spicchia en sortant. Tu le sais, Peppone : un coup de sifflet et nous marchons sur l'heure !

— Parfait, répondit Peppone en lui tapant sur l'épaule. Mais il aurait préféré lui broyer la nuque : qui sait pourquoi ?

Il resta seul avec Brusco.

— Et alors ? demanda Peppone après un long silence, tu as perdu ta langue ? Tu ne me dis même pas si j'ai bien parlé ou non ?

— Tu as très bien parlé, répondit Brusco. Très bien. Mieux que jamais.

Et le silence retomba. Peppone se mit à faire des comptes dans un registre. Tout à coup, il saisit un presse-papier en cristal, le jeta violemment contre le sol, et hurla un long, compliqué, furieux blasphème.

— Une tache d'encre ! expliqua Peppone en refermant le registre.

— Ce sont les sales plumes de ce vendu de Barchini ! dit Brusco.

Il s'abstint de faire remarquer à Peppone que la tache d'encre était un mauvais alibi étant donné qu'il faisait ses comptes au crayon.

Quand ils se trouvèrent au carrefour, dans la nuit, Peppone s'arrêta. Il semblait vouloir parler. Mais il coupa court.

— Alors on se voit demain ?

— Oui. À demain, chef. Bonne nuit !

— Au revoir, Brusco.

On approchait désormais de Noël et il était temps de sortir les santons de la crèche, de les nettoyer, de les remettre à neuf. Aussi, bien qu'il fût tard, don Camillo était-il encore en train de travailler. Il entendit frapper contre sa vitre et alla ouvrir : c'était Peppone.

Peppone s'assit. Don Camillo se remit au travail et ils restèrent silencieux un bon bout de temps.

— Enfer et damnation ! explosa tout à coup Peppone.

— Tu ne pouvais pas aller ailleurs pour jurer ? demanda don Camillo avec calme. Tu ne pouvais pas le faire à ta réunion ?

— On ne peut même plus jurer en réunion, marmonna Peppone ; parce que, même pour ça, il faut donner des explications.

Don Camillo en était à remettre du blanc sur la barbe de saint Joseph.

— En ce sale monde, il n'est plus possible à un honnête homme de vivre ! s'exclama Peppone après une pause.

— En quoi cela t'intéresse-t-il ? Serais-tu devenu un honnête homme par hasard ?

— Je l'ai toujours été !

— Ah ? Je ne l'aurais pas cru !

De la barbe de saint Joseph, don Camillo passa à ses vêtements.

— Vous en avez encore pour longtemps ? s'informa Peppone rageusement.

— Si tu me donnes un coup de main, j'aurai bientôt fini.

Peppone était mécanicien : il avait des doigts énormes qui se pliaient avec difficulté. Pourtant c'est lui qui réparait aussi les montres. C'est ainsi ! ce sont les hommes les plus gros qui sont faits pour les choses les plus minutieuses. Il traçait les filets sur la carrosserie des voitures comme quelqu'un du métier.

— Voilà que je me mets à repeindre les santons maintenant ! marmonna-t-il. Vous me prenez pour le sacristain, peut-être ?

Don Camillo fouilla dans le tiroir et en sortit un objet blanc et rose pas plus gros qu'un papillon : c'était l'Enfant Jésus. Il se trouva entre les mains de Peppone, on ne sait comment ; alors Peppone prit un petit pinceau et se mit à travailler dans le fin. Lui et don Camillo peignaient de part et d'autre de la table et ne pouvaient se voir à cause de la lampe placée entre eux.

— C'est un sale monde ! dit Peppone. On ne peut se fier à personne. Je ne me fie pas à moi-même !

Don Camillo était extrêmement absorbé. Il avait tout le visage de la Vierge à refaire : travail délicat.

— Et tu te fies à moi ? demanda-t-il détaché.

— Je ne sais pas.

— Essaie de me dire quelque chose, comme ça, tu verras.

Peppone acheva les yeux de l'Enfantounet ; c'était le plus difficile. Puis il raviva le rose des petites lèvres.

— Je voudrais tout planter là ! dit-il. Mais c'est impossible.

— Qui t'en empêche ?

— M'en empêcher ? Moi, je prends une barre de fer et je mets en fuite un régiment.

— Tu as peur ?

— Je n'ai jamais eu peur de ma vie.

— Moi, oui, Peppone. Il m'est arrivé d'avoir peur.

Peppone enfonça le pinceau dans le pot de peinture.

— Eh bien, moi aussi, quelquefois ! soupira-t-il.

Mais don Camillo l'entendit à peine.

— La balle m'est passée à quatre doigts, soupira-t-il. Si je n'avais pas reculé la tête à ce moment précis, la balle m'étendait raide. Ça été un miracle.

Peppone avait maintenant fini le visage de l'Enfant et ravivait le rosé du corps.

— Je regrette de l'avoir manqué, balbutia Peppone ; mais j'étais trop loin et il y avait les cerisiers au milieu.

Le pinceau de don Camillo s'immobilisa.

— Depuis trois nuits, expliqua Peppone, Brusco tournait autour de la maison des Pizzi pour empêcher l'autre d'en finir avec le gosse. Le gosse a sûrement vu le visage de celui qui a tiré et l'autre le sait ; moi, pendant ce temps, je tournais autour du presbytère parce que je pensais bien que vous connaissiez le coupable et lui savait que vous le connaissiez.

— Qui l'autre ? qui, lui ? demanda don Camillo.

— Je ne sais pas, répondit Peppone. Je l'ai vu de loin s'approcher de cette fenêtre latérale. Mais je ne pouvais tirer avant qu'il n'ait fait quelque chose. Dès qu'il a tiré, j'ai tiré moi aussi ; je l'ai manqué.

— Grâce à Dieu ! Je sais comment tu tires ; cela fait donc deux miracles !

— Qui ça peut-il être ? Le savez-vous seulement vous et le gosse ?

— Oui, Peppone, dit lentement don Camillo. Mais personne au monde ne peut me faire trahir le secret de la confession.

Peppone soupira et continua de peindre.

— Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, dit-il tout à coup. Il me semble que tout le monde me regarde de façon bizarre maintenant, même Brusco.

— Brusco a sûrement la même impression et les autres aussi. Chacun tremble ; chacun a peur de son voisin et quand vous parlez, vous vous croyez obligés de vous défendre.

— Pourquoi cela ? demanda Peppone.

— Ne faisons pas de politique, Peppone !

Peppone soupira de nouveau.

— J'ai l'impression d'être en prison, dit-il sombrement.

— Il y a toujours une porte pour sortir de toutes les prisons de la terre, répondit don Camillo. Les prisons ne retiennent que les corps et les corps ne comptent pas beaucoup.

Maintenant l'Enfantounet était fini. Colorié de frais, tout rose et blanc, on eût dit qu'il brillait dans la grosse main brune de Peppone. Il regarda l'Enfant et le sentit tiède dans sa paume ; il en oublia toutes les prisons. Il déposa délicatement le santon sur la table et don Camillo mit, auprès de l'Enfant Jésus, sa mère.

Mon fils est en train d'apprendre la poésie de Noël, annonça fièrement Peppone. J'entends sa mère qui la lui fait répéter tous les soirs. C'est un phénomène !

— Je le savais, répondit don Camillo. Il avait très bien appris la poésie de bienvenue en l'honneur de l'évêque.

Peppone se hérissa :

— Ça, c'est l'un de vos tours les plus pendables ! Je vous le ferai payer ! s'exclama-t-il.

— On a toujours le temps de payer et de mourir, répliqua don Camillo.

Puis, auprès de la Madone et de l'Enfant, il posa l'âne.

— Voilà le fils de Peppone, la femme de Peppone et Peppone, dit don Camillo, en désignant pour finir le bourricot.

— Et voilà don Camillo ! s'exclama Peppone, en prenant le bœuf et en complétant le groupe.

— Bah ! Entre bêtes on se comprend toujours ! conclut don Camillo.

En sortant, Peppone retrouva la sombre nuit padouane. Mais désormais il était en paix parce qu'il avait gardé dans sa main la tiédeur de l'Enfant rose et que résonnait encore dans son cœur la poésie de Noël.

« Il faudra que la démocratie prolétarienne rende la poésie obligatoire ! » songea-t-il.

{1} Note de la Tr. « Camalo » signifie « débardeur » à Gênes.